This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ce monſtre et moy... nous ſommes immortels.

DE LA PHILOSOPHIE
DE LA NATURE,
ou
TRAITÉ DE MORALE
POUR LE GENRE HUMAIN,
Tiré de la Philoſophie
et fondé ſur la nature.

CINQUIEME ÉDITION,
et la ſeule conforme au manuſcrit original.

Nunquam aliud natura aliud ſapientia dicit.
Juvenal *Satyr.* XIV.

TOME TROISIEME.

A LONDRES,
et ſe trouve dans la plûpart des capitales
DE L'EUROPE.
M. DCC. LXXXIX.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME III.

CHAPITRE VII. De l'immortalité de l'ame. page 1
ART. I. De l'origine du dogme de l'immortalité. 2
ART. II. Des ſages qui ont cru à l'immortalité. 7
ART. III. Des anciens ennemis de l'immortalité. 13
ART. IV. D'un blaſphème de Moyſe & de Salomon contre la religion naturelle. 16
ART. V. Du ſuffrage de quelques peres de l'égliſe en faveur du dogme de l'anéantiſſement. 28
ART. VI. De quelques anciens qui ont nié l'immortalité. 38
ART. VII. Des modernes ennemis de l'immortalité. 48
ART. VIII. Hiſtoire de Jenny Telle. 53
ART. IX. Réflexion ſur l'hiſtoire de Jenny. 80
ART. X. Réſultats de l'hiſtoire de Jenny. 90
ART. XI. Du ſyſtême que tout eſt mal. 93
ART. XII. De l'opinion de l'équilibre du bien & du mal. 95
ART. XIII. De l'optimiſme. 107
CHAP. IX. De l'ame en qualité d'être ſenſible. 120
ART. I. De l'homme-ſtatue de Buffon. 131
ART. II. De l'homme-ſtatue de Charles Bonnet. 145

ART. III. De l'homme-ſtatue de l'abbé de Condillac. 160
CHAP. X. Si l'homme eſt dans la nature le ſeul être ſenſible. 181
ART. I. Les douze ſurpriſes de Pythagore. 185
ART. II. Fragment des vers dorés de Pythagore. 220
ART. III. Combien de philoſophes ont, ſans le ſavoir, commenté les vers dorés de Pythagore. 230
CHAP. XI. Des ſens. 249
ART. I. Des ſens externes. 251
ART. II. Le Pariſien & le Caraïbe, dialogue. 270
ART. III. Du danger d'émouſſer les ſens par trop de jouiſſances. 281
ART. IV. De la mémoire. 287
ART. V. De la faculté d'imaginer. 296
ART. VI. Digreſſion ſur les démonomanes. 307
ART. VII. Du caractere. 327
ART. VIII. Des habitudes. 334
CHAP. XII. Des paſſions. 340
ART. I. Idées générales. 341
ART. II. Du méchaniſme des paſſions. 347
ART. III. De la génération des paſſions. 348
ART. IV. De l'Amour, principe du monde phyſique. 355
ART. V. De l'ambition, principe du monde moral. 362
ART. VI. De l'oiſiveté. 367
ART. VII. Des paſſions douces. 375
ART. VIII. Des paſſions violentes. 378
ART. IX. De la paſſion dominante. 381
ART. X. Lettres poſthumes de Fontenelle & du Docteur Young. 384

Fin de la table.

SUITE DU LIVRE II

DE LA SECONDE PARTIE

DE LA

PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

CHAPITRE VIII.

De l'immortalité de l'ame.

L'IMMORTALITÉ de l'ame, je le ſais, n'a pas encore été démontrée à la façon des géometres : je m'y arrêterai cependant, parce que c'eſt le dogme de la nature pour les hommes ſenſibles, & ce dogme eſt à mes yeux une des baſes de la morale univerſelle : de toutes les queſtions de la pſychologie, celle-ci ſemble la ſeule où la ſimple théorie conduiſe à la vertu.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE PREMIER.

DE L'ORIGINE DU DOGME DE L'IMMORTALITÉ.

PARTIE II.

EST-IL vrai que le feu céleſte qui m'anime doit s'éteindre un jour dans l'abyme de la tombe, & qu'il n'y a entre moi & le néant que ce point fugitif de l'exiſtence qu'on nomme la vie ?

Le dangereux Epicure l'a dit, auſſi bien que l'obſcur Pomponace, & les ſophiſtes chez les peuples à demi-éclairés, & le ſénat de Rome lorſqu'il n'y avoit plus de Romains.

Cependant le ſentiment intérieur dépoſa ſans ceſſe contre cette doctrine déſeſpérante : le cri de la nature, plus fort que tous les ſyllogiſmes, empêcha toujours l'eſpece humaine de graviter vers l'anéantiſſement.

Il falloit expliquer ce concours du ſens intime & de la réflexion à prolonger les limites de notre exiſtence ; & les apôtres du dogme

qui nous anéantit, n'ont pas manqué de subtilités pour résoudre ce problême.

L'HOMME SEUL.

Nous croyons, disoit Hobbes, *que ce qui est sera toujours, & que les mêmes effets doivent nécessairement découler des mêmes causes.* Voilà donc la paresse qui crée des dogmes, & la pensée devenue active par le principe même d'inertie qui, suivant le sophiste anglois, la fait tendre au repos.

Non, dit un autre philosophe plus justement célebre que le sophiste de Mamelsbury; c'est l'amour qui a fait naître le sentiment de l'immortalité (*); l'amour, qui, pour flatter la douleur d'une veuve éplorée, lui montre dans une cendre triste & froide, l'époux qu'elle regrette, & dont elle espere être aimée encore.

Vous vous trompez, prétend l'auteur du livre *de l'origine du monde*, l'homme ne se croit immortel, que parce que la vanité le maîtrise (**); fier d'occuper un point dans l'es-

(*) *De l'Esprit*, disc. III, ch. 6.

(**) Voy. seconde part. pag. 38.

PARTIE II.

pacé, il ſe croit une branche néceſſaire du grand ſyſtême des êtres; & parce qu'il eſt, il ſe flatte que la nature lui a promis d'être toujours.

Toutes vos opinions ſont erronées, écrivent les penſeurs de l'Angleterre; liſez les annales de l'eſpece humaine, & vous verrez que la politique eſt la baſe de la croyance de l'immortalité : c'eſt pour enchaîner les hommes à la vertu, que Siphoas donna ce dogme à l'Egypte, Xamolxis aux Thraces, & Zoroaſtre à la Bactriane : tous ces législateurs étoient des fourbes; mais il eſt permis de l'être ſans doute, quand on ne trompe les hommes que pour les empêcher de s'entre-détruire.

Prétendus philoſophes, s'écrie de la chaire où il dogmatiſe, l'enthouſiaſte qui a fait le *Syſtême de la nature !* l'immortalité a fait le malheur du globe, & cette croyance fatale eſt encore un des crimes du ſacerdoce; le miniſtre des autels la répandit parmi les peuples, pour devenir le maître des rois; en créant pour les

sectaires une vie future, il leur laissa habilement entrevoir qu'il en ouvroit ou fermoit à son gré les avenues; & peu à peu la perspective qu'il offrit d'un monde imaginaire, lui aida à conquérir celui qu'il habitoit. (*)

L'HOMME SEUL.

Apôtres de l'anéantissement, comme tous vos systêmes s'écroulent les uns sur les autres! c'est qu'ils sont votre ouvrage: votre cœur étoit plus vrai, il ne faisoit point de systême, & c'est lui seul que vous deviez consulter.

(*) *Systême de la nature*, tom. I, chap. XIII. Tout ce chapitre est destiné à prouver que l'immortalité est à-la-fois absurde & impossible; il est vrai que l'auteur est si peu persuadé de la vérité de son systême, qu'il dit dans le même endroit: « Imposons un silence éternel à » ces superstitieux mélancholiques, qui ont l'audace de » blâmer un sentiment dont il résulte tant d'avantages » pour la société; n'écoutons point ces philosophes in- » différens, qui veulent que nous étouffions ce grand » ressort de nos cœurs; ne nous laissons point séduire » par les sarcasmes de ces voluptueux qui méprisent une » immortalité vers laquelle ils n'ont pas la force de s'a- » cheminer. *Syst. de la nat.* tom. I, pag. 298. » Quand on rapproche ce texte des assertions audacieuses du chapitre où il est renfermé, on est tenté de prendre le livre tout entier pour un jeu de l'imagination, comme le poëme en faveur de la peur, & l'éloge de la fievre.

PARTIE II.

Vous épuiſez toute votre dialectique à empoiſonner l'origine du dogme ſacré qui vous bleſſe : ce dogme exiſte donc dans les ames que vous n'avez pas perverties ! — Eh ! que m'importent vos explications, vos critiques & vos vains paradoxes ? Quand je comprends l'oracle, ai-je beſoin d'un prêtre qui me les interprete ?

ARTICLE II.

DES SAGES QUI ONT CRU A L'IMMORTALITÉ.

NOUS ne connoiſſons ce globe que d'hier, du moins à en juger par le peu d'antiquité de ſes monumens hiſtoriques : cependant on peut affirmer qu'il n'y a eu aucun peuple policé qui ait fait, du dogme de l'anéantiſſement, la baſe de ſon évangile : on a toléré quelquefois les ſophiſtes, mais la terre ne les a pas mis au rang de ſes législateurs. L'HOMME SEUL.

Dans cette Aſie qu'on peut regarder comme le berceau de l'eſpece humaine, on a de tems immémorial cru à l'immortalité ; les ſages de la Perſe, de la Chaldée, des environs du Caucaſe, mouroient les yeux tournés vers l'orient, comme pour hâter l'inſtant où ils devoient renaître ; les veuves ſenſibles de l'Inde ſe brûloient ſur le bûcher de leurs époux, pour éterniſer leurs amours & leurs jouiſſances.

PARTIE II.

L'Egypte, qui fut quelque tems heureuſe, malgré la fange de ſes marais, ſes deſpotes & ſes pyramides, avoit trouvé le moyen d'enchaîner ſes ſouverains à la vertu, en les ſoumettant, au-delà de la tombe, à un jugement qui honoroit ou flétriſſoit leur mémoire : là on embaumoit les corps pour prolonger pendant pluſieurs ſiecles l'illuſion de leur exiſtence ; on ſurchargeoit la terre d'obéliſques, pour vivre dans le ſouvenir des générations à naître, & l'homme ne ſortoit de la vie qu'entouré de l'immortalité. (*)

Ces Thraces, qui pleuroient à la naiſſance de leurs fils, & ſe livroient à la joie quand ils les conduiſoient au tombeau (**), ne regar-

(*) Suivant Hérodote, les Egyptiens furent les premiers qui dirent que notre ame étoit immortelle : *hi primi extiterunt qui dicerent animam hominis eſſe immortalem.* Lib. 2. -- Mais comme cet hiſtorien les croyoit raſſemblés en un corps de peuple depuis plus d'onze mille ans, ſon époque peut tomber au berceau des premieres ſociétés ; ce qui n'eſt point du tout favorable au ſyſtême de Lucrece & de Pomponace.

(**) *Hérod.* Lib. V, *& Solin.* cap. X.

doient cette vie que comme une nuit qui précede un beau jour ; & ils attendoient la mort avec la même impatience qu'un vaiſſeau égaré dans les ténebres attend le retour de la lumiere. L'HOMME SEUL.

Les Celtes, un des plus anciens peuples de la terre, partageoient à cet égard la croyance de tous les états policés ; & celle de leurs colonies qui vint habiter les Gaules, y porta ce dogme ſi conſolant pour l'eſpece humaine (*). Il eſt vrai que les druides l'empoiſonnerent, en perſuadant à la multitude ſuperſtitieuſe, que c'étoit faire le bonheur de leurs enfans, que de les brûler dans des paniers d'oſier ſur les autels de leurs dieux anthropophages : mais ne confondons pas le texte ſacré du code de la nature, avec les commentaires coupables du ſacerdoce.

Ce principe, que ce qui exiſte ne peut être anéanti, eſt ſi enraciné dans le cœur, qu'on l'a rencontré juſques dans les landes ſauvages

(*) Cæſar. *Commentar. de bell. gallic.* Lib. 6, & Pomp. Mela, Lib. 3, cap. 1.

PARTIE II.

du Nouveau-Monde. Le baron de la Hontan, qui avoit vécu dix ans au Canada, assure que ses habitans se flattoient tous de renaître, un jour, plus heureux que les Européens qui venoient les subjuguer; puisqu'autrement le dieu qui les laissoit exterminer parce qu'ils avoient le courage d'être libres, seroit le plus affreux des tyrans: --- raisonnement moins métaphysique que ceux de Leibnitz, mais peut-être aussi concluant que tous ceux de sa *Théodicée*.

Si de la multitude on remonte aux grands hommes faits pour la gouverner, & aux sages nés pour l'instruire, on verra chez eux la même logique & les mêmes espérances.

Warburton a prouvé que tous les législateurs de l'antiquité crurent l'ame immortelle (*); il n'en excepte que Moïse; & encore quoiqu'il eût raison, cette partie de son ouvrage a été vivement attaquée par le docteur

(*) Voy. les quatre vol. de sa *divine légation de Moïse*, qui lui valurent tant de satyres & un si bon évêché.

Louth. L'Angleterre s'eſt partagée un moment entre le critique & Warburton.

L'HOMME SEUL.

On a dit que le dogme de l'immortalité de l'ame n'étoit pas antérieur à Phérécyde, & on s'eſt appuyé, pour le prouver, ſur un texte des Tuſculanes; mais l'immortel Cicéron eſt bien loin de ſoutenir de ſon autorité reſpectable le dogme deſtructeur d'Epicure: il dit que Phérécyde fut le premier qui enſeigna le principe de l'éternité des ames (*); & ce n'eſt qu'avec la dialectique de la mauvaiſe-foi qu'on peut traduire le mot d'éternité par celui d'immortalité.

Diogene Laërce eſt plus poſitif quand il dit que Thalès apprit le premier aux Grecs que l'ame étoit immortelle (**); mais il le dit ſur la foi du poëte Cherilus; & qu'eſt-ce que le témoignage d'un compilateur de contes, fondé ſur l'oui-dire d'un poëte oublié?

(*) *Pherecydes Syrus primùm dixit animas hominum eſſe ſempiternas*, Tuſcul. quæſt. Lib. 1.

(**) *Vit. Thalet.*

PARTIE II.

Oui, j'oſe le dire, tous les hommes qui ont eu des droits à nos hommages, ont rejeté l'idée de l'anéantiſſement; idée cruelle qui flétrit l'ame, dégrade le génie, & étouffe le germe des grandes choſes.

Je voulois parler de la foule des ſages qui ont mérité & prêché l'immortalité : je vais m'arrêter un moment ſur le petit nombre de philoſophes qui ont rejeté cette doctrine. --- Je ſerai plus court, & mon but ſe trouvera également rempli.

ARTICLE III.

DES ANCIENS ENNEMIS DE L'IMMORTALITÉ.

L'HOMME SEUL.

DES êtres paſſifs qui, dans leur longue vie, n'avoient jamais fait de bien à la terre, des ſophiſtes mépriſés malgré leur audace, & des tyrans dévorés de remords, tous individus qui avoient le plus grand intérêt à entrer tout entiers dans la tombe, ſe ſont réunis à placer le néant au bout de leur carriere.

Je pardonnerois aux conquérans & aux fanatiques de croire que tout meurt avec eux: ils ont beſoin de s'aveugler ſur l'opprobre qu'imprimera à leur cendre la poſtérité des hommes qu'ils ont aſſaſſinés avec le glaive de la guerre ou avec le poignard de la religion; mais malheureuſement ce ſont les êtres les plus perſuadés de l'immortalité: c'eſt pour éterniſer le ſouvenir du joug qu'il a impoſé aux nations, que Séſoſtris bâtit des pyramides; & le moine

PARTIE II.

Clément assassine les rois pour être inscrit dans le martyrologe.

Il y a eu peut-être des peuples chez qui l'on n'a point rencontré la notion de l'immortalité de l'ame ; mais c'étoient quelques castes misérables de sauvages (*) dont l'autorité est nulle pour les penseurs de bonne-foi : ces especes d'orangs-outangs, occupés uniquement dans leurs forêts à chasser & à vivre, ignoroient plutôt le dogme sacré qui prolonge

(*) Encore ne faut-il pas adopter tous les contes que font sur ce sujet les voyageurs qui sont aveugles, ou les philosophes qui ont voulu l'être : par exemple, on s'appuie de l'autorité de Barbot, pour dire que les habitans du royaume de Benin nient l'immortalité de l'ame ; or voici une anecdote tirée de cet auteur : — Quand le roi de cette partie de l'Afrique vient à mourir, on renferme dans le caveau où est le cadavre, des esclaves vivans ; le lendemain on leve la pierre, & un seigneur demande par l'ouverture aux negres s'ils ont rencontré le roi : si ces malheureux donnent encore quelque signe de vie, on referme le caveau, & on répete le lendemain la même cérémonie, jusqu'à ce qu'on n'entende plus rien ; alors on conclut que les esclaves ont rencontré sa majesté, & qu'ils l'accompagnent dans son voyage. — *Voyez* Barbot, *page* 366.

notre exiſtence, qu'ils n'y portoient atteinte.

L'HOMME SEUL.

Quant aux peuples policés, s'il en eſt à qui cette doctrine ait paru quelque tems dangereuſe, il faut l'attribuer aux conſéquences abſurdes qu'en tiroient les ſophiſtes, plutôt qu'à la doctrine même : tel eſt l'eſprit de la loi de proſcription portée en Egypte contre le Platoniſme : les enthouſiaſtes du diſciple de Socrate depuis long-tems abrégeoient leurs jours, pour atteindre plus tôt à la vie fortunée dont on leur offroit la perſpective. Cléombrote d'Ambracie s'étoit précipité du haut d'une tour ; des éleves du philoſophe Hégéſias s'étoient noyés, & l'épidémie des morts volontaires commençoit à infecter l'Aſie & l'Afrique, lorſque Ptolémée Philadelphe défendit, ſous peine du ſupplice, d'enſeigner dans ſes états le dogme de Platon ſur l'ame ; mais il eſt évident que cette loi égyptienne eut pour but de prévenir les ſuicides, plutôt que d'anéantir l'idée ſublime de l'immortalité.

ARTICLE IV.

D'UN BLASPHÊME DE MOÏSE ET DE SALOMON, CONTRE LA RELIGION NATURELLE.

PARTIE II.

JE voudrois ne point mettre à la tête des ennemis de l'immortalité, le monarque que l'Orient a appellé le plus ſage des hommes, & l'homme de génie que les Hébreux s'honorent d'avoir pour légiſlateur; mais la force irréſiſtible de la vérité m'entraîne : il vaut encore mieux renverſer de leur baſe les ſtatues de deux hommes extraordinaires, que de mentir au genre humain, en lui donnant une morale.

L'évêque de Gloceſter, Warburton, a fait quatre volumes, pour prouver que Moïſe, tout inſpiré qu'il étoit de l'Être ſuprême, n'a point cru l'ame immortelle; cette aſſertion fatale pouvoit ſe démontrer en quatre pages.

Il eſt très-évident qu'il n'y a dans le Pentateuque

tateuque aucune trace du dogme ſacré d'une autre vie : *l'ame de toute chair eſt dans ſon ſang*, dit Moïſe à la tête du Lévitique ; & quand ce ſang, principe de la vie, s'écoule, il faut bien que l'ame s'anéantiſſe.

L'HOMME SEUL.

Si Moïſe avoit eu la plus légere notion d'une ame immortelle, on en verroit des traces dans les loix qui ſont la baſe du Lévitique & du Deutéronome ; c'étoit là qu'un inſtituteur des nations devoit, en admettant des récompenſes & des peines au-delà de notre carriere, établir un frein pour les crimes ſecrets ; cependant il ne l'a pas fait : il a mieux aimé verſer des flots de ſang humain, pour punir des délits ſouvent imaginaires, que de prévenir l'infraction de ſes loix, en plaçant un Dieu rémunérateur & vengeur aux limites de notre exiſtence.

Ce blaſphême contre la religion naturelle paroît d'autant plus extraordinaire, que Moïſe étoit entouré de nations qui croyoient à l'immortalité. La Phénicie, la Chaldée, l'Inde, la

PARTIE II.

Perſe & la Bactriane, bien plus anciennement civiliſées que la horde à demi ſauvage des Hébreux, admettoient ce dogme ſi conſolant pour l'innocence opprimée, & ſi terrible pour la tyrannie qui opprime : l'Egypte même, monarchie ſi neuve, quand on la compare aux puiſſances qui habitoient les contrées élevées de l'Aſie, en faiſoit la baſe de ſa législation : c'eſt pour déſigner cette immortalité, qu'on ſculptoit ſur les bas-reliefs de ſes temples l'hyéroglyphe célebre du ſerpent qui mord ſa queue, que les citoyens de tous les ordres embaumoient leurs momies, & que les Pharaons bâtiſſoient les pyramides.

Le dogme cruel de l'anéantiſſement paroît s'être propagé chez le peuple Hébreu, ſoit réuni, ſoit diſperſé, juſqu'à ce que la ſecte des Eſſéniens, formée des débris des ſectes Grecques, s'introduiſit à Jéruſalem. Dans l'intervalle Salomon, nommé juſqu'à nos jours le ſage par excellence, confirma le blaſphême de Moïſe, & prépara ainſi les voies à un ſophiſme

de Lucrece, de Protagoras & de Lamettrie.

L'HOMME SEUL.

Pour peu en effet qu'on liſe dans le ſilence du préjugé les écrits qui nous reſtent de ce monarque philoſophe, on voit que ſa métaphyſique ne va pas juſqu'à diſtinguer l'*ame* de la *vie* : le même terme lui ſert pour déſigner ce qui fait penſer l'homme & ce qui fait reſpirer la bête de ſomme ; il dit dans ſes Proverbes : *le juſte connoît l'ame de ſes jumens* (*) ; & quand il s'agit de l'homme, il s'exprime ainſi dans le livre de la Sageſſe : *aucun artiſte n'a le pouvoir de faire un dieu qui lui reſſemble ; car, mortel lui-même, il ne forme de ſes mains criminelles qu'un ouvrage mort : ainſi il vaut mieux que les êtres qu'il adore, parce que du moins il vit quelque tems, quoiqu'il doive mourir après : au lieu que les dieux qu'il fabrique n'ont jamais vécu.* (**)

(*) *Novit juſtus jumentorum ſuorum animas.* Voy. *Prov. Salom.* cap. XII, vers 10.

(**) *Nemo enim ſibi ſimilem homo poterit deum*

PARTIE II.

Les théologiens qui liſent dans la Bible, non ce qu'ils y trouvent, mais ce qu'ils veulent y trouver, citent le chapitre ſecond de la Sageſſe comme un monument de Salomon à l'immortalité : or ce chapitre, compoſé de vingt-quatre verſets, n'eſt preſqu'en entier que l'expoſition du matérialiſme le plus effréné ; l'auteur en a conſacré vingt à diſtiller le poiſon, & ſeulement quatre à donner l'antidote.

« Les hommes qui intérieurement ne pen-
» ſent pas bien, ont dit : la vie s'écoule avec
» l'ennui, & laiſſe à peine après elle une trace
» fugitive. L'homme, quand il ceſſe d'être,
» n'a plus de conſolation à attendre ; & on ne
» connoît perſonne qui de la nuit du tombeau
» ſoit revenu à la lumiere.

» L'ame une fois éteinte, notre corps ne
» ſera plus qu'une vaine pouſſiere. L'eſprit qui

---

fingere ; cum enim ſit mortalis, mortuum fingit manibus iniquis ; melior enim eſt ipſe his quos colit, quia ipſe quidem vixit, cum eſſet mortalis : illi autem nunquam. Voy. *Sapient. Salom.* cap. XV, verſ. 16 & 17.

» le vivifioit ſe diſſipera comme un air ſubtil, » & notre vie diſparoîtra comme un nuage » léger, ſur lequel le ſoleil exerce ſa puiſſance, » & qui tombe appeſanti par la chaleur.

L'HOMME SEUL.

» Notre nom emporté par le tems, s'ou- » bliera avec lui, & il ne reſtera aucune trace » de ce que nous avons fait dans la mémoire » des hommes.

» L'intervalle rapide de notre vie n'eſt » qu'une ombre qui paſſe : après la mort, il » n'eſt plus de retour : le ſceau fatal eſt poſé, » & il n'eſt donné à perſonne de recouvrer » l'exiſtence.

» Venez donc : uſez avec nous des biens » qui ſont en notre pouvoir; & pendant que » la jeuneſſe maintient nos organes dans leur » force, multiplions nos jouiſſances.

» Enivrons-nous des vins les plus exquis, » reſpirons l'odeur aromatique des parfums, » & ne laiſſons pas couler en vain la ſaiſon » de jouir, qui eſt le printems de la nature.

» Couronnons nos têtes de guirlandes de

PARTIE II.

» roſes, avant qu'elles ſe flétriſſent : qu'il n'y » ait aucune de nos plaines amoureuſes, où » les plantes affaiſſées ne portent des traces de » notre intempérance.

» Sur-tout qu'il n'y ait parmi nous aucun » transfuge qui rougiſſe de nos aimables éga- » remens. Laiſſons par-tout des veſtiges de » nos fêtes amoureuſes : jouir eſt la deſtinée » de l'homme & ſon apanage. (*)

(*) Je n'ai eu le courage de traduire que les neuf premiers verſets, dont voici le texte original.

Dixerunt enim cogitantes apud ſe non rectè : exiguum & cum tædio eſt tempus vitæ noſtræ ; & non eſt refrigerium in fine hominis : & non eſt qui agnitus ſit reverſus ab inferis.

Quia ex nihilo nati ſumus, & poſt hoc erimus tanquam non fuérimus....

Quâ extinctâ, cinis erit corpus noſtrum & ſpiritus diffundetur tanquam veſtigium nubis & ſicut nebula diſſolvetur, quæ fugata eſt à radiis ſolis & à colore illius aggravata.

Et nomen noſtrum oblivionem accipiet per tempus noſtrum, & non eſt reverſio finis noſtri, quoniam conſignata eſt, & nemo revertitur.

Venite ergò & fruamur bonis quæ ſunt, & utamur creaturâ tanquam in juventute celeriter.

Salomon continue d'analyſer dans onze autres verſets, non moins énergiques, la doctrine de ceux qui ne penſent pas bien; & quand il s'agit de la réfuter, voici avec quelle foibleſſe il s'exprime, & ſur-tout avec quelle brièveté.

L'HOMME SEUL.

« Ceux qui ont penſé ainſi ont été dans » l'égarement, ils ont été aveuglés par leur » propre malignité.

» Ils ont ignoré les ſecrets de Dieu, n'eſ- » pérant aucune récompenſe pour la juſtice, » & ne ſuppoſant pas la gloire dont jouiſſent » les ames ſaintes.

» Car Dieu a créé l'homme pour n'être » point exterminé, il l'a fait à ſon image & à » ſa reſſemblance.

Vino pretioſo & unguentes nos impleamus, & non prætereat nos flos temporis.

Coronemus nos roſis antequam marceſcant: nullum pratum ſit quod non pertranſeat luxuria noſtra.

Nemo noſtrum exors ſit luxuriæ noſtræ: ubique relinquamus ſigna lætitiæ; quoniam hæc eſt pars noſtra & hæc eſt ſors.

PARTIE II.

» Mais la mort eſt entrée dans l'univers par » la jalouſie du diable, & ceux qui défendent » le parti de cet eſprit de ténebres deviennent » ſes imitateurs. (*)

Il eſt difficile de croire, avec les théologiens, *que cette gloire dont jouiſſent les ames ſaintes* ſoit la gloire éternelle, promiſe aux élus du Nouveau-Teſtament. Ces *ames* de Salomon ne ſont ſûrement que leur vie mortelle, puiſque ce ſage n'a qu'un ſeul terme pour déſigner l'ame du ſaint & l'ame d'une jument.

Au reſte, ſi l'on doutoit de mon interprétation, il ſuffiroit d'expliquer Salomon par lui-même, & de voir ſi l'énigme propoſée dans la Sageſſe n'a pas ſa clef dans l'Eccléſiaſte.

(*) *Hæc cogitaverunt & erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.*

Et neſcierunt ſacramenta Dei, neque mercedem ſperaverunt juſtitiæ, nec judicaverunt honorem animarum ſanctarum.

Quoniam Deus creavit hominem inexterminabilem, & ad imaginem ſimilitudinis ſuæ fecit illum.

Invidiâ autem diaboli mors introïvit in orbem terrarum : imitantur autem illum qui ſunt ex parte illius.

» Les yeux du ſage, eſt-il dit dans ce » dernier livre, étincelent ſur ſon viſage: » pour l'inſenſé, il marche dans les téne- » bres; & j'ai reconnu qu'il n'y avoit aucune » différence entre la mort de l'inſenſé & celle » du ſage....

L'HOMME SEUL.

» La mémoire de l'un & de l'autre ne leur » ſurvivra pas; l'avenir les enſevelira égale- » ment dans les ténebres de l'oubli; l'igno- » rant à cet égard eſt l'égal de l'homme qui a » des lumieres....

» Ne vaut-il pas mieux manger & boire, » & faire jouir ſon principe de vie du fruit de » ſes travaux? (*)

Enfin, le Sage par excellence exprime ſa

(*) *Sapientis oculi in capite ejus: ſtultus in tenebris ambulat; & didici quod unus utriuſque eſſet interitus... non enim erit memoria.*

Sapientes ſimiliter, ut ſtulti, in perpetuum; & futura tempora oblivione cuncta pariter operient: moritur doctus ſimiliter ut indoctus...

Nonne melius eſt comedere & bibere, & oſtendere animæ ſuæ bona de laboribus ſuis? Voy. *Eccleſiaſt.* cap. II, verſ. 14, 16 & 24.

PARTIE II.

maniere de penſer dans un autre texte, ſans voile & ſans parabole.

» La mort de l'homme eſt égale à celle de » la bête de ſomme . . . le premier n'a rien au- » deſſus de l'autre . . .

» Tous les êtres tendent au même lieu, la » pouſſiere a été leur germe, & ils ſeront rendus » à la pouſſiere.

» Qui ſait ſi l'eſprit de vie des enfans » d'Adam s'éleve, & ſi celui des bêtes de » ſomme ſe contente de deſcendre ?

» Il en réſulte, ſuivant moi, qu'il n'y a » rien de mieux que de ſe réjouir dans ſes » œuvres. (*)

Ne nous appeſantiſſons point ſur le crime

(*) *Unus interitus eſt hominis & jumentorum . . . Nihil habet homo jumento amplius . . .*

Et omnia pergunt ad unum locum, de terra facta ſunt, & in terram pariter revertuntur.

Quis novit ſi ſpiritus filiorum Adæ aſcendat ſurſùm, & ſi ſpiritus jumentorum deſcendat deorſùm ?

Et deprehendi nihil eſſe melius quàm lætari hominem in opere ſuo. Voy. *Eccleſiaſt.* cap. III, verſ. 19, 20 21 & 22.

le Salomon, puiſque c'étoit celui de la nation entiere qu'il gouvernoit ; & plaignons ce roi célebre, de ce qu'il n'a eu ni la philoſophie, ni la révélation, qui l'auroient mené toutes deux par des voies contraires au dogme conſolateur de l'immortalité.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE V.

DU SUFFRAGE DE QUELQUES PERES DE L'ÉGLISE EN FAVEUR DU DOGME DE L'ANÉANTISSEMENT.

PARTIE II. JE voudrois bien ſavoir comment dans l'égliſe primitive, de ſaints prélats qui ſoupiroient après la palme du martyre, qui n'avoient d'aſyle contre la tyrannie qu'ils défioient, que le ſein de l'Être ſuprême qui les attendoit au bout de leur carriere; je voudrois bien ſavoir, dis-je, comment ils concilioient cette attente de l'immortalité, avec le dogme affreux de l'anéantiſſement, qu'ils ſembloient prêcher dans leurs ouvrages.

Je ne parlerai point de S. Hilaire, qui, dans ſes Commentaires ſur l'Evangile de S. Matthieu, laiſſe échapper cette phraſe : *les ames, ſoit qu'elles habitent un corps, ſoit qu'elles en ſortent, ont toujours une ſubſtance corporelle.*

Je passerai aussi sous silence S. Ambroise, qui dans son ouvrage sur Abraham, dit en propres termes : *nous ne connoissons rien que de matériel, excepté la vénérable Trinité.* L'HOMME SEUL.

Ces deux Peres de l'église ayant combattu dans d'autres ouvrages pour l'immortalité, il y auroit de la dureté à s'appesantir sur une contradiction qui a échappé à leur logique, plutôt qu'à leur vertu.

Il ne m'est pas aussi aisé de justifier sur le dogme de l'anéantissement les Justin, les Tatien, les Arnobe & les Tertullien.

Il est certain que vers le tems où Marc-Aurele, simple théiste, écrivoit pour l'immortalité, les auteurs vénérables que je viens de citer, & qui, soit en qualité de platoniciens, soit en qualité d'apologistes du christianisme, auroient dû combattre pour la même cause, soutenoient que l'ame naturellement meurt avec le corps qu'elle vivifie.

Tertullien, dans un traité philosopho-théologique sur l'objet qui nous occupe, déclare

PARTIE II.

que *l'ame eſt corporelle ;* que *ſi elle n'étoit pas un corps elle-même, elle ne ſeroit rien ;* & ce qui ſemble renverſer le chriſtianiſme par ſa baſe, il ajoute que *cette matérialité de l'ame ſe manifeſte clairement dans l'Evangile.* (*)

Le rhéteur africain Arnobe n'eſt guere plus orthodoxe dans ſon apologie du chriſtianiſme, quand il prétend que l'ame eſt d'une nature douteuſe & ambiguë, & que la mort peut exercer ſon pouvoir terrible ſur elle, & l'anéantir, à moins que Dieu par ſon pouvoir ſuprême ne l'éleve à l'immortalité. (**)

(*) *Si non haberet anima corpus, non caperet imago animæ imaginem corporis.....*

Nihil (anima) ſi non corpus...

Quantum ad philoſophos ſatis hæc,

quia quantum ad noſtros ex abondanti, quibus corporalitas animæ in ipſo Evangelio relucebit. Voy. *De animâ*, cap. VII.

(**) *Medietas ergo quædam, & animarum anceps, ambiguaque natura... hoc pacto dignabitur immortalitate donare, quamvis eas mors ſæva poſſe videatur extinguere & ad nihilum redactas irremeabili aboli-*

Un éleve d'un Pere de l'égliſe, le ſavant Tatien, a prêché la même doctrine.

L'HOMME SEUL.

L'ame de l'homme, dit-il dans ſa fameuſe harangue contre l'idolatrie grecque, *n'eſt point un être ſimple : pluſieurs parties entrent dans ſes élémens ; c'eſt cette compoſition matérielle qui fait appercevoir ſon exiſtence.*

La concluſion qu'il en tire fait honneur à ſa logique, ſi elle n'en fait pas à ſon orthodoxie : *apprenez donc, ô Grecs, que l'ame par ſa nature n'eſt point immortelle.* (*)

Il eſt probable que Tatien avoit puiſé cette doctrine anti-philoſophique à l'école de S. Juſtin : écoutons un moment le maître, après avoir entendu le diſciple.

Le martyr S. Juſtin ſe promenoit un jour,

---

tione delere. Voy. *Diſputation. adverſ. gent.* Lib II, cap. XXXI & XXXVI.

(*) *Hominum anima non eſt ſimplex, ſed ex multis partibus conſtat ; componitur lenim, ut manifeſtè appareat, ex corpore ; nam nec ipſa ſine corpore poſſet apparere.... Non immortalis eſt anima, ô Græci, ſuaptè natura, ſed mortalis.* Voy. *Orat ad Græcos*, cap XXI & XXIV.

PARTIE II.

à ce qu'il dit, ſur le bord de la mer, rêvant ſur la métaphyſique; il rencontra un vieillard vénérable, qui le prenant pour un ſophiſte, ſe mit à jouer avec lui le rôle de Socrate.

Après quelques rêveries platoniques ſur la maniere dont l'ame des êtres intelligens voit l'Ordonnateur des mondes, l'inconnu a cet entretien avec le Pere de l'égliſe.

LE VIEILLARD.

» Dieu eſt donc auſſi acceſſible à l'ame des » bêtes? ou bien l'homme auroit-il ſon ame » particuliere, tandis qu'il y en auroit une » d'une autre nature pour les ânes & les » chevaux?

S. JUSTIN.

» Point du tout; il n'y a qu'une ſorte d'ame » qui vivifie tous les êtres de l'univers.

LE VIEILLARD.

» Ainſi les ânes & les chevaux ont vu Dieu » ou le verront un jour.

S. JUSTIN.

» La conſéquence n'eſt pas exacte, puiſque parmi

» parmi les hommes même, le vulgaire n'a
» pas cet avantage ; le juſte ſeul, dont la
» carriere eſt purifiée par l'exercice de la
» vertu, peut contempler l'Être ſuprême.

L'HOMME SEUL.

LE VIEILLARD.

» Il réſulte donc de votre principe que le
» juſte n'eſt pas en ſociété avec Dieu parce
» qu'il a une ame, mais ſeulement parce qu'il
» eſt juſte.

S. JUSTIN.

» Sans doute, & parce qu'il a en lui de quoi
» pénétrer la ſouveraine intelligence.

LE VIEILLARD.

» Fort bien : répondez-moi maintenant,
» les brebis & les chevres font-elles tort à la
» ſociété ?

S. JUSTIN.

» Elles ne nuiſent à perſonne.

LE VIEILLARD.

» D'après votre théorie, les brebis & les
» chevres verront donc l'Ordonnateur des
» mondes ! . . . . . .

» Tenez : avouez avec moi que les philoſo-
» phes n'ont que des lumieres vagues ſur toute
» cette métaphyſique : il n'y en a pas un ſeul
» qui puiſſe définir ce que c'eſt que l'ame.

S. JUSTIN.

» Je penſe comme vous.

LE VIEILLARD.

» C'eſt auſſi à tort qu'on la dit immortelle ;
» car ſi elle l'étoit, il faudroit auſſi qu'elle
» n'eût point eu d'origine.

S. JUSTIN.

» L'opinion qu'elle n'a point eu d'origine
» & qu'elle n'aura point de fin n'eſt pas nou-
» velle. Les Platoniciens ſemblent l'avoir
» puiſée à l'école de Socrate.

LE VIEILLARD.

» Mais vous-même, croyez-vous le monde
» éternel ?

S. JUSTIN.

» Des philoſophes le diſent ; mais je ne ſuis
» pas de leur avis.

LE VIEILLARD.

L'HOMME SEUL.

» Vous avez raiſon ; car quelle raiſon » auroit-on pour ne pas donner une origine » à ce qui s'accroît, ſubit toutes ſortes de » changemens & ſe décompoſe ? Si le monde » a eu un commencement, il faut bien que » les ames aient commencé & même qu'elles » s'anéantiſſent. . . .

S. JUSTIN.

» Cette doctrine me paroît exacte.

LE VIEILLARD.

» Les ames ne ſont donc pas immortelles ?

S. JUSTIN.

» Elles ne peuvent l'être, puiſque nous » avons décidé que le monde avoit une » origine. (*)

(*) *Nùm illud etiam comprehendunt animæ omnium animalium, interrogabat ille, an alia hominis anima, alia equi & aſini ?*

Minime, inquam ; ſed eædem ſunt in omnibus.

Videbunt igitur, inquit, equi & aſini, aut viderunt Deum aliquando ?

PARTIE II. Je voudrois bien savoir s'il y a une inquisition dans l'Europe chrétienne, qui ne char-

Non sanè, inquam ; nam ne hominum quidem vulgus, sed tantùm si quis justè vixerit ac justitiâ cæterisque omnibus virtutibus lustratus fuerit.

Non jam ergo, inquit ille, propter cognationem videt Deum, neque eò quod mens sit, sed quia temperans & justa ?

Sanè, inquam ; & quia habet quo Deum intelligat.

Faciunt cuiquam injuriam capræ & oves ?

Nemini profectò, inquam.

Videbunt ergo, inquit, secundùm tuam ratiocinationem, & ista animantia. . . . . .

. . . . . .

Nihil igitur his de rebus sciunt isti philosophi : nec enim quid sit anima explicare possunt.

Idem mihi videtur.

Neque etiam immortalis dicenda est ; nam si immortalis, etiam profectò ingenita.

Increatam autem & immortalem existimant nonnulli, qui Platonici dicuntur.

Sed tu an ipsum mundum ingenitum dicis ?

Sunt qui dicant, sed his ego non assentior.

Rectè facis, quam enim habet rationem corpus adeò solidum & durum & coagmentatum ; quodque immutatur, perit & nascitur quotidie, non ab aliquâ causâ ortum censere ? quod si mundus genitus est, necesse est animas quoque genitas esse, ac posse nullas esse. Sunt enim factæ hominum & cæterorum animalium causâ, si omnino separatim ac non unà cum propriis corporibus genitas dices.

geât pas un pareil dialogue d'anathêmes ; soit que ce fût l'inquisition de Rome, qui fit demander pardon à Galilée d'avoir été bon physicien, soit que ce fût celle de Madrid, qui a fustigé de nos jours le philosophe Olavidès, pour avoir fertilisé les landes de la Sierra-Morena ; soit enfin que ce fût celle du Châtelet de Paris, qui a condamné au bûcher *la Philosophie de la nature.*

L'HOMME SEUL.

Videtur hoc rectè se habere.
Non ergo immortales sunt ?
Non, si quidem statuimus mundum esse genitum.

PARTIE II.

» & la doctrine du culte des ombres... On » s'eſt conduit comme ſi la vie de l'homme étoit » eſſentiellement différente de celle des ani- » maux (*). » Mais ce texte iſolé n'eſt peut-être que l'opinion de quelque ancien ſophiſte, que Pline tranſcrit ſans la garantir; comme il a fait de tant de contes métaphyſiques, chymiques & hiſtoriques, dont fourmille ſon hiſtoire naturelle : au reſte, quand même Pline auroit adopté la doctrine de l'anéantiſſement, de quelle autorité peut être une ſimple opinion dénuée des preuves qui la juſtifient ? Contentons-nous de déplorer que ce beau génie qui avoit tant de droits à l'immortalité, ait condamné ſon ame à l'oubli dont il a ſauvé ſes ouvrages.

(*) *Omnibus à ſuprema die eadem quæ antè primam, nec magis à morte ſenſus ullus, aut corporis aut animæ, quàm antè natalem. Eadem enim vanitas in futurum etiam ſe propagat : & in mortis quoque tempora, ipſa ſibi vitam mentitur, aliàs immortalitatem animæ, aliàs transfigurationem, aliàs ſenſum inferis dando, & manes colendo.... ceu verò ullo modo ſpirandi ratio hominis à cæteris animalibus diſtet.* Plin. *Hiſt. natur.* lib VII, cap. LVI.

On cite encore Séneque le philoſophe; mais jamais ce ſophiſte n'a eu d'idée à lui; ſon imagination vagabonde ſe promene dans tous les ſyſtêmes, & n'en adopte aucun : il eſt épicurien quand il veut aduler les femmes, & ſtoïcien quand il veut en impoſer aux hommes; tantôt il prétend que nous entrons tout entiers dans le monument, tantôt il dogmatiſe en faveur de l'immortalité (*); ſes livres conduiſent au

L'HOMME SEUL.

(*) Il ſuffit de mettre en regard deux textes contradictoires de Séneque pour apprécier ſes jugemens.

« Quand on traite, dit-il, de l'éternité de nos ames, » il faut regarder comme une preuve du plus grand » poids, le concert unanime des hommes à craindre ou » à eſpérer une autre vie; & dans une pareille matiere » c'eſt le ſentiment général qui me détermine.

Cùm de animarum æternitate diſſerimus, non leve momentum apud nos habet conſenſus hominum aut timentium inferos aut colentium : utor hac publicâ perſuaſione.

Il y a un peu loin de cette doctrine à celle qu'il expoſe à Martia pour la conſoler dans ſes malheurs. Nous venons d'entendre le philoſophe; voici le ſophiſte :

» Souviens-toi, dit-il, que la douleur n'a aucune » priſe ſur les morts; toutes ces peintures redoutables » qu'on nous fait des enfers, ſont le fruit de l'imagi- » nation des poëtes, qui ont voulu ſe jouer de notre

PARTIE II.

ſcepticiſme; mais lui-même ne s'en doute pas; il ne faut ni louer ſa morale, ni relever ſes erreurs, ni même examiner ſes paradoxes.

Les blaſphêmes de Séneque le tragique ont encore moins de poids que les ſentences erronées de Séneque le philoſophe; il eſt vrai qu'on a chanté ſur le théatre de Rome ce vers de la Troade :

Poſt mortem nihil eſt, ipſaque mors nihil.

Mais ne déclame-t-on pas quelquefois ſur le nôtre ce vers de Sertorius ?

L'honneur & la vertu ſont des noms ridicules.

» crédulité ; il n'y eut jamais de priſon ténébreuſe » pour les ombres, ni de Léthé, ni de fleuves vomiſ- » ſant des flammes, ni de tribunal de Rhadamante ; la » mort termine tout, & au-delà il n'y a ni plaiſir ni » peine ; la mort nous rend à cet état paſſif où nous » étions avant que de naître.

Cogita nullis defunctos malis affici : illa quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulàm eſſe : nullas imminere mortuis tenebras, nec carcerem, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia, & reos ; luſerunt iſta poëtæ, & variis nos agitavere terroribus : mors omnium dolorum & ſolutio eſt & finis, ultrà quam mala noſtra non exeunt, quæ nos in illam tranquillitatem in qua antequàm naſceremur, jaceremus, reponit. Conſ. ad Marc. cap XIX.

Ne renvoie-t-on pas le ſpectateur dans Atrée, avec cette affreuſe moralité ?

L'HOMME SEUL.

Et je jouïs enfin du fruit de mes forfaits.

Ces blaſphêmes dramatiques peuvent annoncer le mauvais goût du poëte, mais non les erreurs de ſa croyance.

Des athées de mauvaiſe foi, qui ont dogmatiſé, non pour éclairer l'homme, mais pour faire ſecte, après avoir enrôlé ſous leurs drapeaux des ſophiſtes ſans principes & des poëtes ſans autorité, ont voulu flétrir juſqu'à la mémoire des grands hommes, en leur prêtant leurs erreurs & leurs paradoxes.

De tous les attentats de ce genre, celui qui bleſſe le plus ma ſenſibilité, eſt une calomnie odieuſe contre Marc-Aurele; l'auteur effréné du *Syſtême* a oſé ranger ce ſage parmi les apôtres de l'anéantiſſement, parce qu'il dit *que la mort n'eſt que la diſſolution des élémens dont chaque animal eſt compoſé* (*): comme s'il ne

(*) *Syſtême de la nature*, tome I, page 289.

PARTIE II.

s'agiſſoit pas ici uniquement de l'ame ſenſitive comme ſi le livre de Marc-Aurele ne fourmilloi pas de paſſages qui atteſtent l'immortalité d principe intelligent (*) ! mais peu importe à c patriarche de l'athéiſme, pourvu qu'il éblouiſſ les femmes, qu'il étonne ſes lecteurs, & qu'i déclame.

(*) *Ce qui eſt venu de la terre retourne à la terre mais ce qui avoit une céleſte origine retourne dans le cieux.* Voyez Marc-Aurele, lib. VII, pag. 50.

J'ai été compoſé de matiere & de quelque choſe qui agi en moi comme cauſe ; & comme ni l'un ni l'autre n'on été faits de rien, ni l'un ni l'autre ne ſeront anéantis Ib. lib. V, pag. 13.

Conſerve dans ſa pureté le génie qui t'anime, comme ſi dans l'inſtant tu devois le rendre. Ib. lib. III, pag. 11.

En quel état faut-il que ſe trouvent & le corps & l'ame quand la mort arrive ? Cette vie eſt courte : elle eſt précédée & ſuivie d'une éternité. Ib. lib. XII, pag. 7.

Je me ſers, pour tous ces paſſages, de l'élégante & fidelle traduction de M. de Joly.

ARTICLE VII.

DES MODERNES ENNEMIS DE L'IMMORTALITÉ.

L'HOMME SEUL.

DEPUIS les Peres de l'égliſe hétérodoxes que j'ai cités, juſqu'à Montagne, l'intervalle qui s'eſt écoulé eſt rempli par des barbares qui ne penſoient pas, ou par des énergumenes qui s'égorgeoient pour les *univerſaux*, les *anté-léchies* & les *quiddités* : il eſt fort inutile de rechercher ce que penſoient alors les hommes, au travers de ce fatras de queſtions captieuſes, frivoles ou abſurdes, qu'on a honorées pendant douze cents ans du nom de métaphyſique, & qui n'ont ſervi qu'à faire douter s'il y avoit réellement une métaphyſique.

Montagne, Lamotte Levayer, Bayle & d'autres apôtres du ſcepticiſme, en apprenant à douter de tout, ouvrirent toutes les portes de l'incrédulité ; & la doctrine de ces beaux génies venant à germer dans des eſprits foi-

PARTIE II.

bles, y produiſit l'athéiſme & le dogme de l'anéantiſſement.

On chercha des raiſons pour prouver le ſyſtême de la mortalité ; & n'en trouvant point de ſatisfaiſante, on eut recours à de frivoles autorités : on cita avec complaiſance le mot de Toland à l'agonie : *je vais dormir ;* & celui de Rabelais, qui rendit le dernier ſoupir en diſant : *je vais chercher un grand peut-être.*

Depuis, on a fait, de l'idée que tout périt avec nous, un de ces premiers principes qui prouvent tout & qu'on ne prouve pas ; les ſophiſtes du haut de leur empirée ont regardé en pitié le philoſophe de la nature qui avoit la ſtupidité de croire à un Dieu rémunérateur & vengeur ; & ils ont combattu contre Platon & Marc-Aurele avec la logique des épigrammes.

Je ne connois que cinq ouvrages, où deſcendant dans l'arene, & combattant à armes égales, les auteurs aient entrepris d'étayer de ſyllogiſmes le paradoxe de la matérialité : c'eſt le livre qui a pour titre, *De l'origine du monde*

& de ſon antiquité, la *Lettre de Thraſibule*, *l'Homme machine*, *le Bon ſens*, & *le Syſtême de la nature* : auſſi c'eſt à les réfuter que je vais employer le reſte de ce chapitre ; je ferai court, parce que j'ai pour but de diſcuter & non de diſputer ; & je ferai modéré, parce que je ne me défie pas de la bonté de ma cauſe.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE VIII.

PRINCIPES POUR RÉSOUDRE LE PROBLÊME DE L'IMMORTALITÉ.

PARTIE II.

BOINDIN disoit dans les cafés, & après lui un sophiste a écrit dans ses *Lettres à Eugénie*, & après ce précepteur d'Eugénie, un prétendu Mirabaud a répété dans son *Système de la nature*, que l'homme étoit une horloge qui ne sonnoit plus les heures dès qu'on venoit à la briser (*); mais l'être intelligent n'est point une horloge : le tems, qui altere les rouages de sa frêle machine, ne peut rien contre le principe qui le fait penser : le pere de Montagne, Newton & le chancelier d'Aguesseau sentent en vain leurs corps se dissoudre; leurs ames sublimes existent encore dans toute leur vigueur, quoiqu'elles n'habitent plus que des ruines : le pendule n'oscille plus; le grand ressort est

(*) Voyez *Lettres à Eugénie*, tome I, page 120, & *Système de la nature*, tome I, page 262.

brisé;

briſé; & l'eſprit, toujours actif, marque encore ſur le cadran le ſymbole de l'immortalité.

L'HOMME SEUL.

Notre globe s'altere, dit l'inſtituteur d'Eugénie, *les mers changent de place, les montagnes s'écroulent, tout ce qui reſpire meurt à la fin, & l'homme ſeul prétendroit à une durée éternelle?* (*) Sans doute, ſi le principe intelligent eſt un être particulier dans la nature, je ne vois pas pourquoi il ſubiroit toutes les altérations de la matiere : il doit, comme le ſage des ſtoïciens, reſter immobile au milieu des mondes qui s'écroulent.

Mais ſuppoſons pour un inſtant que l'ame n'eſt que la matiere ſupérieurement organiſée; je voudrois bien ſavoir ce qu'on entend par l'anéantiſſement : ce qui eſt peut-il ceſſer d'exiſter? Notre corps lui-même n'eſt pas anéanti, il ne fait que changer de modifications; les êtres que nous voyons, prennent ſans ceſſe de nouvelles formes; tout eſt dans

(*) *Lettre à Eugénie*, tome I, page 141.

PARTIE II.

l'univers développement ou métamorphoſe ; mais rien n'eſt annihilé ; & l'on voudroit que le principe qui penſe en moi ſe détruisît, tandis que la ſubſtance qui végete ſe conſerve ? Rien ne meurt dans la nature, & l'ame veut mourir ?

L'ame périt-elle à la façon du corps ? Mais la mort de tout être ſenſitif n'eſt que la diſſolution de ſes parties : or la penſée eſt une ; l'unité intellectuelle ou le MOI individuel ne peuvent ſe partager ; mon ame eſt toute entiere ou nulle : elle ne peut donc ſe diſſoudre, & par conſéquent mourir.

Dieu, dit-on, ne nous doit rien... Sophiſtes cruels ! Dieu ne nous doit-il pas le bonheur, puiſqu'il nous le rend néceſſaire ? Puiſque l'exiſtence de mon ame ſur la terre eſt pénible, elle ceſſera donc de l'être un jour ? puiſque le premier principe eſt bon, mon ame eſt donc immortelle ?

L'ame eſt immortelle ſans doute, & j'en ſuis convaincu, puiſque je ſouffre ; & le tyran qui m'opprime, en eſt convaincu auſſi, puiſqu'il a des remords.

Ce dogme eſt trop néceſſaire à la paix du genre humain pour n'être qu'une erreur; ſi l'ame étoit mortelle, l'enfer pour nous ſeroit ſur la terre, & le néant au-delà. L'HOMME SEUL.

Le partiſan de l'anéantiſſement ſemble l'ennemi né de la ſociété, parce que ſa doctrine n'eſt favorable qu'au deſpotiſme des rois & à la perverſité des ſcélérats : auſſi quand Céſar, plaidant pour Catilina, voulut établir le dogme de la mortalité de l'ame, Caton, le grand Caton, ne s'amuſa point à le réfuter; il ſe contenta de dire qu'il étoit un mauvais citoyen; & la poſtérité a confirmé le jugement de ce grand homme, malgré les talens du vainqueur de Pharſale, ſon génie & ſes victoires.

Le ſceptique, pour croire une vie à venir, demande des preuves métaphyſiques : mais pourquoi récuſe-t-il cette foule de preuves morales qui l'accablent ? Il eſt probable que s'il étoit accablé de preuves métaphyſiques, il demanderoit encore, pour croire, des preuves

PARTIE II.

morales ; il desire trop d'être anéanti, pour desirer d'être éclairé.

Ames sensibles, pour qui ce foible ouvrage est écrit, voulez-vous une démonstration de votre immortalité ? Jetez un regard autour de vous ; voyez seulement la discorde des élémens & les crimes des rois.

L'homme vertueux gémit sur la terre ; mais, en mourant, il devient libre ; il n'y a que son persécuteur qui mérite d'être anéanti.

Voyez l'histoire de Clarisse ; c'est une des plus belles preuves de l'immortalité de l'ame qu'ait produites l'esprit humain : les argumens de Clarke, de Paschal & de Descartes sont bien foibles auprès d'une page de Richardson.

Je vais tenter de donner une autre démonstration dans le genre de celle de Clarisse ; c'est l'histoire pathétique de Jenny Lille ; si en la lisant on est ému, je triomphe, & l'ame est immortelle.

Ce monſtre et moy... nous ſommes immortels.

ARTICLE IX.

Histoire de Jenny Lille.

JACQUES II régnoit en Angleterre, ſi c'eſt régner que de s'agiter péniblement pour faire trembler ſes ſujets, de lutter avec la verge flétriſſante du deſpotiſme contre l'épée de la liberté, & de ſe metttre ſans ceſſe à la tête de ſes courtiſans pour combattre des hommes. L'Homme seul.

Jacques n'étoit point méchant par ſyſtême, mais il avoit l'eſprit foible & le cœur puſillanime; & chez un peuple qui a un grand caractere, la ſtupidité de Claude fait autant de mal que les crimes de Néron.

Un bâtard de Charles II, perſécuté avec furie par ſon ſucceſſeur, & devenu l'idole de l'Angleterre, voyoit de loin ſe former l'orage qui menaçoit le trône; ce ſeigneur étoit le célebre duc de Monmouth, le plus bel homme de la Grande-Bretagne, & revêtu, outre cela, des grandes qualités que la beauté ne fait que

PARTIE II.

ſuppoſer : s'il avoit eu la moitié de la politique du prince d'Orange, ce dernier n'eût jamais été que le ſtathouder de la Hollande ; mais il ne laiſſa pas mûrir le projet de révolution qu'il méditoit, il crut que ſon nom & la haine qu'on portoit à ſon rival ſuffiſoient pour lui créer une armée ; & il périt, comme le comte d'Eſſex, avec le titre de rebelle, qu'il méritoit peut-être moins que celui d'inſenſé.

Il étoit aiſé au dernier des Stuard de ramener à lui les cœurs de ſes ſujets, en faiſant parade d'une clémence qu'il pouvoit exercer ſans péril ; mais il ſemble que la grandeur d'ame ſoit toujours l'apanage des talens : le vainqueur de Monmouth fut petit & cruel ; il fit couler à torrens le ſang des partiſans de ſon rival, & il ſe vengea comme un empereur de Maroc, lui qui n'étoit que le premier citoyen de Londres.

Il eſt rare qu'un Tibere n'ait des Séjans pour miniſtres de ſes fureurs. Jacques II ordonna à ſon chancelier Jeffreys, & au colonel Kirke,

de faire périr ſur l'échafaud tous les rebelles qui avoient échappé au combat de Sedgemor : ces ſatellites impitoyables exécuterent ces ordres en eſclaves qui brûlent de devenir tyrans à leur tour ; le colonel aſſaſſina donc avec le glaive de la guerre, & le chancelier avec le glaive des loix. (*)

L'HOMME SEUL.

Bridgewater devint le théatre des aſſaſſinats réfléchis du colonel : en entrant dans cette ville, il fit conduire au gibet, ſans la moindre information, dix-neuf de ſes principaux habitans : comme il ſe faiſoit un jeu de ſa cruauté, il faiſoit exécuter ſes victimes, pendant qu'il buvoit à la ſanté du roi ou à celle du chancelier. Il lui tomba un jour dans l'eſprit de faire pendre

(*) Il faut voir dans le Tite-Live de l'Angleterre, l'hiſtoire des fureurs de ce nouveau Séjan. Il y avoit à Londres une anabaptiſte dont la bienfaiſance s'étendoit ſur les wighs comme ſur les toris, & ſur les proteſtans comme ſur les perſonnes de ſa ſecte. Un partiſan de Monmouth obtint un aſyle chez elle ; dans la ſuite il oſa trahir ſa bienfaitrice, & dépoſa contre elle ; ce monſtre obtint grace pour ſa perfidie, & l'anabaptiſte fut brûlée vive pour ſa charité.

PARTIE II.

le même homme juſqu'à trois fois, pour prolonger les horreurs de ſon ſupplice. Les tigres qui ſervoient de miniſtres à ſes fureurs, étoient ſes ſoldats, & il les appelloit ſes moutons.

Auprès de ces ſcenes de barbarie, l'innocence & l'amour offroient dans Bridgewater un ſpectacle charmant pour les ames honnêtes & ſenſibles : c'étoient deux amans dignes de l'eſtime de toute la terre, que le ciel étoit ſur le point de récompenſer de vingt ans de malheurs & de vertus.

Jenny Lille n'étoit plus dans cette aurore de la jeuneſſe, où l'ame étonnée d'elle-même, preſſent le plaiſir, plutôt qu'elle ne ſait le goûter ; elle avoit atteint cet âge plein de vigueur, que la nature a fixé pour l'union des ſexes, où les facultés ſe développent, où le caractere s'annonce, & où toutes les paſſions parlent avec énergie : âge heureux que ne connoîtront jamais ces automates énervés qu'on marie à quinze ans, & qu'on force à devenir hommes avant qu'ils ceſſent d'être enfans.

Elle n'avoit de ſon printems que les charmes de la beauté, & cette ingénuité qui les fait valoir. Ses vertus appartenoient toutes à l'été de l'âge, & il n'y avoit point d'homme qui ne tînt à l'honneur de les partager. L'HOMME SEUL.

L'infortune avoit légérement imprimé ſon ſceau ſur les roſes de ſon teint ; elle n'en étoit pas moins belle, mais elle en étoit plus intéreſſante.

Sydnei aimoit Jenny : il ne le diſoit pas ; mais ſon regard parloit pour lui ; & la beauté ingénue ne tient guere contre l'éloquence du regard : au reſte Sydnei étoit digne de Jenny par ſa figure & par ſon ame ; il étoit philoſophe, & il n'avoit que vingt ans ; il faudroit le comparer au Lovelace de Richardſon, ſi Lovelace eût été honnête homme.

Sydnei & Jenny étoient tous les deux maîtres de leur deſtinée ; du moins perſonne dans Bridgewater ne ſavoit qui les avoit fait naître ; on les honoroit comme des intelligences deſcendues du ciel, & qui n'avoient pu être

PARTIE II.

produites par les voies ordinaires de la nature.

Sydnei, depuis trois ans, oublioit ſes chagrins pour s'occuper de ceux de ſon amante. Il cherchoit à la pénétrer ; mais ſon ame inacceſſible ſe fermoit à ces doux épanchemens que l'amour demande ſous le voile de l'amitié ; ſa perſévérance fut enfin récompenſée : venez, lui dit Jenny, ſous ce berceau de myrthe qui nous dérobe à tous les regards ; mon ame toute entiere s'ouvrira devant vous ; la nuit commence à couvrir ce jardin de ſon crêpe lugubre. — Puiſſe-t-elle enſevelir à jamais dans ſon ſein la mémoire des malheurs dont je vais vous faire le récit !

Sydnei trembloit que le ſecret de ſon amante ne fût fatal à ſon amour ; mais il brûloit de l'entendre : il ſe laiſſa conduire vers le berceau ; ſon cœur palpitoit avec force, & Jenny en redoubla les battemens par ce prélude terrible :

Sydnei, j'ai vécu ; j'ai rempli par mes malheurs, la carriere que la nature m'a tracée ; j'adore les décrets de la Providence ; mais

l'opprobre ou l'effroi ont empoiſonné tous les inſtans de ma vie : fidelle à mon Dieu & aux loix de mon pays, je vais à vingt-ſix ans commander mon cercueil, & Cromwel eſt mort dans ſon lit.

L'HOMME SEUL.

Cromwel ! l'affreux Cromwel ! . . Mais laiſſons en paix les ſcélétats, quand ils repoſent ſous la tombe .... — Sydnei, écoutez-moi : J'avois un pere ; il devoit ſon rang, ſa fortune & ſes titres à ſon roi ; il étoit l'ami de Charles I : l'infortuné ! il ne put mourir de ſon effroi, ce jour terrible où Londres vit la tête ſanglante de ce monarque rouler ſur l'échafaud de Witheall, pour le punir d'avoir épargné les fanatiques qui lui ont ſurvécu.

Mon pere, qui n'avoit pu ſauver un régicide à ſa nation, ne ſe conſola de l'inutilité de ſes efforts, qu'en dérobant l'héritier de la couronne aux pieges de ſes perſécuteurs ; il contribua à l'évaſion de ce prince, & quand il fut en ſûreté, il attendit en paix que Cromwel le punît d'avoir diminué le nombre de ſes remords.

PARTIE II.

Une ſi belle action ne ſe découvrit que la derniere année du regne de ce tyran; mon pere fut aiſément convaincu d'avoir procuré un aſyle au ſang des Stuard, & il fut conduit au ſupplice, comme coupable de haute trahiſon, par les traîtres qui avoient aſſaſſiné Charles I avec le glaive des loix.

Je n'avois alors qu'un an; cet illuſtre criminel me prit entre ſes bras ſur l'échafaud; & me montrant au peuple : Anglois, s'écria-t-il, ſi mon ſang ne ſuffit pas à l'hydre du fanatiſme, voici l'unique rejeton de ma race : frappez, mêlez notre cendre à celle de vos rois; ma famille va s'éteindre; mais un jour la poſtérité n'en prononcera le nom qu'avec celui de la patrie que vous n'avez ſu défendre. --- Et toi, ma fille, ſi tu ſurvis à ton pere, n'oublie jamais que tu es Angloiſe, & que l'opprobre de devoir la vie à un régicide, ne peut être effacé qu'en m'imitant. ---

Sydnei, à la fin de ce récit, étoit tombé involontairement aux genoux de ſa maîtreſſe;

il la regardoit avec cet enthouſiaſme religieux qu'on doit à une victime de la patrie; mais ſon cœur gémiſſoit en ſecret, comme s'il ne pouvoit rencontrer une héroïne ſans s'expoſer à perdre ſon amante. L'HOMME SEUL.

Jenny aimoit trop Sydnei pour ne pas entendre ſon ſilence; elle le releva avec émotion, laiſſa échapper une larme ſur ſa main, & de ce ton qui va juſqu'au cœur, elle continua ainſi: —

Mon ami, le ſpectacle de votre ſenſibilité a été le premier plaiſir que mon cœur ait goûté. — A peine étois-je en âge de réfléchir ſur les malheurs de mon pere, que je fus obligée de pleurer ſur les erreurs de ma mere. Cette femme, à qui on ne peut reprocher que de n'avoir pas été au-deſſus de ſon ſexe, qui fut plus malheureuſe que coupable, qui parut peut-être vile à ſes propres yeux, mais qui ſera toujours reſpectable aux miens, acheva d'empoiſonner en moi le ſentiment de l'exiſtence. La proſcription lui avoit ravi ſon rang,

PARTIE II.

ſes titres & ſa fortune ; laſſe de lutter contre l'adverſité, elle changea de nom, & épouſa en ſecret un de ces fougueux parlementaires qui établirent ſur le meurtre de leur roi leur fantôme de république. L'anarchie ariſtocratique périt bientôt avec Cromwel qui l'avoit fait naître ; l'Angleterre ouvrit les yeux ſur vingt ans de démence & de fanatiſme, & la haine que le peuple avoit conçue pour les tyrans, ſe convertit en horreur contre les régicides.

Ma mere & ſon époux ſe retirerent en Hollande ; ce pays renfermoit le peuple le plus libre de la terre ; mais les aſſaſſins de Charles I ne pouvoient trouver d'aſyle dans une contrée où il y avoit encore des hommes. Quatre Anglois ſe chargerent de venger la patrie & les rois : ils entrerent un ſoir dans la maiſon que nous occupions à la Haye, & fondirent, l'épée à la main, ſur leur malheureux compatriote.

Quoique dix ans ſe ſoient écoulés depuis ce déſaſtre, l'image en eſt encore toute entiere

dans mon ame. — Le coupable, à la vue du danger, saute sur son épée; les assassins l'environnent: ma mere, la chevelure éparse, le sein à demi nu, les yeux étincelans, s'élance au milieu des combattans. — Quel héroïsme de courage, Sydnei, s'il eût été employé pour défendre mon pere!..... Elle s'arrêta un instant, comme pour donner à sa douleur le tems de s'exhaler; & reprenant son récit: ma mere, dit-elle, tenta en vain de dérober la victime au fer des assassins; sa beauté, l'intrépidité avec laquelle elle osa défendre son époux avec les seules armes de la nature, ne firent qu'irriter ces féroces royalistes; l'ami de Cromwel fut percé d'onze coups d'épée, & sa femme blessée, en se débattant, au-dessous du sein, tomba évanouie sur son cadavre.

L'HOMME SEUL.

Pendant que cette scene horrible se passoit, je dormois dans un cabinet séparé par un jardin de l'appartement de ma mere: tout-à-coup la porte s'ouvre; j'entends une personne gémissante se traîner péniblement vers mon

PARTIE II.

lit; je me leve à demi avec les convulsions d la terreur, & je tends une main glacée à l'obj que mon imagination prend pour un fantôme je me sens alors saisie avec force par des bra ensanglantés; le silence de la nuit, les cri inarticulés d'une mourante, l'idée sinistre de spectres, dont mon esprit est occupé, tou redouble mon horreur; j'invoque le secou de ma mere; mais à peine ce mot fatal est prononcé, que la personne qui me tient em brassée, tombe avec grand bruit, & m'en traîne dans sa chûte : nous perdîmes tout deux connoissance.

Je ne sais pas combien de tems dura ce som meil de mort; mais à peine mes yeux com mencerent-ils à s'ouvrir, que je me vis envi ronnée de femmes étrangeres, qui cherchoien à me rappeller à la vie; j'ignorois encore l'hor rible scene de la veille, & je ne regardois l foiblesse de mes sens, la sueur froide dor j'étois inondée, & ce spectre livide & sanglan qui m'avoit tenu embrassée, que comme l'effi d'u

d'un ſonge qui avoit altéré les organes de mon imagination. Mon illuſion ne fut pas de longue durée ; dès que j'eus la force de me ſoutenir, je m'approche de mon lit, une lampe à la main ; j'entr'ouvre les rideaux & je vois.... A l'inſtant je jette un cri terrible, ma lampe tombe & s'éteint, & mes genoux ſe dérobent ſous moi..... Sydnei, c'étoit ma mere, c'étoit le ſpectre..... La tendreſſe conſervoit l'uſage de mes ſens, & je vivois pour ſouffrir ; je me précipite ſur ce corps preſque inanimé, & je le tiens étroitement embraſſé : peu à peu les membres glacés de ma mere reprennent une partie de leur reſſort : elle entr'ouvre un œil mourant ; & dès qu'elle me reconnoît, elle me fait le récit de l'horrible tragédie qui l'avoit privée d'un époux, & qui alloit bientôt me priver moi-même de l'unique bien qui me faiſoit encore chérir l'exiſtence. J'allois ranimer un peu ſon eſpérance, & lui inſpirer la ſérénité qui me manquoit à moi-même. Non, ma fille, me dit-elle, contemple ma bleſſure, vois le

L'HOMME SEUL.

PARTIE II.

ſang que j'ai répandu, je ſens que je n'ai plus que quelques inſtans à vivre.... Je n'ai que trop vécu..... Ah ! ſi j'avois ton innocence !.... ſi je n'avois pas épouſé.... Je vois que tu me pardonnes, & je meurs..... —

Sydnei, pendant ce récit, avoit éprouvé toutes les ſenſations de ſon amante; ſes yeux avoient les mêmes mouvemens, ſon viſage prenoit les mêmes teintes, ſa bouche ſembloit partager ſa reſpiration. -- O Jenny ! s'écrie-t-il tout-à-coup en ſe précipitant à ſes pieds, tu as épuiſé la coupe de l'adverſité; le ciel & la terre t'abandonnent..... eh bien, tu n'en es que plus digne de moi. ---

Sydnei, je t'ai aſſez eſtimé pour te faire cette horrible confidence; j'ai pour pere un homme mort ſur l'échafaud, ma mere a épouſé un régicide; je ſuis ſans titres, ſans reſſource & ſans fortune; je ne puis déguiſer ma naiſſance ſans paſſer pour la plus vile des Angloiſes; je ne puis l'avouer ſans être plus vile encore; je marche ſans ceſſe entre l'infortune

& l'opprobre.... Plains la triſte Jenny, ne la mépriſe pas; mais fuis-la pour jamais. —

L'HOMME SEUL.

Moi, te fuir!..... Dieu & moi, voilà les ſeuls êtres dans la nature qui t'aiment encore.... Non, je ne t'abandonnerai pas à ta deſtinée; les aveux que tu m'as faits augmentent, s'il eſt poſſible, ma vénération & ma flamme. Accorde-moi ta main; c'eſt à ton époux à te conſoler de la perte d'un pere, de l'ingratitude de ta patrie, & du mépris de l'univers. —

Reſpectable Sydnei!.... Mais non, ta vertu te ſeroit funeſte, tu partagerois l'infortune que je porte avec moi depuis ma naiſſance: je ne t'épouſerois pas, je t'entraînerois dans ma tombe. —

Hé bien, que je ſois heureux un inſtant, & je conſens de mourir..... Jenny..... vous vous troublez... ce regard... Partagez-vous mon émotion?.... Puis-je embraſſer mon épouſe?.... —

Oui, je la ſuis, Sydnei..... Il ne faut pas que j'abandonne la vie ſans avoir connu la fé-

PARTIE II.

cité .... ſans avoir juſtifié la Providence. —

Sydnei, ivre d'amour & de joie, embraſſoit encore les genoux de Jenny, lorſqu'on entendit frapper avec force à la porte du jardin. Cet amant généreux eſſuie les larmes de joie qu'il venoit de répandre, ſe dégage des bras de ſon amante, & une lampe à la main, s'avance avec inquiétude vers la porte, & l'ouvre. — A l'inſtant des ſoldats ſe jettent ſur lui, & on l'arrête au nom du roi; le priſonnier jeta un cri d'effroi : Jenny accourut, & auſſi-tôt la porte fut refermée.

Jenny éperdue, attendit long-tems dans le jardin l'iſſue de cette aventure; elle monta enſuite en chancelant dans ſon appartement, ſe jeta ſur un fauteuil, & s'abandonna à toute l'amertume de ſes réflexions.

Sydnei, au point du jour, fut conduit chez le colonel Kirke; le conſeil de guerre étoit aſſemblé dans ſon cabinet; on ſe hâta d'enchaîner l'accuſé, & le colonel vint lui-même l'interroger.

LE COLONEL.

L'HOMME SEUL.

Sydnei, on vous accuſe d'avoir trempé dans la rebellion du duc de Monmouth.

SYDNEI.

Milord, je fus l'ami du frere de mon roi, mais je ne ſuis point un rebelle.

LE COLONEL.

Monmouth fut un traître, & ſes amis le ſont auſſi. — Comment oſez-vous faire l'aveu d'une amitié ſi coupable?

SYDNEI.

Je ne ſuis point aſſez lâche pour flatter un juge ou pour trahir un ami. — Le duc de Monmouth m'a ſauvé la vie, je l'ai honoré pendant ſa proſpérité, j'ai gémi ſur ſes erreurs, & je ne ſais point outrager ſa mémoire.

LE COLONEL.

Vous avez du moins été inſtruit de ſa conſpiration?

SYDNEI.

Le duc de Monmouth m'eſtimoit trop pour penſer à faire de moi un rebelle; c'eſt le con-

PARTIE II.

bat de Sedgemor qui m'a appris ſes projets, ſon crime & ſa défaite.

LE COLONEL.

Mais après le combat de Sedgemor vous avez offert un aſyle à ce traître ?

SYDNEI.

Je vois bien, milord, que je n'ai plus que quelques inſtans à vivre ; mais je ne les avilirai pas par le menſonge ou par la lâcheté. — Oui, j'ai tenté de dérober le duc de Monmouth au ſupplice : s'il avoit été vainqueur, je me ſerois à jamais banni de l'Angleterre ; mais dès qu'il a été malheureux, je n'ai plus vu en lui qu'un ami.

LE COLONEL.

Sydnei, j'admire votre franchiſe. — Que penſez-vous du roi Jacques, & de ſon miniſtre Jeffreys ?

SYDNEI.

Milord, prononcez ma ſentence.

LE COLONEL.

Répondez, au nom du roi.

SYDNEI.

L'HOMME SEUL.

Vous le voulez. — Je reſpecte mon prince; je voudrois mourir pour lui, plutôt que ſur un échafaud. — Mais quand on choiſit un fanatique pour ſon miniſtre, & un ſoldat pour juger des citoyens ...., on n'eſt pas digne de commander à des Anglois.

LE COLONEL.

Il prononce lui-même ſon arrêt: qu'on la traîne à l'échafaud.

On conduiſit l'intrépide Sydnei dans un cachot, pour y reſter juſqu'à l'exécution de la ſentence. A peine y fut-il entré, qu'il s'ouvrit la veine avec une aiguille, & écrivit, avec ſon ſang, ce terrible billet adreſſé à Jenny :

« Chere épouſe, votre oracle eſt accom-
» pli ..... on m'a condamné comme rebelle,
» mais je meurs vertueux & digne de vous. —
» Fuyez cette terre cruelle, qui dévore ſes ha-
» bitans. — Conſolez-vous : votre époux ne

» meurt pas tout entier; ſon ame vous attend » au-delà de la tombe.

Le geolier ſéduit par la vue d'un diamant, ſe laiſſa engager à prendre ce billet & le porta lui-même à ſon adreſſe.

Quand j'aurois le ſtyle de Rouſſeau & le génie de Richardſon, je peindrois foiblement les tranſports impétueux de Jenny à la lecture du billet fatal de ſon amant; ces inſtans pathétiques qui déchirent l'ame, ſe ſuppoſent & ne ſe définiſſent pas.

Jenny n'a point recours à la froide reſſource des gémiſſemens; elle vole chez le colonel Kirke, & lui demande une audience ſecrete. Dès qu'elle l'apperçoit, elle tombe à ſes genoux: milord, s'écrie-t-elle en reprenant haleine preſque à chaque mot, vous avez condamné à la mort le chevalier Sydnei..... C'eſt le plus vertueux des hommes..... c'eſt mon époux.... Elle ne put en dire davantage; mais les larmes dont ſon viſage étoit inondé, le mouvement de ſes levres trem-

blantes, & les palpitations de ſon ſein plaidoient éloquemment en ſa faveur. Le féroce guerrier ne ſoutint pas long-tems le ſpectacle de tant de charmes & de tant de douleurs : Jenny, dit-il, je ſuis ici le ſeul arbitre de la deſtinée de votre époux ; mais ſi je le rends à vos larmes, par quel prix ..... Si vous le rendez, grand Dieu ! vous ne ſerez que juſte aux yeux du ciel ; mais vous ſerez aux miens le plus généreux des hommes. L'HOMME SEUL.

Chaque mot de Jenny enflammoit encore davantage le tyran ; il la releve, la fait aſſeoir auprès de lui ; & lui ſaiſiſſant la main, ah ! dit-il, que Sydnei eſt coupable à mes yeux ! Il eſt votre époux ? ....

Jenny rougit & recule ſon ſiege ; le colonel rapproche le ſien ; & ſerrant avec ardeur le bras de l'infortunée, quoi, dit-il, tant de charmes ſeroient au pouvoir d'un traître !

Sydnei un traître ! .... Eh bien, milord, s'il l'eſt, c'eſt ſa grace que j'implore.

Belle étrangere, vous demandez ſa grace.

PARTIE II.

Que ces regards ardens ſont bien sûrs de l'obtenir ! Mais par quel prix.....

Hé ! que peut une malheureuſe qui n'a hérité de ſes peres que l'opprobre & le déſeſpoir, pour ſatisfaire le miniſtre des rois ? Ah ! ſi j'étois moi-même ſur le trône, je croirois, par un vil ſalaire, dégrader la vertu.

Non, non, Jénny, un inſtant de foibleſſe ne peut dégrader un cœur tel que le vôtre... Hé ! que craignez-vous ? La nuit couvrira de ſon ombre ce ſecret terrible, & demain les embraſſemens d'un époux épureront....

Barbare, je t'entends; c'eſt de mon opprobre que tu attends le prix de ton odieuſe clémence; tu ſeras adultere, afin d'être juſte....

Et vous aimez votre époux ?...

Va, laiſſe-moi.... Je conſens d'être malheureuſe; mais je ne veux pas être vile.... J'ai lu d'un ſeul regard dans les replis de ton ame criminelle; tant d'iniquité de ta part me démontre l'innocence de mon époux : qu'il meure.... Lui mourir !.... Homme barbare,

je retombe à vos genoux ; au nom de tout ce qui vous eſt cher ſur la terre, rendez à ma douleur votre victime ; n'exigez pas d'une femme éplorée le plus affreux des ſacrifices ; permettez que je puiſſe encore lever vers le ciel des regards ſereins ; ne me forcez pas à un attentat que les remords d'une vie entiere ne ſauroient effacer.

L'HOMME SEUL.

Un tigre auroit reſpecté tant de vertu ; le tyran n'en devint que plus ivre d'amour & plus avide de crimes. Non, dit-il, je ne ſais point ſacrifier ma félicité à de frivoles ſcrupules ; ce ſoir je ſerai le plus fortuné des hommes, ou vous n'aurez plus d'époux. . . . Je conſens cependant à ménager votre juſte délicateſſe ; ce palais eſt expoſé aux regards du public ; — c'eſt chez vous que je veux tomber à vos pieds, & vaincre vos mépris ; ce ſoir je m'y rendrai en ſilence & ſans ſuite : ſi votre porte eſt ouverte, votre époux a ſa grace ; ſinon, tremblez.

Soldat féroce ! . . . & tu crois que la voix

PARTIE II.

d'un homme ſuffit pour me faire trembler? Va, j'ai l'ame plus haute que toi, puiſque je n'ai point encore fait l'apprentiſſage du crime; eſſaie de ſauver mon époux, & de me faire ſubir, à ſa place, le ſupplice des traîtres; tu verras, ſi j'ai mon innocence, avec quelle fierté je monterai ſur l'échafaud; l'épouſe de Sydnei craint Dieu & l'opprobre, mais elle ſe croit faite pour braver les tyrans.

Adorable furie, je me crois aſſez grand pour vous pardonner ce ſoir tant d'outrages.... ce ſoir.....

Jenny ſort, la rage dans les yeux, & la mort dans le ſein; elle entre d'abord ſous le berceau qui a été témoin de ſes derniers ſermens; & ſe jetant à genoux: Arbitre ſuprême de mes jours, s'écrie-t-elle, je ne t'impute point mes malheurs; --- tu es ſans doute le Dieu du bien, puiſque c'eſt moi qui l'atteſte..... mais ſi ma vie fut pure, ſi le cœur de Sydnei eſt digne de toi, --- enleve-moi dans ton ſein & ſauve-moi d'affreux blaſphêmes.

Cette priere terrible ne fait qu'aigrir le fiel qui la dévore ; elle monte dans ſon appartement ; & jetant un regard ſur ſon lit, voilà, dit-elle, la place que Sydnei devoit occuper : ſa place n'eſt plus que dans mon cœur... à Sydnei.... Ah ! quand je ſerois aſſez malheureuſe pour vivre encore, qui pourroit jamais remplir cette place fatale ? Je n'eus qu'un pere, je n'aurai jamais qu'un époux. L'HOMME SEUL.

Mon époux !.... il mourra, & j'ai pu le ſauver ! & j'ai pu !.... Quelle horrible alternative ! de ſubir la haine de la terre ou de la mériter.

Mais ſi ma vertu étoit moins cruelle ! ſi je ne livrois à mon tyran que ce corps que la mort va bientôt engloutir ! ſi, tandis que des amantes vulgaires ſacrifient leur vie à un amant, je ſacrifiois mon honneur à un époux !.... je n'y ſurvivrois pas.... N'importe, ſoyons vile & mourons.

Jenny ne laiſſe point à ſon délire le tems de ſe calmer, elle ſe précipite vers la porte de

ARTICLE X.

RÉFLEXIONS SUR L'HISTOIRE DE JENNY.

PARTIE II.

ABRAHAM, à la place de Sydnei, n'auroit sûrement perdu ni ſon amante, ni la vie.

L'anecdote à laquelle je fais alluſion, remonte au tems héroïque qu'une philoſophie ſévere appelle quelquefois l'âge des fables.

Abraham voyageoit en Egypte avec Sara ſon épouſe, âgée de ſoixante & cinq ans, & très-belle encore, ſuivant Moïſe & le révérend Pere Dom Calmet : le Pharaon qui régnoit alors, devint épris de cette beauté preſque ſeptuagénaire, & voulut l'avoir dans ſon ſerrail. Abraham qui avoit prévu l'effet des charmes de Sara, lui dit avant ſon enlevement : *Je ſais que vous êtes belle ; ſi ces Egyptiens vous voient un moment, ils diront entre eux : voilà la femme de cet étranger ; alors ils me tueront & s'empareront de vous ; déclarez-leur, je vous ſupplie, que vous êtes ma ſœur, afin*

afin qu'en votre conſidération il ne m'arrive que du bien, & que mon ame vive par votre grace.

L'HOMME SEUL.

Le détour eut le ſuccès qu'on s'en étoit promis : Sara fut enlevée & conduite au palais du Pharaon, qui témoigna ſa reconnoiſſance en ſouverain. Abraham reçut de lui des brebis, des bœufs, des ânes, des ſerviteurs, des ſervantes, des chameaux & des ânesſes. (*)

(*) Je ne fais ici que traduire littéralement la Geneſe ; car il ne faut ſe brouiller ni avec le cordelier Dom Viret, ni avec l'abbé de Fontenay, qui fait avec gloire les petites affiches pour cent un ſouſcripteurs ; ni avec l'abbé Barruel, qui calomnie *incognito* tous les philoſophes dans ſes *Helviennes*, qu'il intitule modeſtement du nom de *Provinciales*.

Voici le texte de la Vulgate ; car l'hébreu, la premiere langue du monde, au gré de Dom Calmet & de nos ſavans capucins, eſt au-deſſus de mon intelligence.

Cum (Abraham) prope eſſet ut ingrederetur Ægyptum, dixit Saraï uxori ſuæ : novi quod pulera ſis mulier.

Et quod cùm viderint te Ægyptii, dicturi ſunt : uxor ipſius eſt & interficient me & te reſervabunt.

Die ergo obſecra te quod ſoror mea ſis : ut bene ſit mihi, propter te & vivat anima mea ob gratiam tui....

Sublata eſt mulier (Sara) in domum Pharaonis.

PARTIE II.

Vingt-cinq ans après, Sara groſſe d'Iſaac, & toujours belle, quoiqu'elle eut quatre-vingt-dix ans, inſpira une paſſion violente à un Abimelech, roi de Gerar en Phénicie. Le pere des croyans qui s'étoit ſi bien trouvé de ſon menſonge en Egypte, ne devint pas véridique en Phénicie : il fit paſſer une ſeconde fois ſa femme pour ſa ſœur, & la reconnoiſſance du roi de Gerar lui valut encore des brebis, des bœufs, des ſerviteurs & des ſervantes. (*)

La ſainte Bible ne nous laiſſe pas ignorer que Sara fut rendue ſans être déshonorée par Abimelech : ainſi dans cette occaſion le menſonge ſauva l'adultere.

Abraham vero bene uſi ſunt propter illam : fueruntque ei oves & boves & aſini & ſervi & famulæ & aſinæ & cameli. Voy. *Geneſ.* cap. XII.

(*) Après avoir tranſcrit le texte du menſonge auprès du Pharaon, il me ſemble que le révérendiſſime franciſcain Dom Viret, l'illuſtre folliculaire de Fontenay, & Barruel, le Scarron des Provinciales, doivent me diſpenſer de tranſcrire celui du menſonge auprès d'Abimelech ; il ſuffit d'annoncer aux ames pieuſes que ces trois hommes d'égliſe dirigent ſans doute, qu'on trouvera cette anecdote des annales juives dans le vingtieme chapitre de la Geneſe.

Il reſte ſeulement un doute à éclaircir : Jenny pouvoit-elle par un menſonge adroit ſauver ſon honneur & la vie de Sydnei ? Abraham avoit-il le droit de faire paſſer ſa femme pour ſa ſœur, auprès des Pharaons d'Egypte & des rois de Gerar, pour mettre ſes jours en ſûreté, & ſe faire donner beaucoup de bœufs, d'ânes & de ſervantes ? L'HOMME SEUL.

Auguſtin, le fameux évêque d'Hippone, coupe le nœud-gordien, en diſant au ſujet du ſtratagême du pere des croyans : *il cacha quelque choſe de vrai, mais il ne dit rien de faux* (*). Ce qui fait alluſion à une généalogie de Sara, arrangée par les anciens commentateurs de la Geneſe, pour ſauver un menſonge trop palpable à ſon époux : ſuivant cette généalogie, Sara étoit fille d'Aram, frere d'Abraham, par conſéquent ſa niece : or, dit Sacy, un des plus ſages commentateurs de la Bible, le mot de ſœur ſignifie ſouvent un proche

(*) *Tacuit aliquid veri non dixit aliquid falſi.* Voyez *Auguſt. Contr. Fauſt.* lib XXII, cap. XXIV.

PARTIE II.

parent ; *& Abraham pouvoit dire que Sara étoit ſa ſœur, c'eſt-à-dire, fille de ſon aïeul.* (*)

Il a été heureux pour l'évêque d'Hippone qu'il fut un Pere de l'égliſe, & pour Sacy qu'il fut de l'école de Port-Royal ; car Paſchal qui aimoit la vérité toute nue, auroit bien pu, pour les punir de l'avoir habillée à la jéſuite, en faire les héros d'une nouvelle Provinciale.

La bouche d'or des Peres grecs, le fameux Chryſoſtome n'eſt pas ſophiſte, comme ſon confrere Auguſtin : il va droit à la queſtion, & décide que Sara a eu raiſon d'expoſer ſon honneur pour ſauver la vie de ſon époux. *Qui pourroit aſſez louer cette héroïne*, dit-il, *de ce qu'elle a voulu, afin de ne pas expoſer les jours d'Abraham, s'expoſer elle-même à l'adultere & livrer ſon corps à des barbares ?* (**)

Je regrette bien que mon héroïne angloiſe & ſon magnanime époux n'aient pas conſulté la

(*) Voyez la *Bible de Sacy, derniere édition* in-8° de Niſmes, tome I, page 114.

(**) Voy. *Homil. duodecim, in Geneſim.*

morale théologique des patriarches & des Peres de l'égliſe, au lieu de la morale éternelle de la nature. Le colonel Kirke n'auroit pas eu beſoin d'être atroce, & Jenny, ſœur de Sydnei, auroit vécu. L'HOMME SEUL.

Je ne puis quitter ni Jenny ni les Peres de l'égliſe; le grand évêque d'Afrique, que nous venons de voir juſtifier en ſophiſte la mémoire d'Abraham, nous a conſervé une anecdote ſyrienne, qui ſemble à quelques égards l'original de l'hiſtoire mémorable de l'amante de Sydnei. Voyons comment S. Auguſtin a pu jeter une idée, faite pour germer dans la tête de David Hume & dans la mienne, & quel rapport il peut y avoir entre une homélie ſur le ſermon de la Montagne & un chapitre de la Philoſophie de la nature. (*)

Acyndinus gouvernoit Antioche pour les empereurs, & protégeoit les traitans, qui partout, ſemblables au feu le plus deſtructeur, ne

(*) L'anecdote que nous tirons de l'évêque d'Hippone ſe lit *lib. I, cap. XVI.*

PARTIE II.

s'accroiſſent qu'au dépens des ſubſtances qu'ils dévorent.

Un citoyen inſcrit ſur le regiſtre des traitans pour payer une livre d'or de tribut au tréſor des Céſars, n'ayant pas ſatisfait à la loi fiſcale, fut arraché du ſein de ſa famille & conduit en priſon avec ignominie.

Le Syrien étoit pauvre, & lui ôter la liberté c'étoit lui ôter un crédit qui pouvoit ſuppléer à ſon indigence. Mais dans aucun pays les exacteurs des impoſitions n'ont raiſonné; ils n'ont pas plus de logique dans la tête que d'humanité dans le cœur. Les commis de l'intendant Acyndinus voyant que leur priſonnier ne faiſoit pas de l'or dans ſon cachot, le menacerent, s'il ne payoit pas ſon tribut à l'expiration d'un nouveau délai, de lui faire perdre la tête ſur un échafaud.

Cette férocité fit beaucoup de bruit dans Antioche; mais comme les petits tyrans ſubalternes que ſoudoyoit Acyndinus faiſoient paſſer le plus léger murmure pour un crime de léſe-

majeſté, on ne donna à l'infortuné qu'une pitié ſtérile, & il alloit périr, parce qu'il n'avoit pas le toucher de Midas ou le ſecret du grand œuvre. L'HOMME SEUL.

Heureuſement le Syrien, au moment où il ſubiſſoit la tyrannie fiſcale, venoit d'épouſer une belle femme. Une belle femme étoit une protection auſſi puiſſante au ſiecle des Céſars qu'au ſiecle des patriarches. Un homme puiſſant dans Antioche ſe préſente devant l'infortunée, & lui promet de payer la livre d'or dont dépendoit la vie de ſon époux, ſi elle veut accorder une nuit, non à ſon amour, mais à ſon libertinage. L'aveu du priſonnier dont la tête commençoit à ſe perdre, l'aſpect ſur-tout de l'échafaud qu'on dreſſoit, décide la Syrienne. La nuit fatale eſt accordée, & ainſi que nous l'avons vu dans l'hiſtoire de Jenny, le monſtre qui viole la beauté mourante ſe croit heureux.

A la pointe du jour, il fallut donner le prix convenu pour cette abominable jouiſſance;

PARTIE II.

un eſclave de l'homme puiſſant apporte avec myſtere un ſac du poids d'une livre : on l'ouvre, & au lieu d'or, on n'y trouve que de la terre.

Le dénouement de cette horrible aventure ne fut pas le même à Antioche qu'à Bridgewater : la Syrienne eut aſſez de force pour ne point mourir ; elle ſe préſenta au tribunal d'Acyndinus, & avec la double éloquence de la douleur & de la beauté, elle lui raconta le malheur de ſon époux & ſon propre outrage.

Acyndinus n'avoit point une ame de tygre ; il ſavoit, par ſa ſenſibilité naturelle, tempérer la dureté de ſa place : il releva la Syrienne qui embraſſoit ſes genoux, & ſe punit en payant lui-même la livre d'or, de n'avoir pas ſurveillé l'avidité impitoyable des exacteurs ; quant au vil ſcélérat qui avoit refuſé juſqu'à l'or devenu le prix de ſon crime, il le condamna à donner à la Syrienne qu'il avoit déshonorée, la terre même d'où il avoit tiré la matiere du ſac.

Antioche, quoique perdue de mœurs, applaudit au jugement d'Acyndinus.

L'HOMME SEUL.

S. Auguſtin qui, inſtruit dans les lettres grecques, adoptoit tantôt la morale de Moïſe, tantôt celle de Socrate & de Marc-Aurele, eſt bien embarraſſé à qualifier l'action de l'héroïne d'Antioche; il tergiverſe, il n'oſe avoir un avis qui compromettroit ou ſa philoſophie, ou ſa religion: cependant on ſent qu'il approuve la Syrienne plutôt qu'il ne la condamne. — Pour nous qui ne voulons nous brouiller ni avec les ſages, ni avec les Peres de l'égliſe, nous laiſſons à l'ame de nos lecteurs à apprécier Jenny, Sara & la citoyenne d'Antioche.

ARTICLE XI.

RÉSULTATS DE L'HISTOIRE DE JENNY.

PARTIE II.

JE ne connois point d'argument métaphyſique plus fort que la preuve morale que je viens d'expoſer. Pour peu qu'on réfléchiſſe ſur ce mouvement d'oſcillation dans la ſociété, qui tend à placer d'un côté les biens & le bonheur, & de l'autre la miſere & l'opprobre, on verra qu'il y a des milliers d'hommes auſſi malheureux que Jenny, & peut-être moins coupables. Quand il n'y en auroit qu'un ſeul, l'induction contre la Divinité ſeroit auſſi terrible: ſi ce malheureux eſt anéanti, ce monde eſt l'ouvrage du mauvais principe, la providence eſt une chimere, & Dieu eſt le plus affreux des tyrans.

Je nais avec le germe des maladies les plus cruelles; je m'en conſole par la tendreſſe d'un pere, & il me déshonore; je me jette dans les bras de ma patrie, & elle me perſécute; je prie l'Être ſuprême de m'enlever dans ſon ſein, &

L'HOMME SEUL.

il m'anéantit. — Quelle eſt la religion où mon exiſtence ne ſeroit pas alors le crime de la Divinité ? Quel eſt le législateur qui auroit droit de m'interdire le blaſphême de Brutus ?

Ce raiſonnement doit frapper le théologien comme le philoſophe, & l'artiſan comme le géometre, parce que tous ces êtres ſont ſenſibles.

Platon, Clarke & Deſcartes m'ont étonné, mais ne m'ont point convaincu : que m'importent les raiſonnemens ſublimes de ces métaphyſiciens ſur l'immortalité de l'ame ? mon eſprit n'accorde ſon aſſentiment qu'à l'évidence, & non à l'autorité ; & l'unique fruit que je tire de la lecture de ces grands hommes, c'eſt de deſirer que leur ame ſoit immortelle comme leur génie.

Il n'en eſt pas de même de la preuve que fournit l'horrible diſſonnance que le mal phyſique & le mal moral introduiſent au milieu de l'harmonie de l'univers. Le pâtre, qui végete, ſens qu'il eſt malheureux, comme le ſage qui raiſonne ; ſi l'ame eſt anéantie, tout le ſyſtême

PARTIE II.

des êtres leur paroît l'ouvrage de la plus aveugle des intelligences; mais ſi elle eſt immortelle, que leur importe la nature & les hommes? Dieu leur reſte, & le problême eſt expliqué.

Trois claſſes de philoſophes peuvent attaquer le corollaire que je tire de l'hiſtoire de Jenny. Examinons, dans le ſilence des préjugés, ſi le genre humain ſeroit aſſez malheureux pour que la cauſe que je défends ne fût pas celle de la vérité.

ARTICLE XII.

Du système que tout est mal.

L'HOMME SEUL.

On a vu dans tous les tems de pieux fanatiques, au teint blême & à l'esprit faux, qui ont avancé que tout étoit mal sur la terre : il n'y a point de paradoxe à dire que cette opinion conduit au dogme de l'anéantissement.

Si tout est mal, on doit en conclure que le premier moteur a manqué d'intelligence ; or, comment une cause aveugle produiroit-elle un effet immortel ?

Si tout est mal, comment l'homme a-t-il l'idée du bien ? comment peut-il mériter l'immortalité ?

Si tout est mal, quelle confiance nous reste-t-il dans le premier principe ? desirer notre félicité, c'est desirer d'être anéanti.

Tout est mal, stupide misanthrope ! & le soleil t'éclaire, & tu respires l'air serein de la liberté ! & tu as le pouvoir sublime de faire des heureux !

PARTIE II.

Il y a du mal ſans doute ſur la terre, puiſque tes ſophiſmes y introduiſent la crainte & le déſeſpoir ; mais j'écouterai les philoſophes, & je ſerai bien ; la mort me placera dans le ſein de la Divinité, & je ſerai encore mieux.

ARTICLE XIII.

De l'opinion que la quantité du mal est nécessairement égale a celle du bien.

L'Homme seul.

Un philoſophe moderne qui a cru penſer d'après la nature, en ne penſant que d'après lui-même, a dit que le bien & le mal étoient néceſſairement dans une égale proportion (*): ce créateur de l'équilibre n'a pas vu que ſon hypotheſe n'étoit pas favorable au dogme de l'immortalité.

Si la ſomme des biens eſt égale pour tous les hommes à celle des maux, la Providence s'eſt acquittée envers nous, & elle ne nous doit pas l'immortalité.

Mais ce ſyſtême d'équilibre ne ſeroit-il pas fondé ſur des ſophiſmes? Son inventeur s'appuie ſur les principes des métaphyſiciens, & ſur les calculs des géometres; n'auroit-il pas

(*) *De la nature*, par J. B. Robinet, *tom. I, ch. XXIII.*

PARTIE II.

eu tort d'étudier, pour réſoudre un pareil problême, Euclide & Leibnitz, plutôt que le grand livre de la nature ?

Lamotte Levayer, à qui la philoſophie doit plus qu'elle ne s'imagine, après avoir longtems peſé les biens & les maux de l'exiſtence, diſoit qu'il ne voudroit point recommencer à vivre, aux mêmes conditions ſous leſquelles il avoit vécu; cependant Lamotte Levayer avoit du crédit à la cour, de la fortune & des amis, & l'envie le croyoit heureux.

D'abord le bien phyſique n'eſt nullement en proportion avec le mal phyſique ; & un coup d'œil jeté ſur le globe, ſuffit pour le démontrer.

Des révolutions extraordinaires ont changé plus d'une fois ſa ſurface; la mer a englouti de vaſtes continens; un feu ſorti des entrailles de la terre, a dévoré des villes puiſſantes ; des déluges fréquens, tels que ceux de Noé, de Deucalion & d'Ogygès, ont bouleverſé l'Europe & l'Aſie; alors des générations entieres ont diſparu, & notre petite planete a été ſur le point

point de ſubir le ſort de ces ſoleils qui s'éteignent, de tems en tems, dans les déſerts infinis de l'eſpace. L'HOMME SEUL.

On a vu des peſtes, telles que celles du quatorzieme ſiecle, faire le tour du globe & enlever les deux tiers de l'eſpece humaine, dans les régions où elle eut le moins d'activité (*); ce fléau, s'il en faut croire nos annales, fut accompagné d'une vapeur de feu qui embraſa près de deux cents lieues d'étendue, & de nuages d'inſectes venimeux qui étoufferent par-tout la végétation dans ſon germe. Vers le même tems le feu de la guerre embraſoit l'Europe; & les malheureux qui échappoient à la peſte, avoient encore la force de s'entre-détruire.

Le Nouveau-Monde, quoique plus récemment ſorti du ſein des eaux, n'a pas eu moins à ſe plaindre que l'ancien du mal phyſique; preſque tous les hommes y ſont atteints du mal vénérien, depuis le détroit de Magellan juſqu'à la terre de Labrador, où il finit pour

(*) Voy. *Iſtorie di Mathæo Vilani*, lib. I.

PARTIE II.

faire place au ſcorbut, qui n'eſt peut-être que le même fléau diverſement modifié.

Lorſque l'Eſpagne deſcendit en Amérique pour en faire un déſert, elle lui donna la petite vérole, qui enleva la moitié des ſauvages échappés au fer des conquérans & au bûcher des inquiſiteurs; & elle en reçut en échange cette maladie honteuſe & cruelle qui empoiſonne encore aujourd'hui dans les deux mondes les organes de nos plaiſirs, & y tarit la ſource des générations.

Environ 150 ans avant la conquête de l'Amérique, la lepre exerçoit ſes ravages dans l'Europe; & nos hiſtoriens ont calculé qu'il y avoit dans la chrétienté dix-neuf mille hôpitaux deſtinés à traiter, je ne dis pas à guérir, cette horrible maladie. Il eſt heureux que la lepre & le mal vénérien ne ſe ſoient pas rencontrés ſur le globe; car c'en étoit fait de l'eſpece humaine.

J. B. Robinet prétend (*) que la vertu des ſpécifiques eſt proportionnée à la malignité des mala-

(*) *De la nature*, tom. I, ch. XXIV.

dies. Que de réponſes je ferois à ce paradoxe, ſi je voulois faire un livre auſſi gros que le ſien ! L'HOMME SEUL.

Quel eſt le ſpécifique de la goutte, & de l'humeur corroſive qui forme les cancers ?

Vous dites qu'il eſt dans la nature, & que la poſtérité ſaura le découvrir : que m'importe ? Je meurs dans les tourmens, & mon petit-fils ſera guéri ; voilà une grande conſolation pour la génération préſente. S'il n'y a point d'équilibre à préſent, il n'y en aura jamais.

Quand même il y auroit des remedes infaillibles pour chaque maladie, l'équilibre philoſophique n'en ſeroit pas mieux conſervé. La gravelle eſt un mal ; l'opération qui la guérit eſt-elle un bien ? Un inſtant me donne une pleuréſie, & il faut ſouvent trois mois pour me guérir. Ce rapport ſe trouve encore moins dans l'ordre moral : aucun individu ne porte en ſoi un germe égal de vices & de vertus. Il y a dans la ſociété mille Anitus pour un Socrate ; le juſte vit obſcur, & les grands criminels gouvernent l'univers.

PARTIE II.

Il eſt important de réfuter plus en détail le ſyſtême de J. B. Robinet ; je m'apperçois qu'il a ſéduit juſqu'à des philoſophes, ſoit parce qu'il a fallu un gros volume pour l'expoſer, ſoit peut-être parce que c'eſt un ſyſtême.

Notre ingénieux écrivain appuie ſon opinion ſur ce principe, que les créatures perdent à chaque moment autant d'exiſtence qu'elles en reçoivent (*). Je ne découvre point dans cette idée la préciſion géométrique dont ſon auteur fait gloire : l'inſtant où l'homme acquiert, l'inſtant où il perd & l'inſtant où il jouit, ne ſont ſûrement pas les mêmes ; de plus, l'enfant & le vieillard ne perdent une exiſtence pénible que pour acquérir une exiſtence douloureuſe. Il faudroit donc pour que l'équilibre fût conſervé, que les jeunes gens & les hommes faits fuſſent toujours heureux ; mais ſi quelqu'un avançoit un tel paradoxe, ſeroit-il néceſſaire de le réfuter ?

Un enfant & un vieillard ſont ſûrement mal-

(*) *De la nature*, tom. I, ch. IX, page 53.

heureux : quelle eſt la compenſation pour un cinquieme des hommes qui meurt avant l'âge viril ? Quelle eſt-elle pour ces malheureux qui vivent, & qui ne ſortent jamais de l'enfance ?

L'HOMME SEUL.

On m'oppoſeroit en vain l'exemple des ſauvages. Il n'eſt pas décidé qu'un Miſſouris ſoit plus heureux que nous, parce qu'il n'a pas tous nos beſoins. De plus, les Miſſouris & leurs ſemblables occupent quelques déſerts, & les deux continens ſont peuplés de malheureux.

J. B. Robinet, toujours entraîné par l'eſprit de ſyſtême, prétend que les êtres donnent toujours l'exiſtence aux dépens de leurs organes (*) ; cela eſt vrai pour le cerf, qui s'épuiſe dans la ſaiſon du rut, & pour l'homme blaſé qui veut jouir ſans avoir des ſens ; mais le ſage affermit ſon exiſtence en produiſant ſon ſemblable : tel fut le pere de Montagne.

« Faites diſparoître un mal, dit notre phi-» loſophe, & vous ſupprimerez un bien. Que » deviendroient les ſources chaudes, où les

(*) *Ibid.* page 91.

PARTIE II.

» paralytiques recouvrent le ſentiment, ſans » les feux ſouterrains que produiſent les érup- » tions du Véſuve & de l'Etna (*) ? » — Je ne ſais, mais j'aimerois beaucoup mieux qu'il n'y eût ni volcans ni paralytiques.

« Les plaintes de l'homme ſur la cruauté » des animaux féroces, ne viennent que » d'une ignorance profonde de leur organi- » ſation (**). » — Eh ! que m'importe que l'eſtomac du tigre ne puiſſe digérer que des chairs crues, qu'il ne ſoit porté à ſe déſaltérer que dans le ſang, & qu'il ne puiſſe ſe conſerver qu'en dévorant les membres mutilés de ſes victimes ? Je demanderai toujours à la nature pourquoi elle a organiſé le tigre.

Le docteur Méad a très-bien prouvé que le poiſon de la vipere étoit néceſſaire à ſon exiſtence (†); mais quand la vipere n'exiſteroit pas, y auroit-il dans l'échelle des êtres un vuide, qui feroit ſoupçonner Dieu d'impuiſſance ?

(*) *Ibid.* ch. VIII, page 51.

(**) *Ibid.* page 69.

(†) *Œuvres de Méad*, tome I, page 73.

Le chapitre le plus ſingulier du livre que j'examine, a pour titre, *compenſation des maux que la guerre produit.* L'auteur y dit en propres termes : *La guerre purge nos villes d'une foule de mauvais ſujets qui ne ſont bons qu'à ſe faire tuer* (*). — Ceci ne peut être lu que par des hommes ; ainſi il eſt déjà réfuté. L'HOMME SEUL.

Si J. B. Robinet n'a voulu que plaiſanter en juſtifiant le fléau de la guerre, je le compare à Eraſme, qui a fait l'éloge de la folie ; ſi ſon but étoit d'inſtruire, je reſpecte trop ſon ame pour le comparer à l'auteur de l'apologie de la ſaint Barthelemi.

Quand même il ſeroit néceſſaire que la moitié du genre humain égorgeât l'autre pour

(*) *Ibid.* chapitre XVII, page 116. La ſuite de ce chapitre eſt très-conſéquente : « D'habiles calculateurs, dit-on, démontrent que le genre humain ſe » doubleroit au moins dans l'intervalle de quatre ſiecles, s'il n'étoit livré qu'aux cauſes naturelles de la » mort ; or la terre, dans cette ſuppoſition, ſe trouveroit bientôt hors d'état de nourrir ceux qui l'habitent ; donc, &c. » *Ibid.* page 127. Ce calcul ſeroit admirable, ſi l'auteur avoit employé l'ironie de Socrate, pour juſtifier les meurtres réfléchis ordonnés par les rois.

PARTIE II.

ſe conſerver, je croirois toujours qu'il y a ſur la terre plus de mal que de bien. Les hommes aſſaſſinés ſont malheureux, les aſſaſſins le ſont encore davantage.

Il y a dans le livre *de la nature* beaucoup d'autres propoſitions dont l'auteur fait des axiomes; mais loin de ſervir à prouver d'autres aſſertions, ces axiomes auroient eux-mêmes beſoin de preuves.

Eſt-il vrai que le principe de l'intérêt produiſe autant d'harmonie parmi les hommes que de déſordres? (*)

Eſt-il vrai que les biens & les maux s'accumulent enſemble ſur la tête du deſpote? (**)

Eſt-il vrai que les ſiecles d'ignorance ont fait moins d'honneur à l'humanité, & que les âges ſavans lui ont fait plus de tort? (†)

Eſt-il vrai que le mal ſoit auſſi naturel à l'homme que le bien? (§)

(*) *Ibid.* p. 111.
(**) *Ibid.* p. 119.
(†) *Ibid.* p. 122.
(§) *Ibid.* p. 143.

Eſt-il vrai ſur-tout que dans le total, la ſcience des mœurs ſoit un ſyſtême de maximes injuſtes intercalées à des principes d'équité? (*) L'HOMME SEUL.

Toutes ces maximes ne ſont point démontrées : ſi elles l'étoient, le ſyſtême qu'elles appuient s'écrouleroit encore; car il s'enſuivroit que nous ſommes encore plus malheureux que nous ne croyons l'être.

Les faſtes du genre humain atteſtent qu'il y eut un tems où l'angle d'inclinaiſon de l'équateur ſur le plan de l'écliptique étoit effacé. Il y avoit ſûrement alors beaucoup de bien phyſique & peu de mal; mais depuis la grande révolution que l'univers a ſubie, la nature s'eſt dégradée, comme un cedre dont la foudre auroit brûlé les racines, & il y a aujourd'hui plus de mal phyſique que de bien.

Le ſyſtême de l'équilibre n'eſt pas plus vrai pour les races que pour les individus. La race des blancs eſt en général malheureuſe par le mal qu'elle ſe fait & par celui qu'elle cauſe;

(*) *Ibid.* p. 166.

PARTIE II.

les negres accuſent la nature & les blancs de leurs malheurs ; les negres blancs s'en prennent également aux blancs, aux negres & à la nature.

L'arbre du bien & du mal n'a que deux branches ; mais le poids énorme de la dernière écraſe l'univers.

ARTICLE XIV.

De l'optimisme.

L'HOMME SEUL.

Si jamais il y eut une entrepriſe qui caractérisât l'audace de l'eſprit humain, ce fut lorſque des hommes de génie entreprirent d'anéantir le mal de deſſus la terre, firent réſulter du déſordre des parties l'harmonie de l'enſemble, & voulurent forcer le genre humain à s'applaudir de ſes déſaſtres, comme un guerrier généreux, expirant ſur le champ de bataille, s'applaudiroit des bleſſures qui l'ont fait triompher.

Les optimiſtes ont créé un monde comme Deſcartes : pendant qu'on admiroit les connoiſſances profondes des architectes, l'édifice a diſparu.

Platon eſt, je crois, le premier des optimiſtes. « Il n'y a, dit ce philoſophe, que cinq » corps ſolides réguliers, le tétraède, le cube, » l'exaèdre, le dodécaèdre & l'icoſaèdre : ainſi » l'éternel Géometre n'a pu créer que cinq

PARTIE II.

» mondes ; & des cinq il a choisi le meilleur ; » qui est celui que j'habite, & où je compte » bien fonder ma *république.* »

Malheureusement il se trouve que notre planete n'est ni un cube, ni un tétraède, ni même un corps solide régulier, mais un sphéroïde applati vers ses deux extrêmités ; & nos académiciens qui ont mesuré, pour le prouver, les degrés du pole & de l'équateur, sont un peu plus croyables que Platon, qui dans son cabinet arrangeoit des moules pour fabriquer des mondes.

Bolingbroke & Shaftesbury, meilleurs physiciens que Platon, donnerent une autre base à son édifice de l'optimisme ; ils dirent qu'il n'y avoit point de mal réel, & que les prétendus maux des individus étoient le résultat du bien général ; Pope délaya cette idée dans les quatre chants de son Essai sur l'homme ; & Londres, flattée de voir l'optimisme en beaux vers, l'adopta comme une des vérités éternelles de la nature.

Leibnitz posa le comble au château aérien; il fit un syſtême lié des diverſes branches de l'optimiſme, & crut alors avoir trouvé la clef du monde moral, comme Newton, ſon rival, avoit trouvé celle du monde phyſique. L'HOMME SEUL.

Il faut voir dans l'inintelligible *Théodicée* de cet homme célebre, combien il a été obligé de faire de ſacrifices à la raiſon pour ſoutenir ſa chimere du meilleur des mondes : c'eſt là qu'il dit *qu'un moindre mal eſt une eſpece de bien* (*); c'eſt là qu'on voit *que ſi ce globe avoit été créé ſans mal phyſique & ſans mal moral, il n'en auroit pas été meilleur pour cela* (**). —

(*) *Théod.* parag. VIII. page 488.

(**) *Théod.* ib. & quand Leibnitz voit ſa logique en défaut, il devient rhéteur; au lieu de raiſonner, il compare : par exemple, veut-il prouver que deux maux compoſent un bien, il renvoie à ce corps ſec que produiſent l'eſprit de vin & l'eſprit d'urine, mêlangés ſuivant la théorie de Vanhelmont; il fortifie ſon idée en ajoutant que plus d'un général d'armée a fait une faute heureuſe qui a cauſé le gain d'une bataille, & qu'on chante à la meſſe, la veille de pâques, que le crime d'Adam a fait le bonheur du genre humain, puiſqu'il a été ſi bien réparé. --- Malheureuſement le procédé chymique de Vanhelmont, l'erreur du général d'armée &

PARTIE II.

Jamais Platon n'a tant déraiſonné avec ſes mondes cubes & ſes mondes dodécaèdres : ſi d'ailleurs ce ſyſtême dans Leibnitz n'étoit pas accompagné d'un appareil philoſophique de connoiſſances qui en impoſe, il auroit fallu laiſſer à Candide ſeul le ſoin de le réfuter.

Toutes les idées de Platon, de Bolingbroke, de Leibnitz & de Shaftesbury ſe trouvent réunies dans une page éloquente d'*Emile*. Je vais la tranſcrire, avec mes réflexions, perſuadé que ſi on n'eſt pas ſatisfait de mes réponſes, on le ſera du moins de ma bonne-foi.

« Homme, ne cherche plus l'auteur du mal; » cet auteur, c'eſt toi-même : il n'exiſte point » d'autre mal que celui que tu fais ou que tu » ſouffres, & l'un & l'autre te viennent de » toi : le mal général ne peut être que dans le » déſordre; & je vois dans le ſyſtême du monde » un ordre qui ne ſe dément point : le mal par-

l'antienne de pâques n'expliquent rien en métaphyſique; & nous n'en ſommes pas moins tourmentés par le mal phyſique & le mal moral, dans ce meilleur des mondes.

» ticulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être
» qui ſouffre ; & ce ſentiment, l'homme ne l'a
» pas reçu de la nature, il ſe l'eſt donné. La
» douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant
» peu réfléchi, n'a ni ſouvenir ni prévoyance :
» ôtez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs
» & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, &
» tout eſt bien. » *Emile*, tome III, édition in-12, page 81.

L'HOMME SEUL.

Je ſuppoſe qu'on lût ce fragment d'*Emile* à un negre du Sénégal récemment fait eſclave ; croyez-vous qu'il laiſſeroit ces ſophiſmes ſans réponſe ?

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur, c'eſt toi-même : il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais & que tu ſouffres, & l'un & l'autre te viennent de toi.

« Laiſſons-là l'homme en général, diroit
» l'Africain, c'eſt un être métaphyſique que
» je ne ſuis pas à portée d'atteindre : tu vois
» en moi un malheureux individu de l'eſpece
» humaine, qui ne connoît l'exiſtence que

PARTIE II.

» par le ſentiment de la douleur, que la nature
» maltraite, que l'homme perſécute, & que la
» philoſophie vient tourmenter encore par ſes
» dilemmes.

» Je n'ai point fait le mal moral qui exiſte :
» ce n'eſt pas moi qui me ſuis donné le deſpote
» negre qui me vend à des Européens ; ce n'eſt
» pas moi qui ai engagé des brigands Euro-
» péens à trafiquer de mon ſang & de ma vie
» pour donner un prix au ſucre & à la cochenille.

» Comment oſe-t-on dire que j'ai fait le mal
» phyſique que je ſouffre ? Eſt-ce ma faute ſi je
» ſuis né ſur les ſables embraſés de l'Afrique,
» plutôt que dans les plaines riantes & fertiles
» de l'Indoſtan ? Eſt-ce moi qui ai allumé dans
» les entrailles de ce volcan ces flammes qui ont
» dévoré ma famille ? Eſt-ce moi qui ai forgé
» les chaînes dont on vient de charger mes
» mains, les mains de cet être que tu dis né
» pour la liberté & l'indépendance ? »

Le mal général ne peut être que dans le déſordre ; & je vois dans le ſyſtême du monde

monde un ordre qui ne ſe dément point.

« Ce n'eſt pas moi qui vais te répondre, ce » ſont tes monumens aſtronomiques & tes » hiſtoires. L'HOMME SEUL.

» On s'accorde dans ton Europe à dire qu'il » y eut un tems où l'angle d'inclinaiſon de » l'équateur ſur le plan de l'écliptique étoit » effacé : le monde phyſique étoit ſûrement » alors bien plus heureux qu'il ne l'eſt aujour- » d'hui. Quoi ! le globe a ſubi une révolution » qui a fait à jamais le mal de la moitié des » hommes qui l'habitent, & l'ordre ne s'eſt » pas démenti ?

» Laiſſe-là ce globe où je ſouffre, & où tant » de ſophiſtes déraiſonnent ; mais crois-tu que » l'ordre des mondes ne ſe démente jamais ? » Pourquoi donc ce ſoleil, en s'encroûtant, » fait-il le mal général de tant de planetes ? » Pourquoi y a-t-il dans les régions du firma- » ment des mondes entiers qui s'anéantiſſent ?

» Si on examine enſuite cet ordre par rap- » port aux intelligences qui habitent ces mon-

PARTIE II.

» des, croit-on les conſoler par de vains ſo-
» phiſmes ? Par exemple, eſt-il dans l'ordre
» que les êtres qui vivent dans la comete de
» 1680, éprouvent dans ſon apogée un froid
» mille fois plus grand que celui de notre pole,
» & dans ſon périgée une chaleur mille fois
» plus vive que celle de la zone torride ? »

Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre ; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la nature ; il ſe l'eſt

« Quoi ! l'homme n'a pas reçu de la nature
» le ſentiment de la douleur ? Pourquoi donc
» le premier inſtant où je vois la lumiere,
» eſt-il un ſentiment pénible d'exiſtence, que
» j'exprime par mes gémiſſemens ? quel eſt
» l'être intelligent qui n'a jamais ſouffert ? Et
» comment un ſentiment que tous les individus
» de l'eſpece humaine partagent, ne ſeroit-il
» pas l'ouvrage de la nature ? »

La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant un peu réfléchi, n'a ni ſouvenir ni prévoyance.

« La douleur a peu de priſe ; mais quand » elle en auroit encore moins, ce peu ſuffit » encore pour que tout le ſyſtême de l'opti- » miſme ſoit renverſé de fond en comble. L'HOMME SEUL.

» Ajoutons, qu'il n'eſt pas prouvé que » l'homme qui ne réfléchit pas ſoit l'homme » de la nature. »

Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

« Encore une fois, nos erreurs & nos vices » n'ont point produit de mal phyſique; pour » nos progrès, ils ont ſervi ſouvent à nous en » montrer le remede.

» Si nous examinons la balance du bien & » du mal, nous trouverons que l'homme a mis » un poids égal dans les deux baſſins.

» Non, tout n'eſt pas bien, puiſque tout » peut être mieux.

» Le ſoleil allume dans mes veines une fievre » ardente, & je la guéris en exprimant dans » ma boiſſon le ſuc des végétaux.

PARTIE II.

» L'ignorance des negres eſt une maladie » nationale ; mais j'ai éprouvé qu'on pouvoit » la faire diſparoître, en étudiant les arts de » l'Europe, en liſant ſes livres, & en interro- » geant la nature.

» Les monſtres dont je ſuis eſclave, ont une » morale atroce ; mais mon cœur mieux inſ- » truit s'en indigne & la déſavoue.

» Je ſuis mal ſur ce globe, avec mon ſoleil, » mes maladies & mes chaînes ; mais je m'en » conſole ; car je ſuis immortel & je ſerai » mieux. »

Il ſeroit difficile, je penſe, de répondre à ce negre, ou du moins il y auroit une barbarie extrême à le tenter.

Je n'ai jamais penſé à l'optimiſme ſans me rappeller l'inſcription du pont de Babarouck à Iſpahan : *le monde eſt un pont ; hâte-toi de le traverſer, meſure & peſe tout ce qui ſe trouve ſur le paſſage, tu verras que le mal entoure le bien & le ſurpaſſe* (*) ; ce pont eſt plus véri-

(*) Voy. de Chardin, tome VIII, page 220.

dique que *l'Eſſai ſur l'homme* & la *Théodicée.*

L'HOMME SEUL.

Ajoutons que l'optimiſme eſt dangereux en morale : en effet, ſi ce monde eſt le meilleur des mondes poſſibles, pourquoi deſirerions-nous un avenir plus heureux ? s'il eſt conforme à l'ordre général, que les roues qui font jouer la grande machine ſe détruiſent par les frottemens, devons-nous deſirer de ſurvivre à nos malheurs ?

Heureuſement l'optimiſme n'eſt qu'un beau ſonge ; il y a aſſez de bien dans la nature pour nous faire chérir notre exiſtence ; & il s'y trouve trop de mal pour ne pas nous en faire deſirer une plus fortunée.

Des philoſophes ont calculé que dans la vie ordinaire la ſomme des maux ſurpaſſe celle des biens (*). Il ſuffit de replier un inſtant ſon ame ſur elle-même, pour en ſavoir ſur ce ſujet autant que Fontenelle & Maupertuis.

(*) Voyez *Œuvres de Maupertuis*, tome I, *Eſſai de philoſophie morale ;* & *Fontenelle*, tome III de ſes *Œuvres*, page 244.

PARTIE II.

Le bonheur & le malheur circulent enſemble dans le monde ; mais la matiere du dernier eſt plus homogene avec les parties conſtitutives de notre être.

On cherche dans preſque tous les climats des remedes au malheur d'exiſter ; c'eſt pour cela que le François crée de nouveaux plaiſirs, que le ſauvage s'enivre, & que l'Anglois ſe tue.

Quel eſt l'homme ſatisfait de ſon état, & qui voudroit à jamais en prolonger la durée ? Si Dieu accompliſſoit les deſirs de la plupart de ſes adorateurs, & ſupprimoit de leur exiſtence tous les momens qui les importunent, le vieil Neſtor ne vivroit peut-être que quelques heures.

Le bonheur eſt ſi peu fait pour nous, que le plaiſir qui le compoſe, s'affoiblit par la jouiſſance : il n'en eſt pas de même de la douleur ; ſa durée ne fait qu'en augmenter l'activité ; ce qu'on a ſouffert ne fait qu'ajouter au moment où l'on va ſouffrir.

Que doit-on conclure de cet exposé ? Que l'homme de bien ne doit pas se plaindre de la vie, ni appréhender la mort ; que les inventeurs de l'optimisme peuvent être des hommes de génie, mais que notre ame est immortelle.

L'HOMME SEUL.

CHAPITRE IX.

DE L'AME EN QUALITÉ D'ÊTRE SENSIBLE.

PARTIE II.

ON raiſonne depuis plus de cinquante ſiecles ſur l'eſprit & ſur la matiere ; cependant on ne connoît encore exactement aucune de ces ſubſtances. Les objets ne frappent point immédiatement ſur l'ame ; les ſens ſont le milieu interpoſé entr'eux & nous ; & nous mourrions aveugles, ſi nous ne tenions par cinq points à la nature.

La plus ſaine partie de l'antiquité a cru que les idées de l'homme venoient toutes de ſes ſens, & le peuple, ſur ce ſujet, n'avoit pas d'autre croyance que les philoſophes ; il étoit égal alors, pour admettre ce principe, de ne pas raiſonner, ou de faire l'analyſe de l'ame ; & l'ignorance ſembloit conduire à la vérité auſſi ſûrement que les lumieres de Pythagore & le génie d'Ariſtote.

Il y eut cependant quelques métaphyſiciens qui firent le procès aux ſens, non par amour pour la vérité, mais afin de devenir chefs de ſectes. Pyrrhon, qui penſoit que nos organes n'étoient deſtinés qu'à nous tromper, agiſſoit en conſéquence de cette théorie, & lorſqu'il rencontroit un précipice en ſon chemin, il ne ſe détournoit jamais; heureuſement pour ce philoſophe, que ſes diſciples l'accompagnoient dans toutes ſes courſes, & il vécut quatre-vingt-dix ans, toujours faiſant uſage de ſes ſens, & toujours déclamant contr'eux. L'HOMME SEUL.

Ce fou ſyſtématique eut peu de partiſans; il étonna ſon ſiecle; mais avant ſa mort ſon paradoxe étoit déjà oublié.

Les Romains, qui ne créerent rien en philoſophie, adopterent l'idée grecque ſur l'origine de nos connoiſſances; & heureuſement pour eux, cette idée ſe trouva une vérité.

Nos aïeux, qui étoient des barbares, ne rompirent point la chaîne; ils firent retentir leurs univerſités de ce grand principe de l'école

PARTIE II.

péripatéticienne, qu'ils étoient incapables de prouver; ils déifierent Ariſtote, & n'eurent pas l'honneur d'être comptés au nombre de ſes diſciples.

Deſcartes, qui dans ſa retraite de Déventer s'amuſoit à détruire les mondes & à en créer d'autres, aſpira à la gloire d'avoir raiſon contre le peuple & les philoſophes de tous les ſiecles; il renverſa l'empire des ſens, bâtit un ſyſtême intellectuel dont il ſe réſerva la clef, & inſenſiblement les métaphyſiciens adopterent ſes idées, afin du moins de paroître les entendre.

Malebranche, né avec autant d'imagination que Deſcartes, mais qui ſe borna à la gloire d'être ſon premier diſciple, Malebranche, dis-je, étoit aſſez philoſophe pour obſerver la chaîne qui lie nos ſens avec nos idées; mais il ſe contenta de prouver que nos organes étoient le principe de nos erreurs, ſans avouer qu'ils étoient auſſi celui de nos lumieres: il éclaira le peuple & ne fit rien pour l'homme qui penſe.

On verra dans l'article des *hommes-ſtatues*

par quel artifice ingénieux quelques philoſophes ſont venus à bout de défendre Ariſtote, de rectifier Deſcartes, & de jeter quelque clarté dans l'abyme de l'entendement humain. L'HOMME SEUL.

Je me contenterai de donner ici une idée de l'ordre que j'ai cru devoir ſuivre dans la matiere que je traite, car tout philoſophe doit au public la chaîne hiſtorique de ſes penſées.

Pour connoître ce que l'ame doit aux ſens, il faut décompoſer l'homme & ſuivre ſon intelligence depuis ſon germe juſqu'à ſon entier développement.

Après avoir étudié la nature du principe ſenſible, il faut examiner ſi l'homme eſt le ſeul être qui l'ait en partage.

Ces queſtions éclaircies conduiſent à obſerver la nature de nos organes, à diſtinguer les ſens internes des ſens externes, à voir comment l'imagination, la mémoire, les habitudes, les paſſions influent ſur l'ame; en un mot, à établir ce principe: je ſens, donc je ſuis.

Si cette théorie eſt bien entendue, on s'ap-

PARTIE II.

percevra que la ſenſation ſemble envelopper toutes les facultés de l'ame; car comparer, juger, imaginer, ſe reſſouvenir, &c. c'eſt être attentif; & être attentif, c'eſt ſentir; avoir des paſſions, c'eſt deſirer; & deſirer, c'eſt encore ſentir. On ne peut faire un pas dans la métaphyſique de l'ame, ſans rencontrer le ſentiment.

Plus les ſenſations ſe multiplient, & plus l'ame ſent qu'elle exiſte: s'il étoit poſſible qu'il y eût un être à figure humaine ſans organe du ſentiment, on pourroit auſſi prononcer qu'il eſt ſans intelligence.

Cependant l'action propre de ſentir ne réſide pas dans l'organe du ſentiment. Un homme qui dort les yeux ouverts, ne voit pas; Paſchal qui réſout le problême de la cycloïde, n'entend rien; l'homme n'eſt ſenſible que par ſon ame, & non par ſes ſens.

Avant que d'entrer en matiere, il eſt utile de prévenir les objections qu'on pourroit me faire contre l'idée de mes ſtatues.

En général, nous ne pouvons nous conduire

dans le labyrinthe de la nature, ſi nous ne tenons le fil analytique entre nos mains; le philoſophe eſt comme le chymiſte; pour connoître, il doit décompoſer. L'HOMME SEUL.

Ce principe eſt vrai, ſur-tout en métaphyſique; l'homme jouiſſant de ſes cinq ſens eſt une machine trop compliquée, pour que nous puiſſions juger du principe de ſes opérations; l'hiſtorien de l'ame doit être alors auſſi embarraſſé, que l'hiſtoriographe qui traiteroit de l'enfance de notre monarchie, lorſque l'état reconnoiſſoit preſqu'autant de ſouverains que de provinces; le mouvement politique étant embarraſſé par la multitude des rouages, le reſſort principal n'influe que foiblement ſur le jeu de chaque piece, & le concours de tant de parties intégrantes nuit à l'enſemble de la machine.

C'eſt donc une idée très-ſage de décompoſer un homme pour étudier ſon méchaniſme, de ne laiſſer développer ſes ſens que par une juſte gradation, & de faire de cette anatomie

PARTIE II.

métaphyſique la baſe de la pſychologie. L'homme ainſi ſimplifié n'eſt qu'une ſtatue; c'eſt Pandore, qui doit la conſtruction de ſes organes au ciſeau de Prométhée; la philoſophie eſt ce feu céleſte qui l'anime; les deux machines s'ouvrent par degrés aux plaiſirs de l'exiſtence, & la ſtatue du philoſophe reſpire pour connoître, comme celle du poëte pour aimer.

Diderot, un des philoſophes dont la poſtérité connoîtra le mieux le mérite, paroît le premier qui ait projeté de devenir le Prométhée de la métaphyſique (*). Il eſt triſte qu'il n'en

(*) Ce philoſophe avoit trouvé que de tous les ſens, l'œil étoit le plus ſuperficiel, l'oreille la plus orgueilleuſe, l'odorat le plus voluptueux, le goût le plus ſupperſtitieux & le plus inconſtant, le toucher le plus profond & le plus philoſophe. Voyez *Lettre ſur les ſourds & muets.* --- Mais écoutons-le parler lui-même; il eſt ſi agréable de s'inſtruire & même de s'égarer avec lui.

« Ce ſeroit, à mon avis, une ſociété plaiſante que » celle de cinq perſonnes dont chacune n'auroit qu'un » ſens; il n'y a pas de doute que ces gens-là ne ſe » traitaſſent tous d'inſenſés, & je vous laiſſe à penſer » avec quel fondement. C'eſt là pourtant une image de

ait eu que le projet : n'étoit-il pas peintre, comme le Correge & Monteſquieu ?

L'HOMME SEUL.

» ce qui arrive à tout moment dans le monde ; on n'a » qu'un ſens, l'on juge de tout. Au reſte, il y a une » obſervation ſinguliere à faire ſur cette ſociété de cinq » perſonnes, dont chacune ne jouiroit que d'un ſens ; » c'eſt que par la facilité qu'elles auroient d'abſtraire, » elles pourroient toutes être géometres, s'entendre à » merveille, & ne s'entendre qu'en géométrie, *p.* 22, 25.

» Nos ſens, partagés en autant d'êtres penſans, » pourroient donc s'élever tous aux ſpéculations les » plus ſublimes de l'arithmétique & de l'algebre, ſon- » der les profondeurs de l'analyſe, ſe propoſer entr'eux » les problêmes les plus compliqués ſur la nature des » équations, & les réſoudre, comme s'ils étoient des » Diophantes ; c'eſt peut-être ce que fait l'huître dans » ſa coquille...

» Cependant, ramenés ſans ceſſe par le plaiſir & le » beſoin de la ſphere des abſtractions vers les êtres » réels, il eſt à préſumer que nos ſens perſonnifiés ne » feroient pas une longue converſation, ſans rejoindre » les qualités des êtres à la notion abſtraite des nom- » bres : bientôt l'œil bigarrera ſon diſcours & ſes cal- » culs de couleurs, & l'oreille dira de lui : *Voilà ſa* » *folie qui le tient ;* le goût : *C'eſt grand dommage ;* » l'odorat : *Il entend l'analyſe à merveille ;* & le tou- » cher : *Mais il eſt fou à lier, quand il en eſt ſur ſes* » *couleurs.* Ce que j'imagine de l'œil convient égale- » ment aux quatre autres ſens ; ils ſe trouveront tous » un ridicule, & pourquoi nos ſens ne feroient-ils pas » ſéparés, ce qu'ils ſont bien quelquefois réunis ?...

PARTIE II.

Buffon, l'abbé de Condillac & Charles Bonnet ont tous les trois fait une ſtatue; ce ſont

» Il faut remarquer que plus un ſens ſeroit riche, » plus il auroit de notions particulieres, & plus il paroîtroit extravagant aux autres. Il traiteroit ceux-ci » d'êtres bornés; mais en revanche ces êtres bornés le » prendroient ſérieuſement pour un fou. Il ſe trouveroit que le plus ſot d'entr'eux ſe croiroit infailliblement le plus ſage; qu'un ſens ne ſeroit guere contredit que ſur ce qu'il ſauroit le mieux; qu'ils ſeroient » preſque toujours quatre contre un; ce qui doit » donner bonne opinion des jugemens de la multitude; qu'au lieu de faire de nos ſens perſonnifiés une » ſociété de cinq perſonnes, ſi on en compoſe un peuple, ce peuple ſe diviſera néceſſairement en cinq » ſectes, la ſecte des yeux, celle des nez, la ſecte des » palais, celle des oreilles, & la ſecte des mains; que » ces ſectes auront toutes la même origine, l'ignorance & l'intérêt; que l'eſprit d'intolérance & de » perſécution ſe gliſſera bientôt entr'elles; que les » yeux ſeront condamnés aux petites-maiſons comme » des viſionnaires; les nez regardés comme des imbécilles; les palais évités comme des gens inſupportables par leurs caprices & leur fauſſe délicateſſe; les » oreilles déteſtées pour leur curioſité & leur orgueil, » & les mains mépriſées pour leur matérialiſme; & » que ſi quelque puiſſance ſupérieure ſecondoit les » intentions droites & charitables de chaque partie, » en un inſtant la nation entiere ſeroit exterminée. » *Pages* 250, &c.

Il ne faut point juger rigoureuſement ce badinage

trois

trois monumens qui ont quelque célébrité, & qu'il eſt bon de connoître pour ne pas voyager ſans guide dans les landes de la pſychologie. L'HOMME SEUL.

Aucune de ces ſtatues ne ſe reſſemble, parce que chaque artiſte a ſa maniere. Pigal peut faire un buſte d'Alexandre; mais Pigal ne ſera point Phidias; la Phedre de Racine & celle d'Euripide doivent être regardées comme deux originaux.

Nos trois philoſophes ſont cependant partis de la même idée, c'eſt que nos connoiſſances tirent leur origine des ſens. Cette importante vérité fut découverte par Ariſtote; mais ce grand homme ſe contenta d'annoncer le réſultat de ſon problême, ſans faire part de la méthode dont il s'étoit ſervi pour le réſoudre. Locke, qui a écrit avec tant de ſageſſe ſur l'ame, a ſaiſi un bout de la chaîne; il a prouvé que les ſens ſont les ſeuls paſſages, par leſquels la

digne de Fontenelle & de Lucien; l'auteur n'avoit peut-être pour but, que de faire une ſatire ingénieuſe de nos mœurs. S'il avoit voulu faire l'hiſtoire de l'ame, la ſtatue auroit été moins ſavante, & le ſculpteur l'auroit paru davantage.

PARTIE II.

lumiere peut entrer dans la chambre obſcure de l'entendement; mais il a affirmé que les facultés de l'ame étoient des qualités innées; & ce philoſophe, à qui on a tant reproché ſon ſcepticiſme, s'eſt trompé parce qu'il n'a pas aſſez douté. Enfin, l'abbé de Condillac eſt venu prouver que nos facultés intellectuelles tiroient leur origine des ſenſations; & avec une idée auſſi ſimple, il a organiſé ſa ſtatue, & analyſé notre intelligence.

Quoique Charles Bonnet ait travaillé après l'abbé de Condillac, & peut-être d'après lui, cependant, comme ſa ſtatue n'a pas la perfection de celle de ſon modele, nous la ferons connoître après celle de Buffon. Dans un ouvrage tel que celui-ci, ce n'eſt point l'ordre chronologique des idées qui intéreſſe, mais l'ordre philoſophique.

ARTICLE PREMIER.

De l'Homme-statue de Buffon.

Buffon ſuppoſe un homme dont le corps & les organes ſont parfaitement formés, & qui s'éveille tout neuf pour lui-même & pour tout ce qui l'environne. Voici l'hiſtoire abrégée de ſes premieres penſées. L'Homme seul.

« Je me ſouviens de cet inſtant, plein de » joie & de trouble, où je ſentis pour la pre- » miere fois ma ſinguliere exiſtence; je ne » ſavois ce que j'étois, où j'étois, d'où je » venois; j'ouvris les yeux: quel ſurcroît de » ſenſation! la lumiere, la voûte céleſte, la » verdure de la terre, le cryſtal des eaux, » tout m'occupoit.... je crus d'abord que » tous ces objets étoient en moi, & faiſoient » partie de moi-même.

» Je m'affermiſſois dans cette penſée naiſ- » ſante: lorſque je tournai les yeux vers laſtre » de la lumiere, ſon éclat me bleſſa: je fermai

PARTIE II.

» involontairement la paupiere & je ſentis une
» légere douleur; dans ce moment d'obſcurité,
» je crus avoir perdu preſque tout mon être.

» Affligé, ſaiſi d'étonnement, je penſois à
» ce grand changement, quand tout-à-coup
» j'entends des ſons; le chant des oiſeaux, le
» murmure des airs formoient un concert dont
» la douce impreſſion me remuoit juſqu'au fond
» de l'ame; j'écoutai long-tems, & je me per-
» ſuadai bientôt que cette harmonie étoit moi.

» Occupé tout entier de ce nouveau genre
» d'exiſtence, j'oubliois déjà la lumiere, lorſ-
» que je rouvris les yeux.... je commençois
» à voir ſans émotion, & à entendre ſans
» trouble, lorſqu'un air léger dont je ſentis la
» fraîcheur, m'apporta des parfums qui me
» donnerent un ſentiment d'amour pour moi-
» même.

» Agité par toutes ces ſenſations, preſſé par
» les plaiſirs d'une ſi belle & ſi grande exiſtence,
» je me levai tout d'un coup, & je me ſentis
» tranſporté par une force inconnue....

» Je portai la main ſur ma tête, je touchai » mon front & mes yeux, je parcourus mon » corps; ma main me parut être le principal » organe de mon exiſtence.... & je ſentis » que mes idées prenoient de la profondeur & » de la réalité. L'HOMME SEUL.

» Tout ce que je touchois ſur moi, ſembloit » rendre à ma main ſentiment pour ſentiment.... » Je crus quelque tems que ſon mouvement » n'étoit qu'une eſpece d'exiſtence fugitive, » une ſucceſſion de choſes ſemblables; je l'ap- » prochai de mes yeux, elle me parut alors » plus grande que tout mon corps, & elle fit » diſparoître à ma vue un nombre infini d'objets.

» Je commençai à ſoupçonner qu'il y avoit » de l'illuſion dans la ſenſation qui me venoit » par les yeux.... & je réſolus de ne me fier » dans la ſuite qu'au toucher, qui ne m'avoit » pas encore trompé.... Cette précaution me » fut utile; je m'étois remis en mouvement, & » je marchois la tête haute & levée vers le ciel, » je me heurtai légérement contre un palmier;

PARTIE II.

» saisi d'effroi, je portai ma main sur ce corps » étranger, je le jugeai tel, parce qu'il ne me » rendit pas sentiment pour sentiment; je me » détournai avec une espece d'horreur, & je » connus pour la premiere fois qu'il y avoit » quelque chose hors de moi....

» Persuadé que le toucher pouvoit seul » m'assurer de l'existence des objets extérieurs, » je cherchai à toucher tout ce que je voyois; » je voulois toucher le soleil, j'étendois les bras » pour embrasser l'horizon, & je ne trouvois » que le vuide des airs.....

» Ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves, » que j'appris à me servir de mes yeux pour » guider ma main...., Mais comme ces deux » sensations n'étoient pas d'accord entre elles, » mes jugemens n'en étoient que plus impar- » faits.., Lassé de tant d'incertitude, fatigué » des mouvemens de mon ame, mes genoux » fléchirent, & je me trouvai dans une situa- » tion de repos.... J'étois assis à l'ombre » d'un bel arbre .... je saisis un de ses fruits ...

» & je me glorifiois de la faculté que je ſen-
» tois, de pouvoir contenir dans ma main un
» autre être tout entier; ſa peſanteur, quoique
» peu ſenſible, me parut une réſiſtance animée
» que je me faiſois un plaiſir de vaincre....

L'HOMME SEUL.

» L'odeur délicieuſe de ce fruit me le fit
» approcher de mes yeux: il ſe trouva près
» de mes levres; je tirois à longues inſpira-
» tions le parfum..... ma bouche s'ouvrit
» pour exhaler cet air embaumé; elle ſe rou-
» vrit pour en reprendre; je ſentis que je poſ-
» ſédois un odorat intérieur plus fin, plus dé-
» licat encore que le premier; enfin je goûtai.

» Quelle ſaveur! juſque-là je n'avois eu que
» des plaiſirs; le goût me donna le ſentiment
» de la volupté..... Je cueillis un ſecond &
» un troiſieme fruit, & je ne me laſſois pas
» d'exercer ma main pour ſatisfaire mon goût;
» mais une langueur agréable s'emparant peu
» à peu de tous mes ſens, appeſantit mes mem-
» bres, & ſuſpendit l'activité de mon ame....
» mes yeux, devenus inutiles, ſe fermerent....

PARTIE II.

» tout disparut ; la trace de ma pensée fut » interrompue ; je perdis le sentiment de mon » existence : ce sommeil fut profond, mais je » ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point » encore l'idée du tems, & ne pouvant le » mesurer. Mon réveil ne fut qu'une seconde » naissance, & je sentois seulement que j'avois » cessé d'être....

» Quelle fut ma surprise, quand je fus ré- » veillé, de voir à mes côtés une forme sem- » blable à la mienne ! je la pris pour un autre » moi-même ; loin d'avoir rien perdu pen- » dant que j'avois cessé d'être, je crus m'être » doublé.

» Je portai ma main sur ce nouvel être ; » quel saisissement ! ce n'étoit pas moi, mais » c'étoit plus que moi, mieux que moi ; je crus » que mon existence alloit passer toute entiere » à cette seconde moitié de moi-même.

» Je la sentis s'animer sous ma main ; je la » vis prendre de la pensée dans mes yeux ; » les siens firent couler dans mes veines une

» nouvelle ſource de vie ; j'aurois voulu lui » donner tout mon être : cette volonté vive » acheva mon exiſtence ; je ſentis naître un » ſixieme ſens. L'HOMME SEUL.

» Dans cet inſtant l'aſtre du jour, ſur la fin » de ſa courſe, éteignit ſon flambeau ; je m'ap- » perçus à peine que je perdois le ſens de la » vue, j'exiſtois trop pour craindre de ceſſer » d'être, & ce fut vainement que l'obſcurité » où je me trouvois me rappella l'idée de mon » premier ſommeil. » (*)

Il y a deux parties à diſtinguer dans ce morceau, la partie du ſtyle, & la partie philoſophique ; la premiere eſt charmante ; l'ame eſt délicieuſement occupée de cette gradation de ſurpriſes, de vues, de jouiſſances & d'extaſes. On ne ſauroit rien ajouter au coloris de ce ſpectacle intellectuel ; c'eſt l'ouvrage de Milton naturaliſte, c'eſt un tableau de métaphyſique, exécuté par Raphaël.

La partie philoſophique ne mérite pas le

(*) Hiſt. nat. *tome VI, de l'édit. in-12, pag.* 88, &c.

PARTIE II.

même enthouſiaſme; il eſt fâcheux que cet appareil brillant d'architecture, ce périſtile, ces colonnes d'ordre corinthien ne ſervent qu'à cacher un édifice qui s'écroule.

Obſervons la marche de cette ſtatue; voyons ſi ce n'eſt pas le poëte philoſophe qui parle ordinairement, au lieu de ſon perſonnage.

L'automate entre dans la vie par la ſenſation de la lumiere; mais puiſque la vue eſt de tous les ſens celui qui contribue le plus aux connoiſſances de l'eſprit humain, pourquoi choiſir un organe auſſi compliqué pour faire l'analyſe de l'ame? Dans un tel ouvrage, moins on eſt ſimple, & moins on eſt philoſophe.

Les métaphyſiciens qui ont fait des ſtatues après Buffon, ne ſont point tombés dans le défaut de leur modele; ils l'ont créée aveugle, & ont borné à l'odeur d'une roſe toute ſon exiſtence.

J'oſerai même haſarder une conjecture ſur le projet hardi d'animer des ſtatues; il me ſemble que l'homme n'eſt pas un être aſſez ſimple,

pour le ſoumettre au ſcalpel de l'anatomie; il ſaudroit peut-être choiſir pour ſon ſujet un animal que la nature eût borné à deux ou trois ſenſations; une huître automate m'éclaireroit davantage ſur le principe ſenſitif que la Pandore de nos philoſophes. L'HOMME SEUL.

La ſtatue eſt *pleine de joie*, & elle n'a pas encore joui; elle eſt *pleine de trouble*, & elle n'a pas encore ſouffert.

Elle ne ſait *qui elle eſt, où elle eſt, & d'où elle vient.* — Voilà l'épigraphe de l'eſſai ſur l'homme de Pope. Il eſt ſingulier que le poëte & le philoſophe ſe ſoient rencontrés, l'un en partant des connoiſſances les plus vaſtes, l'autre, de la plus profonde ignorance.

La ſtatue ouvre les yeux: auſſi-tôt *la voûte céleſte, la verdure de la terre & le cryſtal des eaux la tiennent occupée.* — Il s'en faut bien que le célebre aveugle-né de Cheſelden eût les mêmes ſenſations, quand il vit la lumiere pour la premiere fois; il lui fallut deux mois d'expérience pour diſcerner la ſituation des objets,

PARTIE II.

leur grandeur & leur figure. Locke avoit soupçonné cette singularité de la nature; le docteur Barclai avoit eu la gloire de l'annoncer; il ne restoit à notre Buffon que celle de la contredire.

L'automate animé *tourne ses yeux vers l'astre de la lumiere.* --- Quoi! il a déjà épuisé la jouissance de la voûte céleste, de la verdure de la terre & du crystal des eaux? Ses yeux ne viennent que de s'ouvrir, & il ressemble déjà à ces hommes blasés, qui répetent sur tous les grands tableaux de la nature, ce mot de l'oracle: *Ma bonne, j'ai tant vu le soleil!*

J'écoutai long-tems le chant des oiseaux & le murmure des airs. -- Eve dit la même chose dans le *paradis perdu*, lorsqu'elle rend compte à Adam de ses premieres pensées: mais l'objet de Milton étoit de peindre, & non d'analyser. Pour notre statue, il n'y a encore ni oiseau ni athmosphere; elle est seule dans la nature.

Je rouvris les yeux. -- Pourquoi resterent-ils si long-tems fermés? Les oiseaux ont chanté, & la statue n'a pas eu la curiosité de voir ces oiseaux?

L'air m'apporte des parfums qui me donnent un ſentiment d'amour pour moi-même. — La ſtatue en ouvrant les yeux devoit déjà s'aimer ; car elle ſe croyoit *la voûte céleſte, la verdure de la terre & le cryſtal des eaux :* elle devoit s'aimer auſſi en entendant le *concert des oiſeaux*, car elle ſe croyoit toute harmonie. L'HOMME SEUL.

Preſſé par les plaiſirs d'une ſi belle & ſi grande exiſtence, je me leve tout d'un coup. — Un ſpectacle ou un concert n'obligent point à ſe lever ; on peut jouir de tous ces plaiſirs ſans ſe mouvoir ; ſi la ſtatue étoit couchée, il ne falloit pas moins qu'un coup de tonnerre pour la faire dreſſer ſur ſes pieds ; ſi elle étoit debout, la fatigue devoit la faire tomber plutôt que de la faire marcher.

Je me ſentis tranſporté par une force inconnue. — En quel lieu ? y a-t-il un lieu pour la ſtatue ? Ce n'eſt pas là la marche de l'homme de la nature.

Je portai la main ſur ma tête. — Sait-elle qu'elle a une main ? Diſtingue-t-elle ſa tête

PARTIE II.

dans *ſa belle & grande exiſtence ?* Pourquoi le premier mouvement de ſa main eſt-il le plus grand qu'elle puiſſe faire ? Cette ſtatue ſe hâte bien d'être ſavante.

Mes idées prenoient de la profondeur & de la réalité. — Cette métaphore hardie eſt digne d'un grand métaphyſicien, mais l'automate ne doit être ni métaphyſicien, ni ſublime.

La ſtatue touche enſuite ſon corps, rapproche ſa main de ſes yeux, ſe met à marcher, &c. — Ce ne ſont point les événemens qui lui donnent de l'expérience ; mais il ſemble qu'elle faſſe des expériences pour s'inſtruire des événemens.

Je marchai la tête haute & levée vers le ciel. — Cette aſſurance n'eſt guere dans la nature, quand on vient d'être bleſſé par l'éclat du ſoleil, & qu'on a perdu par cette bleſſure la moitié de ſon exiſtence. Après cette réflexion, que penſer de la ſtatue, lorſque quelques momens après elle veut toucher le ſoleil ? A-t-elle trouvé le ſecret de fixer cet aſtre ? Pandore eſt-

elle une aigle ? ou Prométhée eſt-il devenu aveugle ?

L'HOMME SEUL.

Laſſé de tant d'incertitude ... mes genoux fléchirent, & je me trouvai dans une ſituation de repos ... alors je ſaiſis un fruit, &c. — Si le peu de mouvement que la ſtatue a fait n'a pu la fatiguer, elle ne doit pas goûter le repos; ſi le repos lui plaît, elle ne doit pas porter la main à l'arbre fruitier : j'entends toujours parler un homme d'eſprit, mais je ne vois jamais la ſtatue.

Ma bouche s'ouvrit pour exhaler le parfum de ce fruit, elle ſe rouvrit pour en reprendre... enfin je goûtai. — L'embarras de Prométhée paroît toujours, quand il s'agit de lier enſemble deux ſenſations de différente eſpece; ce n'eſt pas le parfum d'un fruit qui doit engager l'homme de la nature à manger, c'eſt le beſoin. Une tubereuſe flatte bien plus l'odorat qu'une pomme; la ſtatue vivra-t-elle de tubereuſes ?

Mes yeux devenus inutiles ſe fermerent ... tout diſparut: la trace de mes penſées fut

PARTIE II.

interrompue, & je perdis le ſentiment de mon exiſtence. — Je m'attendois ici à une théorie des ſonges; il étoit en effet fort ſimple, qu'après tant de ſurpriſes, de jouiſſances & d'extaſes, les traces du cerveau de la ſtatue ne fuſſent pas totalement effacées. Cette ſituation étoit piquante pour le philoſophe, parce qu'elle donnoit occaſion de diſtinguer les actes ſpontanés de l'ame, des mouvemens de la machine. C'eſt ici que le ſculpteur devoit rompre le ſilence; mais il ſe tait quand la ſtatue dort, & il ne parle que quand elle veille.

Tout ce que Buffon ajoute ſur la naiſſance d'un ſixieme ſens eſt très-vrai, très-bien exprimé & très-philoſophique; il ſe trouvoit alors également porté par ſon ſujet & par ſon génie. — Obſervons qu'il eſt bien plus aiſé de faire aimer Pandore que de la créer.

Il entroit dans mon plan de faire connoître la vérité, mais non de mortifier un écrivain qui fait honneur à ſon ſiecle; on peut critiquer Buffon, mais on finit d'ordinaire par l'admirer.

ARTICLE

ARTICLE II.

De l'Homme-statue de Charles Bonnet.

L'OUVRAGE où l'on fait parler cette ſtatue eſt un volume *in*-4° (*) hériſſé de théorêmes & de corollaires, dont chaque propoſition tient à une chaîne qui ſe briſe s'il s'en échappe un anneau ; ce livre eſt auſſi difficile à lire que les élémens d'Euclide, ou un traité ſur le calcul différentiel. L'HOMME SEUL.

Il n'eſt pas aiſé de ſuivre la marche de cette ſtatue dans les abymes métaphyſiques qu'elle oſe franchir ; cependant comme l'auteur qui l'a animée eſt, après Locke & Condillac, un des hommes qui a réfléchi le plus profondément ſur la nature de l'ame, il eſt néceſſaire de donner une eſquiſſe de ſes idées : abréger ce philoſophe, c'eſt engager à le lire, & non le faire oublier.

(*) Il a pour titre : *Eſſai analytique ſur les facultés de l'ame.* On l'a imprimé pour la premiere fois en 1760, à Coppenhague.

PARTIE II.

La ſtatue reçoit l'exiſtence par l'organe de l'odorat; des corpuſcules émanés d'une roſe, forment une athmoſphere odoriférante qui agit ſur ſon nerf olfactif, & cet ébranlement ſe communique à l'ame : cette ſenſation ſuffit pour vivifier notre machine. Combien y a-t-il d'animaux que la nature a bornés à un ſeul ſens, & qu'on peut regarder par-là comme placés au dernier degré de l'échelle de l'animalité ?

Cet ébranlement des fibres de l'odorat ne peut ceſſer que par degrés, comme le ſon que rendroit un timbre d'argent ſous le marteau; ainſi la ſenſation ſubſiſte encore quand l'odeur n'eſt plus; l'ame peut donc comparer le premier inſtant de ſa volupté avec le dernier moment de ſa dégradation : cette comparaiſon ſuppoſe le deſir de la jouiſſance, & l'effet de ce deſir eſt l'attention. --- Tout cela eſt finement gradué; ce n'eſt point ici le lieu de laiſſer aux lecteurs intelligens des idées intermédiaires à ſuppléer; le ſublime, pour le philoſophe qui crée, conſiſte à franchir de grands intervalles;

mais pour le philoſophe qui analyſe, il conſiſte à ſe traîner lentement de vérités en vérités.

L'HOMME SEUL.

Charles Bonnet rappelle ſa ſtatue à l'exiſtence, en lui préſentant une tige d'œillet; ce parfum, différent de celui de la roſe, ébranle dans l'odorat de nouvelles fibres, deſtinées à faire naître de nouvelles ſenſations; car il en eſt du genre nerveux comme d'un inſtrument de muſique, on peut ſe repréſenter chacune des cordes comme un de nos ſens; la corde de la vue ne frémit pas comme celle du tact, ni celle du tact comme celle de l'odorat; de plus, dans la même corde ſenſitive le ſentiment ſe modifie, comme les tons varient ſuivant les proportions de la corde inſtrumentale: cette comparaiſon eſt plus lumineuſe que vingt ſyllogiſmes.

Si chaque eſpece de ſenſation a ſes fibres particulieres, il ſemble d'abord que l'odeur de l'œillet ne doit pas rappeller à la ſtatue celle de la roſe; le contraire arrive cependant, & ce phénomene s'explique par une autre com-

PARTIE II.

paraiſon. L'enſemble des fibres eſt une eſpece d'horloge qui joue à la premiere impulſion; des corps de nature oppoſée peuvent la mettre en jeu, & l'indication de l'heure eſt la ſenſation qui réſulte de ces divers mouvemens. --- La comparaiſon de l'horloge eſt familiere aux grands métaphyſiciens: Leibnitz, avant Charles Bonnet, faiſoit de l'ame une horloge; & Zénon, avant Leibnitz, ſe repréſentoit auſſi le monde ſous la forme d'une horloge. --- Toutes ces horloges n'ont pas encore indiqué la vérité.

Si la ſtatue n'avoit qu'une ſenſation & qu'elle fût toujours au même degré, elle n'auroit point de réminiſcence; pour qu'elle acquiere cette faculté, il faut que les objets ébranlent pluſieurs fibres ſenſitives ou une ſeule en divers points. Cette liaiſon de pluſieurs ſenſations conſtitue une eſpece de perſonnalité.

Notre machine organiſée n'a beſoin que de deux ſenſations pour connoître le plaiſir & la douleur; car ces modifications de l'ame ne viennent que de la diverſité du mouvement des

fibres; ſi les vibrations ſont foibles, elles indiquent la naiſſance du plaiſir; ſi elles ſont rapides, elles annoncent ſa vivacité; portez l'ébranlement à ſon dernier période, vous produirez la douleur; & cette douleur ſera à ſon comble, ſi la violence de l'agitation cauſe dans les molécules des fibres une ſolution de continuité. (*)

L'HOMME SEUL.

La ſtatue qui jouit du parfum de l'œillet doit naturellement le préférer à celui de la roſe; car la premiere odeur agit ſur elle, & la réaction de ſon ame augmente la vivacité de ſa ſenſation, tandis que le ſentiment de l'autre fleur va toujours en s'affoibliſſant. De cette idée qu'elle préfere, il s'enſuit qu'elle agit, qu'elle veut, &

(*) Notre philoſophe, qui aime beaucoup les digreſſions, propoſe ſur ce ſujet un problême ſingulier; il s'agit de ſavoir ſi Dieu ne pouvoit pas attacher à cette ſolution de continuité le plus grand degré de plaiſir, comme il y a attaché la plus grande intenſité de douleur. --- J'aimerois ſans doute à mourir dans le ſein du plaiſir; mais ſi telle étoit la loi de la nature, quel moyen me reſteroit-il pour me conſerver? La douleur eſt un Argus qui veille ſans ceſſe aux portes de mon ame, pour aſſurer mon exiſtence.

PARTIE II.

qu'elle eſt libre. — On ne ſauroit être plus ſimple & plus fécond ; voilà la marche de la nature.

L'œillet & la roſe ont diſparu, & la ſtatue ſent encore, car elle deſire les plaiſirs qu'elle a perdus, & par-là elle excite en ſoi des mouvemens analogues à ceux qu'y faiſoient naître les deux fleurs ; elle ſe procure alors une jouiſſance imaginaire, qu'elle voudroit élever au degré de vivacité de la jouiſſance réelle ; ſes efforts ſont ſans ſuccès ; épuiſée par cet état de tenſion, le mouvement ceſſe dans les fibres, & l'ame tombe enfin en léthargie.

Si l'on répete pluſieurs fois la ſenſation des deux fleurs, la ſtatue acquiert des idées de ſucceſſion ; car le même plaiſir prolongé lui devient déſagréable ; ſon organe s'uſe pour ce ſentiment, & elle ſent naître l'ennui. Dans cet inſtant, où ſon ame eſt excédée du parfum de la roſe, on ne peut lui préſenter l'œillet ſans doubler le plaiſir qui réſulte de cette ſeconde ſenſation ; elle compare l'odeur paſſée à l'odeur

préſente, & cette comparaiſon multiplie les charmes de la nouvelle jouiſſance.

L'HOMME SEUL.

Elle a auſſi des idées de durée : car ſi le plaiſir eſt gradué, il lui eſt aiſé de ſaiſir deux inſtans dans la ſenſation, & de les calculer à ſa maniere.

Elle acquiert encore des idées de nombre, puiſqu'elle a la conſcience des deux modifications qu'elle a éprouvées : il eſt vrai que, n'ayant pas l'uſage des ſignes, elle ne peut dire *un* & *deux;* mais ſi cette idée ne donne pas la notion du nombre, elle en eſt du moins le fondement.

Enfin, elle ſe fait une idée de l'exiſtence, puiſqu'elle a des ſenſations de différente nature & à différens degrés ; la roſe n'eſt pas un être pour elle ; elle eſt encore plus éloignée de pouvoir s'élever à la notion métaphyſique de l'être en général ; mais les corpuſcules odoriférans qui s'exhalent des fleurs lui donnent une idée de ſa propre exiſtence : cette idée n'eſt pas réfléchie comme la nôtre, elle n'eſt qu'un ſimple ſentiment.

PARTIE II.

Toutes ces idées, ces perceptions & ces ſentimens ſont appuyés ſur l'amour-propre, qui ſert de mobile aux ſtatues philoſophiques, ainſi qu'aux philoſophes qui les font mouvoir.

Notre ſtatue eſt déjà prodigieuſement avancée dans la carriere de l'intelligence; cependant elle n'a encore qu'un organe & deux ſenſations (*). — Cette théorie conduit le lecteur qui penſe à une idée lumineuſe. Le polype paroît n'avoir qu'un ſens; l'animalité des foſſiles ſe réduit peut-être à la faculté de ſe reproduire; les ſenſations de l'huître ſemblent ſe borner à ouvrir & à fermer ſa coquille; mais cette ſimplicité dans les êtres n'eſt pas une preuve de ſtupidité: un ſens peut ſuppléer à d'autres; une coquille ouverte & fermée, peut renfermer mille combinaiſons que ſoupçonne aiſément un philoſophe qui n'eſt pas une huître.

(*) L'analyſe de ces deux ſeules ſenſations remplit 354 pages dans le volume *in*-4°. de Charles Bonnet. — Il eſt ſi aiſé à la nature de produire, & ſi difficile aux philoſophes de rendre compte de ſes productions!

La ſtatue n'exiſte toujours que par l'organe de l'odorat. Le ſculpteur lui préſente ſucceſſivement une giroflée, un jaſmin, un lys & une tubéreuſe; ces diverſes ſenſations mettent en jeu toutes les fibres olfactives, fortifient la mémoire, & font naître l'habitude (*); ſi elles ſe ſuccedent agréablement, l'ame doit goûter les plaiſirs de l'harmonie, & l'odorat perfectionné uſurpe alors les plaiſirs de l'oreille. L'HOMME SEUL.

Le métaphyſicien qui a animé cette ſtatue obſerve ſes mouvemens lorſqu'elle dort comme quand elle veille. Si quelque impreſſion intérieure ébranle les fibres de la roſe, cette ſenſation eſt reproduite, & l'ame jouit; ſi l'é-

(*) Ainſi l'ame dorénavant aura preſque toujours quelque ſenſation préſente; car l'impulſion réciproque des faiſceaux les uns ſur les autres, l'action de l'ame, l'impulſion des mouvemens intérieurs donneront fréquemment lieu au rappel de différentes ſenſations qui en réveilleront d'autres; celles-ci d'autres à leur tour; & comme la chaîne eſt déjà fort étendue, il arrivera rarement qu'il n'y ait pas quelque chaînon qui ſoit ébranlé. — *Eſſai analyt. ch. XXIII.* Toute cette théorie ſuppoſe dans le métaphyſicien une étude profonde de l'eſprit humain.

PARTIE II.

branlement eſt fort, toutes les ſenſations concomitantes renaiſſent, & l'ame varie ſes plaiſirs; ſi les faiſceaux nerveux ſont ébranlés ſans ordre, la ſtatue n'a que des ſonges bizarres : mais quelle que ſoit la nature de ſes idées, elle ne peut encore diſtinguer le ſommeil de la veille. Elle eſt plus occupée à ſentir qu'à réfléchir; & voilà ſur-tout en quoi elle differe de la ſtatue de Buffon, qui paroît bien plus philoſophe que ſenſible.

L'ame de la ſtatue ſe borne, pendant qu'elle dort, à ſuivre l'enchaînement des idées qui ſe préſentent; c'eſt un tableau mouvant qu'elle contemple ſans fatigue, & dont les teintes douces ſont preſque toutes à l'uniſſon; elle eſt ſimple ſpectatrice pendant le ſonge, & elle ne devient libre qu'à ſon réveil.

La ſtatue, réduite au ſens de l'odorat, paſſe ſa vie à ſentir des parfums; elle habite un monde idéal où elle eſt heureuſe ou malheureuſe à ſa maniere; l'exiſtence eſt un bien pour elle quand elle le compare au néant, c'eſt-à-

dire, à la privation du ſentiment. Si elle a éprouvé long-tems des odeurs déſagréables, l'approche d'une fleur lui fait goûter avec plus de vivacité toutes les douces palpitations du plaiſir ; ſi toutes ſes ſenſations ſont douloureuſes, elle préfere encore le paſſage d'une douleur à une autre, à la permanence du même tourment ; car cette variété ſoulage les fibres ; elle rend le bien plus vif & le mal moins ſenſible.

L'HOMME SEUL.

On ne doit point s'étonner que la ſtatue qui n'exiſte que par le ſentiment des odeurs, acquiere par degrés tant de connoiſſances ; moins on a de ſens, plus la nature les perfectionne ; l'odorat, ſéparé de la vue, du goût, de l'ouïe & du tact, contracte la plus grande fineſſe ; il ſépare la douceur de divers parfums, que nous nous accoutumons à confondre ; il rend ſaillantes les plus petites impreſſions des corpuſcules odoriférans ; il fait trouver les plaiſirs de la variété, où l'homme perfectionné ne trouveroit que l'ennui de l'uniformité.

PARTIE II.

L'expérience confirme tous les jours cette remarque de notre philoſophe ; nous avons des quinze-vingts qui jouent aux cartes, & le célebre aveugle Saunderſon devint éperduement amoureux d'une femme, dont il ne connoiſſoit la beauté que pour avoir paſſé la main ſur ſon viſage.

Qu'arriveroit-il à une ame humaine qui tranſmigreroit dans le cerveau de notre ſtatue? Elle y éprouveroit exactement les mêmes ſenſations que l'automate, & n'en éprouveroit pas d'autres; il n'y auroit alors aucune différence ſenſible entre l'intelligence d'un Kalmouque & celle de Platon. (*)

Il paroiſſoit difficile que la ſtatue, bornée à l'organe de l'odorat, parût un être penſant.

(*) Charles Bonnet tire de ce principe un ſingulier corollaire: c'eſt que quand toutes les ames ſeroient exactement identiques, il ſuffiroit que Dieu eût varié les cerveaux pour varier toutes les ames. --- Ainſi, ſi l'ame d'un Huron eût pu hériter du cerveau de Monteſquieu, Monteſquieu créeroit encore. Voilà un nouvel argument en faveur du grand ſyſtême de l'ame univerſelle.

Le philoſophe, pour prévenir l'objection, s'aviſe, ſur la fin de ſon ouvrage, de joindre en elle l'uſage de l'ouïe à celui de l'odorat; il prononce devant elle le nom de roſe en lui préſentant cette fleur; alors les fibres auditives ſont ébranlées en même tems que les fibres olfactives; l'odeur de la roſe réveille dans la ſuite l'idée du mot, & le ſon du mot réveille l'idée de la roſe. L'HOMME SEUL.

La ſtatue, à force d'entendre répéter les mêmes mots, & d'y attacher des idées, parvient à exprimer par des ſons articulés tout ce qu'elle connoît par le moyen de l'organe de l'odorat; elle parle, & voilà un être penſant: ſon dictionnaire ſans doute eſt fort ſtérile; mais s'il étoit plus étendu, elle-même ne l'entendroit pas.

Charles Bonnet ſe tait dès que la ſtatue parle: ainſi il termine ſon ouvrage où la plupart des métaphyſiciens commencent leur pſychologie.

Je ne veux point renverſer cette ſtatue:

PARTIE II.

mais j'oserai dire avec toute la vénération que je dois avoir pour le philosophe qui l'a animée, qu'elle ne marche pas assez. Ne pouvoit-on pas, en la rendant plus naïve que celle de Buffon, la rendre aussi intéressante?

J'aurois desiré que tous les sens de cette statue se fussent tour-à-tour développés; si, à la fin de sa carriere, elle ne parloit pas, j'aurois autant de raisons pour en faire une huître qu'un homme.

Il y a dans cet ouvrage trop de digressions sur la théorie des idées, sur l'ame des bêtes, sur la question obscure de la liberté, sur l'Esprit des loix, &c. Charles Bonnet ne se proposoit d'abord que d'analyser sa statue; & dans son livre, on voit deux traités complets, dont le moins étendu est cette analyse.

Au travers des idées philosophiques qui font le mérite de cet ouvrage, on en découvre quelques-unes qui ne sont que singulieres: telle est son explication physique des visions des prophetes. (*)

(*) L'on conçoit aisément, dit notre auteur, que Dieu a pu préparer de loin dans le cerveau des pro-

Ce qui fait le plus de tort à l'eſſai analytique, eſt l'ordre trop géométrique dans lequel il eſt écrit : c'eſt le défaut le plus ſenſible de ce livre, & celui dans lequel il étoit le plus difficile de tomber ; peu de perſonnes peuvent le lire, comme il n'y a que peu de philoſophes qui puſſent le compoſer. L'HOMME SEUL.

Ne nous preſſons point de critiquer ce beau livre de métaphyſique ; ſi l'on craint de s'arrêter ſur ſes idées profondes, comme de fixer un abyme, il faut s'en prendre ſouvent à la foibleſſe de ſa vue, & non à la hardieſſe du philoſophe.

La ſtatue que Charles Bonnet a vivifiée, n'eſt point une ſtatue humaine ; mais il ſeroit bien hardi d'en compléter l'analyſe. Si un artiſte trouve un buſte de Phidias, tentera-t-il de rétablir le héros qu'il repréſente dans ſa grandeur naturelle ?

---

phetes, des cauſes phyſiques propres à en ébranler, dans un tems déterminé, les fibres ſenſibles, ſuivant un ordre relatif aux événemens futurs qu'il s'agiſſoit de repréſenter à leur eſprit. *Eſſai analyt. ch.* 23, à la fin du *parag.* 676. Voilà donc des prophetes ſans miracle.

ARTICLE III.

DE L'HOMME-STATUE DE L'ABBÉ DE CONDILLAC.

PARTIE II.

L'ABBÉ de Condillac s'eſt propoſé de développer la génération de nos idées, & de prouver que toutes nos connoiſſances & nos facultés viennent des ſens (*); ſi tous les pas de ſa ſtatue ſont dirigés par le génie, il a eu la gloire de renouveller tout l'entendement humain.

Ce philoſophe borne à quatre grandes ſcenes le drame hardi dont il a conçu l'idée : dans la premiere ſe développent, par une gradation heureuſement ménagée, les ſens qui, d'eux-mêmes, ne peuvent juger des objets extérieurs; on voit dans la ſeconde l'ame communiquer, par l'organe du tact, avec les objets qui l'en-

(*) C'eſt ſon *Traité des ſenſations*, en deux volumes *in*-12, qu'on ſe propoſe ici d'analyſer. Suivant ſon auteur, c'eſt mademoiſelle Ferrand qui donna le plan de cet ouvrage ; ce qui n'eſt pas moins étonnant que l'entrepriſe de madame du Châtelet de commenter Newton.

vironnent,

vironnent; la troiſieme renferme les leçons que le tact donne aux autres ſens, pour leur faire part de ſes connoiſſances; enfin dans la derniere, paroît un homme iſolé qui jouit de tous ſes ſens, acquiert des idées, des beſoins & de l'induſtrie, & d'un animal qui ſent, devient un être qui réfléchit. L'HOMME SEUL.

Il eſt tems d'obſerver la marche de cette ſtatue. Je vois Pandore dans l'attelier de Prométhée. L'artiſte a placé auprès d'elle une branche de jaſmin, & le parfum qu'elle exhale a ſuffi pour lui donner l'exiſtence; ſon ame, qui eſt toute neuve, doit ſe livrer avec force à l'impreſſion qui ſe fait ſur ſon organe: elle doit ſavourer avec tranſport les premieres minutes de la vie, & voilà la naiſſance de l'attention.

Dès ce premier inſtant elle jouit; & ſi on ſubſtituoit au jaſmin une odeur déſagréable, elle ſouffriroit; car tout être ſenſible ne reſpire que pour le plaiſir ou pour la douleur; il n'y a que la matiere brute ſur qui ces deux grands mobiles de la vie n'aient aucun pouvoir; & qui

PARTIE II.

me prouvera que la matiere brute ait jamais exiſté ?

Pandore ne deſire encore rien ; elle eſt bien, ſans ſouhaiter d'être mieux ; ou mal, ſans ſouhaiter d'être bien ; ſes deſirs naîtront avec ſes connoiſſances, & deviendront brûlans avec l'amour.

Le jaſmin s'en va ; mais l'impreſſion reſte, & voilà la mémoire. (*)

On préſente à Pandore une roſe : alors une nouvelle faculté de ſon ame ſe développe ; elle compare cette ſenſation nouvelle avec celle qui l'a précédée, & elle juge de leurs rapports ; ſes deſirs naiſſent avec ſes beſoins ; ſon imagination s'agrandit & augmente ſa ſphere d'activité ; & ſi ſon ame quelquefois devient paſſive, c'eſt lorſqu'une ſenſation eſt aſſez vive pour abſorber entiérement toute ſa ſenſibilité : le

(*) Puiſque le ſouvenir d'une ſenſation n'eſt diſtingué d'une ſenſation actuelle, que parce que dans le premier cas on ſent foiblement ce qu'on a été, & dans le ſecond on ſent vivement ce qu'on eſt, s'enſuivroit-il que la mémoire n'eſt qu'une ſenſation déguiſée ?

plaiſir eſt alors une eſpece d'ivreſſe, où elle jouit à peine, & la douleur un accablement, où elle ne ſouffre preſque pas.

L'HOMME SEUL.

Pandore, ennuyée de ſa roſe, deſire le jaſmin qu'elle n'a pas; plus elle deſire, plus elle s'accoutume à deſirer; enfin ce ſentiment s'éleve au degré de la paſſion, & ſon ame ignorante brûle... pour une fleur.

Aimer le jaſmin, c'eſt haïr la roſe: je me trompe; elle ne ſe paſſionne pour des parfums, ou contr'eux, que parce qu'elle n'aime qu'elle-même.

Il y a long-tems que Pandore eſpere le retour de ſa premiere odeur, & qu'elle craint la durée de celle dont elle jouit; ſi alors Prométhée ſe rend à ſes vœux, elle ſe ſouviendra dans la ſuite que ſon deſir a été ſatisfait; elle exigera de nouvelles jouiſſances, & ainſi elle aura une volonté.

L'artiſte, après avoir obſervé les ſenſations de ſa ſtatue, s'applique à étudier la génération de ſes idées. Pandore, qui a vu que la roſe lui

PARTIE II.

a plu & déplu tour-à-tour, s'exerce à ſéparer de la même ſenſation l'idée de plaiſir & l'idée de douleur, & la voilà dans la région des abſtractions; dans la ſuite elle apperçoit que ces notions ſont communes à pluſieurs de ſes manieres d'être, & elle apprend à généraliſer ſes idées.

La marche de Pandore eſt hardie, mais elle eſt sûre, parce que la philoſophie la dirige; dès qu'elle peut diſtinguer les états par où elle paſſe, elle a quelque idée de nombre. Au reſte, il n'y a rien de plus borné que ſon arithmétique; ſa mémoire ne ſauroit ſaiſir diſtinctement quatre unités, & au-delà de trois elle voit l'infini.

L'habitude où elle eſt de voir les fleurs ſe ſuccéder ſur ſon ſein, lui rendra cette variété vraiſemblable, & lui donnera l'idée du poſſible; peut-être même que la certitude où elle eſt que les parfums divers qu'elles exhalent ne peuvent ſe confondre, lui donnera quelque notion de l'impoſſible; elle ſe ſouvient, elle jouit, elle eſpere, elle a donc une connoiſſance limitée

du passé, du présent & de l'avenir; (*) ses songes lui retracent ses plaisirs ou ses peines, L'HOMME SEUL.

(*) L'abbé de Condillac fait sur ce sujet une digression infiniment curieuse. Il s'agit de prouver que l'idée de durée n'est pas absolue, & que lorsque nous disons: le tems coule rapidement ou avec lenteur, ces mots ne signifient autre chose, sinon que les révolutions qui servent à mesurer le tems ne suivent pas la même succession que nos idées.

Imaginons, suivant ce philosophe, un monde aussi compliqué que le nôtre, mais qui ne soit pas plus gros qu'une noisette; il est hors de doute que les astres s'y leveront & s'y coucheront plus de mille fois dans une de nos heures; ainsi pendant que la terre de ce petit monde tournèra autour de son soleil, ses habitans recevront autant d'idées que nous en avons pendant que notre terre fait de semblables révolutions; dès-lors leurs années leur paroîtront aussi longues que les nôtres.

Supposons ensuite un autre monde, auquel le nôtre seroit aussi inférieur qu'il est supérieur à celui qu'on vient d'imaginer: ses habitans seroient, par rapport à nous, comme nous par rapport aux habitans du monde noisette; & si nous interrogeons sur la durée les animalcules & les géants, les premiers compteront des millions de siecles, lorsque les seconds, ouvrant à peine les yeux, répondront qu'ils ne font que de naître.

Cette hypothese fait connoître que la notion de la durée est relative, puisqu'elle dépend de la succession de nos idées.

Elle prouve aussi qu'un instant de la durée d'un être peut coexister à plusieurs instans de la durée d'un autre;

PARTIE II.

& elle n'apperçoit aucune différence entre dormir & veiller; elle a la conſcience de ce qu'elle eſt, auſſi bien que le ſouvenir de ce qu'elle a été: ces deux ſentimens conſtituent la perſonnalité.

Il ſuit de cette analyſe que la ſtatue avec un ſeul ſens a le germe de toutes nos facultés; ſon entendement fait avec un ſeul organe ce qu'il pouvoit faire avec les cinq réunis: la vue, le goût, l'ouïe, & ſur-tout le tact développeront l'intelligence de Pandore; mais l'odorat a déjà tout créé.

---

car nous pouvons imaginer des intelligences qui apperçoivent tout-à-la-fois des idées que nous n'avons que ſucceſſivement, & ce principe nous conduit juſqu'à la notion d'un eſprit qui embraſſeroit dans un inſtant toutes les connoiſſances que les créatures n'ont que dans une ſuite de ſiecles; cet être ſupérieur ſera comme au centre de ces mondes où l'on juge ſi diverſement de la durée; & ſaiſiſſant d'un coup-d'œil tout ce qui leur arrive, il verra le paſſé, le préſent & l'avenir dans le même tableau. — Le fond de ce ſyſtême eſt dans le premier tome du *Traité des ſenſations*, *depuis la page* 110 *juſqu'à la page* 119

Il y a beaucoup d'imagination dans cette idée; mais cette imagination s'accorde avec le ſang-froid de la philoſophie.

L'HOMME SEUL.

Si Prométhée avoit choiſi d'autres ſens pour donner à ſa ſtatue le premier ſentiment de l'exiſtence, la marche de Pandore eût été la même, & on auroit obſervé la même gradation de phénomenes dans le développement de ſa ſenſibilité comme dans celui de ſon intelligence.

Cependant le philoſophe découvre, dans ces nouvelles modifications de l'ame, des nuances différentes ſur leſquelles il eſt utile de s'arrêter. Si Pandore eſt appellée à la vie par la réſonnance d'un corps ſonore, elle a une exiſtence plus complette que par l'organe de l'odorat; car, en lui ſuppoſant une oreille très-fine, elle diſtinguera avec le ſon principal l'octave de la quinte & la double octave de la tierce; & le plaiſir qui réſulte de l'harmonie de pluſieurs ſons eſt plus grand, que celui que fait naître le ſentiment d'un ſeul parfum.

L'oreille heureuſement organiſée de Pandore diſtinguera aiſément le bruit du ſon, parce que la premiere réſonnance n'a jamais d'harmoniques, & bientôt elle ſaura préférer le concert

PARTIE II.

de quelques oiſeaux au fracas inappréciable d'un rocher qui s'écroule.

Si elle réunit l'organe de l'ouïe à celui de l'odorat, elle s'accoutumera par degrés à diſtinguer deux ordres de ſenſations, & ſon ame croira avoir acquis une double exiſtence.

Le goût contribueroit plus que l'ouïe ou l'odorat au bonheur de Pandore & à ſon malheur; car la faim eſt un beſoin, & la néceſſité de la ſatisfaire rend plus piquante la ſaveur d'un fruit, que l'odorat d'une julienne ou le concert de quelques roſſignols.

Si la ſtatue peut également ſentir, entendre & manger, le goût peut nuire aux deux autres ſens; l'exiſtence de Pandore affamée ſera toute entiere dans ſon palais, & elle ſera inſenſible aux parfums & à l'harmonie.

Faiſons rentrer la ſtatue dans le néant, & que le marbre ne s'anime que pour ouvrir ſes yeux à la lumiere; Pandore alors verra des couleurs, mais elle ne diſtinguera pas un globe d'un cube; elle n'embraſſera même que confu-

sément le tableau lumineux que lui préſente la nature ; comme en entrant pour la premiere fois dans un édifice gothique, la multiplicité des ornemens nous empêche de juger de l'architecture. L'HOMME SEUL.

L'œil de Pandore s'accoutume enſuite à fixer la couleur la plus éclatante ; ſi le faiſceau des ſept couleurs primitives vient ſe décompoſer devant elle par le moyen du priſme de Newton, elle doit s'arrêter d'abord ſur le rouge ; ſon œil fatigué cherche bientôt à ſe repoſer ſur une couleur moins vive, & elle rencontre l'orangé : il parcourt enſuite dans le même ordre le jaune, le verd, le bleu, le pourpre & le violet, juſqu'à ce qu'il ne trouve plus que le noir, & alors il eſt probable qu'il ſe fermera à la lumiere.

La ſtatue dans la ſuite apprend à fixer pluſieurs couleurs à-la-fois ; alors elle doit ſe regarder comme une eſpece de ſurface colorée, & elle aura une idée de l'étendue, mais très-imparfaite ; car la figure, le lieu & le mouve-

PARTIE II.

ment n'exiſtent point à ſes yeux; tout cela dépend pour elle d'une nouvelle création.

Prométhée étend l'exiſtence de Pandore en joignant en elle l'organe de la vue à ceux de l'ouïe, du goût & de l'odorat; alors la chaîne de ſes idées s'agrandit, les objets de ſes jouiſſances ſe multiplient; mais ſon ame, circonſcrite dans un cercle étroit, ne peut encore vaincre toute ſon ignorance; elle voit, ſent, goûte & entend, ſans ſoupçonner qu'elle a des yeux, un nez, une bouche & des oreilles. Si, tandis qu'elle goûte un fruit plein de ſaveur, on lui fait entendre un concert, on brûle de l'encens à ſes côtés, & on préſente à ſes regards le ſpectacle magique du claveſſin oculaire, elle ſe regardera comme une ſaveur qui devient ſucceſſivement ſonore, odoriferante & colorée; tous ſes jugemens ſur les objets extérieurs doivent être faux, parce qu'elle penſe qu'elle exiſte ſeule dans le vaſte déſert de la nature.

Il eſt tems que Prométhée développe le ſens du tact dans ce marbre inanimé qui doit un jour

brûler pour lui ; il eſt tems que cet organe naiſſe dans ce nouvel être pour l'inſtruire, ſur les plus grandes jouiſſances ; l'artiſte, qui veut jouir de tout le ſpectacle de ſa création, borne d'abord ſa maîtreſſe au dernier degré de ſentiment ; Pandore, privée des autres ſens, n'exiſte que par la conſcience qu'elle a de l'action de ſes membres, & ſur-tout des mouvemens de ſa reſpiration : voilà ſon ſentiment fondamental, & elle doit la vie à ce jeu de la machine. L'HOMME SEUL.

Si elle naiſſoit dans un élément toujours uniforme, elle reſteroit plongée dans la plus profonde ignorance ; mais la fraîcheur du matin ſuccede à la douce température de la nuit, & les feux du midi au frais de l'aurore : alors elle diſtingue ces diverſes ſenſations. Si, pendant que ſa tête eſt expoſée aux rayons du ſoleil, ſes pieds ſont arroſés par l'eau d'une fontaine, elle ſe reconnoît à-la-fois deux manieres différentes d'exiſter, & elle acquiert une idée confuſe de l'étendue.

Quel nouveau ſpectacle ſe préſente ? La vive

PARTIE II.

impreſſion du plaiſir vient de ſe communiquer au corps de Pandore, ſes muſcles ſe contractent, & ſon bras s'agite; cette beauté naiſſante cede au mouvement machinal; elle promene ſa main ſur elle-même & ſent de la réſiſtance; elle juge alors qu'elle a un corps, elle peut dire MOI.

Elle touche enſuite un corps étranger; mais il ne rend pas ſentiment pour ſentiment; ſi la main dit MOI, elle ne reçoit pas la même réponſe; cela ſuffit pour lui faire diſtinguer les objets extérieurs, de ſa propre exiſtence; dès-lors elle ne ſe croit plus toute la nature.

Tant que Pandore a été bornée au ſentiment fondamental, ſon exiſtence lui a paru concentrée en un ſeul point; mais depuis qu'elle connoît l'uſage de ſes membres, en variant ſes mouvemens, elle cherche à varier ſes plaiſirs: elle aime à manier le marbre à cauſe du poli de ſa ſurface; un fruit la charme, parce qu'elle peut le contenir tout entier dans ſa main; un arbre lui plaît auſſi, à cauſe de l'étonnement où la jette l'étendue de ſa circonférence; quand

tant de mouvemens auront excédé ſes forces, ſes plaiſirs tumultueux s'évanouiront, & le repos deviendra la plus vive de ſes jouiſſances.

L'HOMME SEUL.

Pandore connoît déjà l'étendue, la durée & l'eſpace ; elle peut aimer d'autre objet qu'elle-même, & elle eſt ſuſceptible de curioſité : ce dernier ſentiment va l'expoſer aux atteintes de la douleur : elle marche, rencontre un palmier, chancelle & tombe avec bruit ; cette chûte, en lui inſpirant la crainte, fait naître en elle la premiere idée d'induſtrie ; elle ne marchera plus qu'avec défiance ; ſi elle rencontre un bâton, elle s'en ſervira pour guider ſes pas. — La douleur n'a été qu'utile à Pandore ; elle a doublé ſon intelligence.

Le tact eſt le plus éclairé des ſens ; Pandore, avec ſon ſecours, devient à chaque inſtant plus étonnant ; elle ne confond plus un cube avec un globe, & la direction d'un arc avec celle d'un jonc ; ſes idées de figure & d'étendue ſe perfectionnent, & elle touche aux élémens de l'art d'Archimede.

PARTIE II.

Puiſqu'elle a cinq doigts, elle pourra les compter ; ainſi la voilà dans la région abſtraite des nombres : cependant les idées d'être, de ſubſtance, de nature, &c. n'exiſtent pas encore pour elle ; ces fantômes ne ſont palpables qu'au tact des philoſophes.

Ses idées d'eſpace & de durée s'étendent ; ſon imagination lui fait découvrir une carriere ſans bornes qu'elle n'a pu parcourir, & des inſtans, ſoit dans le paſſé, ſoit dans l'avenir, qu'elle ne peut atteindre : alors elle ſe perd dans un horizon immenſe, & ſa penſée paroît embraſſer toute l'éternité.

Pandore a des idées ſans doute fort étendues ; cependant elle ne ſpécule pas : ſi elle devenoit métaphyſicienne, avec tous ſes préjugés elle pourroit tomber dans le ſyſtême des idées innées ; mais ce n'eſt pas la peine, ſuivant l'abbé de Condillac, d'en faire un philoſophe, pour lui apprendre à raiſonner ſi mal.

Pandore a acquis par l'organe du tact aſſez de connoiſſances : il eſt tems que le plus éclairé

des ſens ſerve aux autres d'inſtituteur. Prométhée conduit ſa ſenſible maîtreſſe dans un parterre; elle détache une tige d'œillet, la porte machinalement auprès de ſon viſage, & découvre en elle l'organe de l'odorat : c'eſt alors que le nez, inſtruit par la main, range en pluſieurs claſſes les corps odoriférans, diſtingue pluſieurs parfums dans un bouquet, & acquiert une fineſſe de diſcernement, à laquelle l'homme même, jouiſſant de tous ſes ſens, ne ſauroit atteindre.

L'HOMME SEUL.

Les bienfaits de Prométhée ſe multiplient; pendant que le chef-d'œuvre de la nature s'occupe à ſentir le parfum de la roſe qu'elle tient collée ſur ſon ſein, elle entend le concert mélodieux des oiſeaux, l'onde bruyante ſort d'une caſcade, & le tonnerre qui s'échappe d'un nuage livide, annonce par ſes éclats qu'il va anéantir la nature.

Pandore, toute entiere à cette nouvelle ſenſation, laiſſe ſon tact & ſon odorat ſans exercice; bientôt elle ſe raſſure & recommence à s'oc-

PARTIE II.

Pandore, en ſatisfaiſant à un beſoin, ne devine pas qu'il doive renaître; elle ne lit point dans l'avenir; elle n'a pas plus de prévoyance que le Caraïbe qui vend ſon lit le matin, ne ſe doutant pas que le ſoir il doit ſe coucher.

L'expérience l'inſtruit peu à peu; elle réfléchit ſur le paſſé, elle étend ſa prévoyance au lendemain, & l'ordre de ſes études ſe trouve déterminé par ſes beſoins.

Elle abuſe de ſes ſens, la douleur l'en punit, & elle apprend l'art difficile de jouir.

Sa ſécurité eſt d'abord ſinguliere; elle ne craint point les tigres qui ſe déchirent entr'eux; l'univers eſt un théatre où elle ne joue que le rôle de ſpectatrice, ſans prévoir qu'elle en doive jamais enſanglanter la ſcene.

L'aſpect d'un animal terrible, la vue du carnage dont il eſt l'inſtrument, le ſpectacle de ſes propres bleſſures, obligent bientôt Pandore à chercher des armes pour ſe défendre contre les êtres deſtructeurs, & avec ſon induſtrie, elle lutte avec ſuccès contre la force.

Cependant les frimats viennent attriſter la

Le tact dans Pandore a servi à perfectionner sa vue, son ouïe & son odorat; cet organe est moins nécessaire au développement de son goût: comme la nature a consacré le palais à la conservation des animaux, ce sens paroît le seul qui n'ait pas besoin d'apprentissage. L'HOMME SEUL.

Au reste, le tact, malgré les services qu'il rend à l'entendement, ne doit pas toujours être son oracle; il introduit également l'erreur & la vérité dans les avenues de l'ame: par exemple, il dit que les couleurs sont dans les corps brillans, les sons dans les corps sonores & les parfums dans les fleurs; il porte à juger du tems par les révolutions d'une planete, & non par la succession des idées; il apprend au peuple à tout matérialiser, & aux philosophes à être peuple.

Ne nous écartons pas de l'attelier de Prométhée. Enfin, Pandore jouit de tous ses sens, & le grand acte de la création est achevé: examinons sous ce nouveau point de vue ses besoins, ses idées & son industrie; elle est faite pour plaire, rendons-la digne d'aimer.

PARTIE II.

droit l'idole de la moitié de la terre, ſi elle ſavoit aimer; mais on n'apperçoit dans cette beauté ingénue aucune étincelle de la plus brûlante des paſſions, & l'ouvrage de Prométhée reſte imparfait.

J'ai toujours regretté que le métaphyſicien qui a conduit Pandore juſqu'au moment où tous ſes organes ſont développés, n'eût pas entrepris l'analyſe de ſon ſixieme ſens : la ſtatue de l'abbé de Condillac ſeroit peut-être parfaite, ſi Buffon lui avoit appris à aimer.

L'homme de goût qui a obſervé la derniere marche de Pandore, s'apperçoit aiſément que le fil analytique s'échappe quelquefois des mains de l'auteur; qu'il fait franchir à la ſtatue les intervalles que franchit ſon génie; que, loin de penſer tout ce qu'on peut dire dans un ſi beau ſujet, il ne dit pas même toujours tout ce qu'il penſe. Malgré ces taches légeres, je regarde l'ouvrage de l'abbé de Condillac, comme un des plus beaux monumens de l'eſprit philoſophique, & ſa ſtatue, comme la plus parfaite qui ſoit ſortie juſqu'ici de la main des hommes.

CHAPITRE X.

Si l'Homme est dans la nature le seul être sensible.

L'HOMME SEUL.

Il a été un tems où le philoſophe qui auroit agité cette queſtion, auroit pu s'attendre à être traité d'inſenſé, par l'homme froid qui raiſonne, & d'impie par les têtes brûlées qui perſécutent; on croyoit alors que le pentateuque étoit un traité d'aſtronomie; on brûloit ceux qui faiſoient un pacte avec le diable, & on puniſſoit Galilée d'avoir été phyſicien.

Ce ſiecle n'eſt plus; la philoſophie a changé la face de l'Europe; elle a rendu à l'entendement humain toute ſon élaſticité; les bons eſprits ont appris à étudier la nature, & le fanatiſme ne nuit plus qu'à lui-même.

J'ai toujours cru que cette idée, que l'homme ſeul eſt ſenſible, étoit née primitivement dans la tête d'un deſpote: c'étoit un moyen bien ſimple de s'établir le roi de la nature, que de

PARTIE II.

Au reſte, de tems immémorial on a ſoupçonné, près du Gange, que l'homme n'étoit pas ſur ce globe le ſeul des êtres ſenſibles; on attribue cette doctrine à Pythagore, & il n'eſt pas indifférent d'obſerver quelle gradation de raiſonnemens conduiſit ce légiſlateur de l'Inde à adopter cette idée, qui devint la baſe de la métempſycoſe.

ARTICLE PREMIER.

Les douze surprises de Pythagore.

L'HOMME SEUL.

Pythagore faiſoit fréquemment des voyages, afin d'acheter le droit d'éclairer la terre. Dans ce tems-là il y avoit fort peu de livres, mais beaucoup d'hommes qui en tenoient lieu.

On peut obſerver auſſi qu'alors tous les êtres parloient : voilà pourquoi les anciens étoient ſi prodigieuſement éclairés. Si les modernes ſont ſi ignorans, c'eſt que la nature eſt muette, ou peut-être qu'ils ne ſavent pas l'interroger.

Ce légiſlateur de l'Aſie étant dans cette partie de l'Inde que nous nommons la côte du Coromandel, ſe rendoit tous les ſoirs ſur le bord de la mer, pour converſer avec les poiſſons : cependant les animaux n'étoient pas encore ſacrés pour lui ; il ignoroit qu'on pût être ſenſible ſans être homme, & il ne ſe doutoit pas

PARTIE II.

qu'il deviendroit dans la ſuite le créateur du dogme de la métempſycoſe.

Ce ſage ſortoit un jour d'une académie de gymnoſophiſtes, où l'on avoit décidé que l'homme avoit ſeul la raiſon en partage, parce qu'il étoit le ſeul qui eût de la ſenſibilité. Un géometre avoit prouvé cette theſe par $a + b - c = o$; un ſavant avoit cité le philoſophe Lu, qui le tenoit du mage Mamoulouk, qui le tenoit du Parſis Coſrou, qui le tenoit en droiture du dieu Brama. Un jeune poëte avoit mieux fait encore; il avoit mis en vers l'hiſtoire naturelle de l'homme, & la rime lui avoit tenu lieu de preuves.

Pythagore n'étoit pas content de cette déciſion; il ſentoit qu'une équation n'a pas beaucoup de force en métaphyſique; que des vers ne ſont pas des raiſons, & que le dieu Brama pouvoit avoir dit une ſottiſe; ainſi il s'en alloit tout penſif vers la mer, comptant bien interroger les poiſſons, pour ſavoir s'ils réſoudroient mieux ſon problême que les philoſophes.

Il étoit obligé de traverſer un bois pour ſe rendre ſur le rivage ; à peine eut-il fait quelques pas dans le taillis, qu'il apperçut l'éléphant blanc du roi de Myrcond, qui venoit à lui à grands pas. Son premier mouvement fut de ſe jeter à genoux devant l'animal royal, comme il eſt encore d'uſage ſur toute la côte du Malabar & ſur toute celle du Coromandel, contrées immenſes où il y a beaucoup d'éléphans & d'Indiens eſclaves, mais très-peu d'hommes. L'HOMME SEUL.

Le coloſſe releva doucement avec ſa trompe le timide philoſophe : — Mon ami, lui dit-il, je ſuis raſſaſié d'encens, de gloire & de génuflexions : il y a bientôt quatre cents vingt ans (*) que je ſuis révéré dans l'Inde, à l'égal du dieu Brama : j'ai vu douze générations de rois à mes genoux, & ce n'eſt que par la perte de cent mille hommes que l'empire de Myrcond a acheté l'honneur de m'avoir pour maître.

(*) L'éléphant Ajax, qui combattoit pour Porus contre Alexandre, vivoit encore quatre cents ans après. *Voyez* Philoſtrate, *vit. Appollon. lib. XVI.* — Cependant ce n'étoit pas un éléphant blanc.

PARTIE II.

Tant de grandeurs n'ont pu me corrompre; je penſe à chaque inſtant que je ne ſuis pas ſur la terre le ſeul de mon eſpece; je me vois, il eſt vrai, le roi des hommes; mais les hommes, à leur tour, ſont les rois de mille éléphans qui, ſans avoir ma couleur, ont mon intelligence; cet horrible contraſte me remplit de douleur; car je ſuis philoſophe & ſenſible....

Un éléphant philoſophe! un éléphant ſenſible! diſoit en lui-même Pythagore; voilà qui ne s'accorde guere avec les théorêmes, les citations & les jolis vers de nos gymnoſophiſtes. Cependant ne jugeons pas entre ce grand animal & une académie.

Tu rêves, dit le coloſſe philoſophique: tant mieux; je ſuis auſſi un animal rêveur; c'eſt même pour donner un libre cours à mes rêveries, que je me dérobe tous les ans pendant huit jours au faſte de ma cour, & que je viens habiter cette forêt: j'y trouve des éléphans noirs & des éléphans roux (*), avec qui je

(*) Le révérend pere François-Vincent-Marie de

converſe; je m'entretiens encore plus volontiers avec moi-même; & ces inſtans délicieux où je jouis de l'indépendance avec mes égaux, me conſolent des années que je paſſe à m'ennuyer avec les rois. —

L'HOMME SEUL.

Chaque mot que dit votre majeſté me confond : je ſavois bien que vous étiez chaſte, reconnoiſſant, & même religieux (*) : mais

Sainte-Catherine de Sienne, s'exprime ainſi au chapitre XI de ſon voyage aux Indes orientales : — Il y a des éléphans de trois ſortes : les blancs, qui ſont les plus grands, les plus doux & les plus paiſibles, ſont adorés comme des dieux ; les roux paroiſſent les plus petits de corſage, mais ils ſont les plus valeureux, & les autres éléphans ont pour eux beaucoup de vénération ; la troiſieme eſpece eſt celle des noirs, qui ſont les plus communs & les moins eſtimés. — Il s'enſuit du témoignage de Pythagore, combiné avec celui du révérend pere François-Vincent-Marie de Sainte-Catherine de Sienne, que les éléphans noirs ſont des dieux pour les animaux ſubalternes, que les roux le ſont pour les noirs, & que les blancs le ſont pour les hommes.

(*) L'éléphant eſt chaſte. — *Pudores nunquam niſi in abdito coëunt.* Plin. lib. VIII, cap. V.

L'éléphant eſt reconnoiſſant. — *Cet animal ſe ſouvient du bien qu'on lui a fait, & a de la reconnoiſſance, juſque-là qu'il ne manque point de baiſſer la tête en paſſant devant les maiſons où on l'a bien traité.* Voyages de la

PARTIE II.

ſenſible ! la ſenſibilité n'eſt donc pas un des attributs eſſentiels du genre humain ? ---

Ton genre humain a de plaiſantes idées ſur la nature : j'ai connu jadis à la cour de la reine de Zendou un philoſophe, homme de génie d'ailleurs, qui, après avoir bâti un monde avec des dés, prétendoit que les animaux qui l'habitoient, étoient de purs automates. Suivant cette idée, nous avions des yeux ſans voir, des oreilles ſans entendre, & tous les organes du ſentiment, ſans la faculté de ſentir. J'avoue que j'ai été fort ſenſible à cette calomnie du philoſophe de Zendou ; mais j'étois trop puiſſant pour m'abaiſſer à le punir.

Pythagore, qui aimoit les ſyſtêmes du phi-

---

compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 413.

Enfin l'éléphant eſt religieux. -- *Lunâ novâ nitescente, audie elephantos naturali quâdam & ineffabili intelligentiâ è ſilvâ ubi paſcuntur, ramos recèns decerptos auferre, eoſque deindè in ſublime tollere, ut ſuſpicere, & leviter ramos movere, tanquàm ſupplicium quoddam deæ protendentes, ut ipſis propria & benevola eſſe velit.* Ælian. lib. IV, cap. X.

Il paroît que depuis Pythagore, les éléphans ont preſqu'autant dégénéré que les hommes.

ſophe de Zendou, rougit; l'éléphant s'en apperçut, & continua ainſi: Je ne perſécute perſonne pour les crimes qu'il penſe, mais ſeulement pour les crimes qu'il fait. Tant que ton philoſophe ſe contentera de ſe jouer de ſon imagination, les éléphans riront & n'en ſeront pas moins des êtres ſenſibles. Mais ſi quelque roi s'appuyoit de l'imagination de cet homme à paradoxes, pour ſe jouer de notre vie, alors malheur au monde! tous les éléphans ſe raſſembleroient à ma voix; nous marcherions contre les hommes, & nous écraſerions ſous nos pieds toute cette petite fourmilliere.

L'HOMME SEUL.

Pythagore étoit plus effrayé que convaincu: le coloſſe mit la fourmi raiſonnante ſur ſa trompe. — Tu me parois moins déciſif, dit-il, que le philoſophe de Zendou; je veux bien diſſiper tes doutes: examine un peu cette trompe; vois comme la nature en a fait en même tems un membre flexible & un organe de ſentiment; je m'en ſers pour ſucer, pour ſentir & pour toucher: c'eſt un triple ſens qui poſſede à-la-fois

PARTIE II.

la flexibilité de tes levres, la fineſſe de ton odorat & la délicateſſe de ta main. Je ſuis ſenſible par ma trompe, ou perſonne ne l'eſt dans la nature. ---

Pythagore, peu aſſuré ſur ſon ſiege mobile, ſongeoit plus à prendre un point d'appui qu'à répondre. -- Encore un mot, répondit le formidable diſſertateur, & je te rends la liberté. -- Je ſuis bien plus ſenſible que les hommes, car je me nourris de végétaux, tandis que tes pareils ſe nourriſſent de chair & s'abreuvent de ſang: vois comme tous les animaux me reſpectent ſans me craindre, tandis qu'ils te regardent comme l'ennemi né de tout ce qui reſpire: veux-tu examiner ſans préjugé quel eſt le plus ſenſible de l'homme & de l'éléphant? ne conſulte ni l'homme, ni l'éléphant, mais interroge la nature. ---

Il eût été auſſi difficile à Pythagore de réfuter ce raiſonnement, que d'échapper à la pourſuite de l'animal raiſonneur: l'éléphant lui épargna ce double embarras; il le poſa en ſilence ſur le gazon

gazon, & rentra dans sa forêt aussi fier d'avoir confondu un homme, que le seroit le dramaturge Mercier d'avoir persuadé à un provincial que Racine est un sot, & que lui-même est un homme de génie. L'HOMME SEUL.

Le législateur de l'Asie se retira tout pensif du côté de la mer : en vérité, disoit-il en chemin, cet éléphant blanc a plus de philosophie que tous nos gymnosophistes : j'ai fait de grands voyages, mais jamais je n'ai vu d'éléphant qui ne fût frugivore : pour les hommes, ils ont tous un attrait singulier pour la destruction ; chez les Seres on mange des vers à soie ; dans l'isle de Taprobane, des abeilles ; en Lybie, des sauterelles ; au centre de l'Afrique, des moucherons ; & vers la pointe, des poux ; je ne vois qu'une différence entre nous & ces barbares : le sauvage mange la chair crue, & le sage la fait cuire. — Encore une fois, l'académie pourroit bien avoir tort.

Mais l'éléphant, qui raisonne comme l'homme, pourroit bien être sensible comme

PARTIE II.

lui, ſans que ce privilege s'étendît aux autres animaux. Qui ſait ſi une ame d'un ordre particulier n'anime pas cette énorme machine ? — Oui, l'académie pourroit bien avoir raiſon.

Cependant ſi cette maſſe organiſée qu'on nomme l'éléphant, eſt dans la claſſe des êtres ſenſibles, pourquoi n'y mettroit-on pas auſſi cet aigle qui regne dans la région où ſe forme le tonnerre, ce colibri qui déploie ſur ſon plumage toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ce caſtor qui bâtit avec autant d'intelligence que nous, & ce ſinge que le philoſophe même eſt tenté de prendre pour un homme dégénéré ? — En vérité, ce problême n'eſt pas aiſé à réſoudre.

Ainſi cheminoit Pythagore, adoptant un ſyſtême & le détruiſant tour-à-tour ; raiſonnant tantôt comme s'il avoit une trompe, & tantôt comme s'il préſidoit ſon académie ; mais plus près de la vérité lorſqu'il répétoit les leçons d'un animal, que lorſqu'il commentoit celles des philoſophes.

Cependant les ombres de la nuit commen-

çoient à s'épaiſſir : la lune ne faiſoit pas encore briller ſa lumiere argentée ſur l'horizon, & le ſage n'y diſtinguoit plus les objets qu'à l'aide de ces inſectes lumineux qui volent ſous la forme de petites étoiles, & qu'on nomme en indien des cucujus. (*)

L'HOMME SEUL.

Pythagore, las de rêver, s'amuſa à prendre un de ces phoſphores volans : l'animal captif gémit dans ſa main : le philoſophe, en obſervant ſa lanterne, comprima légérement ſa tête, & ſon éclat s'affoiblit. Un moment après, en voulant lui rendre la liberté, il le laiſſa tomber ſur un rocher. L'inſecte appella l'homme un barbare, expira ; & la lumiere diſparut.

(*) Il eſt aſſez ſingulier de voir dans l'Inde ce ſcarabée, qu'on a cru juſqu'ici un animal indigene de l'Amérique. --- La race des cucujus indiens ſe ſeroit-elle éteinte depuis Pythagore ? L'Amérique alors étoit-elle contiguë à l'ancien continent ? Notre philoſophe auroit-il pris un ver luiſant pour un cucuju ? Ou bien nos naturaliſtes ont-ils affirmé où ils ne doivent que douter ? — Quand on traite de l'hiſtoire naturelle, il vaut encore mieux ne rien établir que de n'établir que des conjectures.

PARTIE II.

Pythagore, qui étoit ſenſible, quoique du nombre de ces hommes qu'on appelle heureux, ſe baiſſa pour ſecourir ſon cucuju. A force de chercher dans les fentes du rocher, il crut trouver ſon inſecte, mais il n'attrapa qu'un bombardier. Cet animal, qui ſe ſentit ſaiſi par une main étrangere, jeta par l'anus une fumée d'un bleu clair, accompagnée d'une exploſion ſemblable à celle d'une arme à feu. Le philoſophe fut d'abord effrayé; mais il ſe familiariſa bientôt avec l'artillerie du ſcarabée, & répéta ſes expériences juſqu'à ce que l'animal tonnant fût épuiſé; alors ſa poitrine s'affaiſſa; il appella notre phyſicien un monſtre, & mourut comme le cucuju.

Pythagore, appellé monſtre par des ſcarabées, ſe perſuada aiſément qu'ils étoient au nombre des êtres ſenſibles; il ſe promit alors de reſpecter les animaux terreſtres, & de ne plus faire d'expérience qui outrageât la nature.

La marée montante commençoit déjà à gagner ſes brodequins, quand il apperçut, à

L'HOMME SEUL.

la lueur de la lune réfléchie par les flots plusieurs poules poursuivant avec acharnement une espece de coq qui fuyoit pesamment devant elles. Pythagore, qui devenoit à chaque instant plus humain, prit la défense de l'opprimé, & le déroba à la rage des bacchantes emplumées qui vouloient le déchirer. Qui es-tu ? qu'as-tu fait, dit le sage à l'animal fugitif ? — Je fuis... Hélas ! je ne fuis plus rien, dit d'un ton flûté le diminutif de coq au philosophe : j'avois autrefois un nombreux serrail où je régnois en despote : des monstres, faits à l'extérieur comme vous, m'ont ravi l'usage de mon sixieme sens : depuis ce moment fatal ces poules ne m'ont jamais regardé qu'avec dépit ; elles voudroient me punir du crime des hommes & de mes malheurs.

Pythagore tâcha de consoler le chapon ; il lui dit que ses bourreaux n'épargnoient pas plus les hommes que les coqs ; qu'il y avoit dans quelques contrées des peres qui mutiloient leurs enfans, pour leur donner une voix de dessus,

PARTIE II.

& que dans preſque toute l'Aſie, on faiſoit des demi-hommes pour augmenter la valeur des femmes. Ces grands exemples firent quelqu'impreſſion ſur le chapon, & en ſe retirant il maudit moins les hommes, ſoit parce qu'il ne vit plus de poules, ſoit parce qu'il ne put réſiſter à l'éloquence de Pythagore.

L'infortuné volatile étoit déjà fort loin, quand notre philoſophe méditatif s'apperçut que la mer s'élevoit inſenſiblement autour de lui, & lui fermoit le chemin du rivage. Il ſe hâta de monter ſur un rocher, & réſolut d'y attendre le moment où il plairoit à l'Océan de lui rendre la liberté.

La lune, à demi voilée par un nuage, faiſoit alors briller ſa lumiere incertaine ſur les flots. Pythagore, promenant ſes regards ſur cette plaine immenſe qui ne ſembloit bornée que par le ciel & par la nuit, ne put ſe défendre d'un ſecret ſentiment de fierté : — Je ſuis né, dit-il, dans un élément où tous les êtres animés ſont ſenſibles; mais pourquoi les habitans de

cette vaſte mer ſont-ils de purs automates ? Comment l'organe du tact, qui nous procure tant de jouiſſances, leur a-t-il été refuſé ? La nature, qui eſt notre mere, ſeroit-elle la marâtre des poiſſons ? L'HOMME SEUL.

Tandis qu'il parloit, une obſcurité profonde enveloppoit le ciel & les eaux ; les nuages s'entaſſoient & ſe diſperſoient au gré des vents ; la flamme livide des éclairs ſe déployoit ſur l'horizon, & les rochers retentiſſoient du fracas du tonnerre. Pythagore, l'œil fixé ſur cette mer de feu qui menaçoit à chaque inſtant de l'engloutir, vit quelques poiſſons s'élever du ſein des eaux & s'agiter douloureuſement comme pour lutter contre la preſſion de l'athmoſphere ; d'autres venoient juſqu'à ſes pieds chercher un aſyle contre la foudre ; quelques-uns même périſſoient d'effroi, & leurs corps livides venoient battre contre le rocher. -- Eh quoi ! s'écria le philoſophe, les poiſſons même ſont ſenſibles ! ils ont un organe du tact ! l'impreſſion de l'air ſuffit pour les faire périr, &

PARTIE II.

moi je vis encore ! je vois bien que pour connoître le ſyſtême des êtres, il faut écouter la nature & non pas les naturaliſtes.

Cependant la ſérénité renaiſſoit dans la plaine du ciel; la mer ne portoit plus contre les rochers des lames écumantes, & les poiſſons, pour reſpirer un air pur, venoient ſe jouer ſur la ſurface des eaux. Un requin qui avoit entendu le monologue de Pythagore, vint le regarder avec cet air de mépris qu'un monſtre qui a vingt-cinq pieds & deux cents dents, doit avoir naturellement pour un animalcule de cinq pieds & demi, qui n'a ni défenſes ni nageoires. Le philoſophe éperdu ſe crut au dernier inſtant de ſa vie; il invoquoit Brama avec autant d'ardeur, qu'une Indienne qui va ſe brûler ſur le tombeau de ſon époux. -- Sois tranquille, dit le monſtre, j'ai mangé aujourd'hui trente dorades, deux lamentins, & trois negres (*); je ſuis raſſaſié, & je t'accorde

(*) Ce trait de généroſité eſt d'autant plus ſingulier que le requin eſt le plus vorace des animaux; il eſt par-

la vie : mais, dis-moi un peu, être à deux pieds, sans écailles, par quelle bizarrerie étrange tes pareils me refusent-ils la faculté de sentir ? Je respire par mes ouïes ; je vois dans ton élément comme dans le mien ; je sens d'une lieue l'odeur d'un cadavre, & je savoure la chair d'un negre comme celle d'un crabbe : si mon organe du tact n'a pas toute la finesse du tien, c'est que j'habite un élément plus épais ; ces écailles sont pour moi une robe impénétrable qui me garantit contre les atteintes du froid ; grace à cette enveloppe grossiere, je prolonge la carriere de mes jours, & je vivrai encore lorsque tes petits-fils auront vécu.

L'HOMME SEUL.

ticuliérement avide de chair humaine, & on en voit qui suivent les vaisseaux qui font la traite des negres, pour dévorer les cadavres qu'on jette à la mer. Rondelet assure que l'ouverture de la gueule de ce monstre est si grande, que si on la tient ouverte avec un bâillon, les chiens y entrent sans peine pour manger ce qui se trouve dans son estomac. -- Les savans qui ont écrit après Rondelet, n'ont pas manqué de conclure de ce fait, que le requin étoit le monstre qui engloutit autrefois le prophete Jonas. Au reste, on peut fort bien conclure comme ces savans, quand on voit comme Rondelet.

PARTIE II.

Cependant je ſuis ſenſible, & les lamproies que je dévore le ſont de même, & le cachalot qui m'engloutit dans ſa gueule énorme, l'eſt auſſi.

Mais la mer ſe retire; adieu; ſouviens-toi que tout être qui reſpire a des ſens; apprends à reſpecter la nature & à ne pas dégrader les requins.

Pythagore éperdu s'examinoit avec ſurpriſe & doutoit s'il vivoit encore; quand le monſtre eut diſparu, il ſe rappella ſa harangue, & promit bien dès qu'il auroit le loiſir, d'écrire, contre les gymnoſophiſtes, un livre qui ne ſeroit condamné que par ceux qui ne le liroient pas.

Avant de quitter ſon rocher, il fut encore témoin d'un ſpectacle ſingulier: il vit une multitude ſurprenante de cames qui voguoient ſur la mer, ayant une de leurs coquilles baiſſée & l'autre élevée; celle-ci leur ſervoit de voile & celle-là de navire; le philoſophe fit un mouvement pour ſe retirer, alors les coquilles ſe refermerent, les poiſſons plongerent au fond des eaux, & toute la flotte diſparut.

En s'appuyant contre le rocher pour descendre sur le rivage, il toucha aussi par mégarde une espece d'éponge glutineuse dans laquelle vivoit un poisson testacée qui lui étoit inconnu; l'animal blessé fit jaillir plusieurs filets d'eau au visage du philosophe, & la fontaine ne tarit que lorsque le poisson ne fut plus. (*)

L'HOMME SEUL.

Arrivé au pied du rocher, il apperçut une très-jolie coquille, & la ramassa, la croyant vuide; mais Bernard l'hermite étoit dedans; ce poisson crustacée défendit sa demeure avec vigueur; il saisit avec sa serre la main du philosophe & l'obligea à jeter dans la mer l'animal avec sa maison.

Pythagore ne savoit plus comment faire pour ne blesser aucun être sensible; il aborda enfin sur le rivage, & s'assit tranquillement sur quelques plantes informes qui le tapissoient, méditant sur tous les spectacles dont il venoit d'être témoin, & s'étonnant d'avoir acquis plus de

(*) Kolbe confirme ce fait dans sa description du cap de Bonne-Espérance, tome III, page 136.

PARTIE II.

lumières en converſant une nuit avec les
maux, qu'en étudiant pendant un demi-
les hommes & les livres.

Les plantes ſur leſquelles il repoſoit ét
des zoophytes (*); chacun de ces êtres f
liers témoigna à ſa façon ſon mécontenten
la *plume de mer* obſcurcit ſon phoſphor
pulpo engourdit le pied du philoſophe, co
auroit fait la torpille, & la *galere* exhala ſ
main un poiſon ſubtil, qui fit l'effet de ces fl
envenimées que quelques Indiens lancent
leurs ſarbacannes. (**)

(*) Corps marins dont la nature tient de l'anim
la figure du végétal; on pourroit les appeller de
maux-plantes; on les a long-tems regardés comn
arbuſtes marins, mais M. de Juſſieu, qui obſ
comme Pythagore, ſans avoir ſes aventures, les
rentrer dans la claſſe des animaux. --- On peut con
ſur la nature des zoophytes le premier volume de
toire naturelle de Ruiſch, Von-Linné, *Syſtém*
page 72; Donati, *Hiſtoire naturelle de la mer Adria*
page 54; le traité latin du docteur Pallas, & le quat
tome *de la nature* de J. B. Robinet, *page* 37.

(**) Ce zoophyte a l'air d'un amas d'écume tr
rente; le poiſon qu'il renferme eſt de la plus g
activité; la douleur qu'il cauſe croît à meſure

Pythagore avec ſa crampe, ſa bleſſure & une bonne proviſion de rêveries, ſe traîna comme il put hors du tapis de verdure animée ſur lequel il étoit aſſis : je ne ſais plus, diſoit-il, quel monde j'habite ; quoi ? les plantes mêmes ſont ſenſibles ! un arbre a mes organes ! Je vois bien que l'éléphant blanc du roi de Myrcond eſt plus philoſophe que toute notre académie. L'HOMME SEUL.

Mais que diront les Indiens, ſi je leur annonce qu'un éléphant raiſonne, qu'une coquille eſt ſenſible, que cette mouſſe eſt un monde d'animaux ? ... Ce qu'ils diront ! ... J'aurai le ſort de tous les grands philoſophes ; pendant ma vie, je ſerai l'ennemi du genre humain ; dans cent ans je ne ſerai plus qu'un inſenſé, & dans vingt ſiecles je ſerai un demi-dieu.

Cependant le philoſophe ne faiſoit encore que douter : il auroit été plus affirmatif, s'il avoit

---

ſoleil monte ſur l'horizon, & diminue à meſure qu'il deſcend, en ſorte qu'elle ceſſe tout-à-fait, un inſtant après qu'il eſt couché. --- Heureuſement il étoit encore nuit quand la galere bleſſa Pythagore.

PARTIE II.

pu connoître les merveilles de l'hiſtoire des polypes; mais cette découverte étoit réſervée à notre ſiecle; c'eſt à nous à qui il appartenoit de déchirer le voile de la nature, que Pythagore n'avoit fait qu'entr'ouvrir.

Le ſage Indien s'éloigna du rivage de la mer; inſtruit par ſes fautes, il s'écarta de quelques plantes ſenſitives qui étoient ſur ſon chemin, pour ne pas les flétrir (*); mais voyant un

(*) La plante que Linnæus nomme *mirabilis longiflora*, eſt une eſpece de ſenſitive qui porte tous les ſoirs une multitude de fleurs odoriférantes qui ſe flétriſſent le matin, & le ſoir ſont remplacées par d'autres. Il y a une ſenſitive ſur la côte du Malabar, nommée *todda-waddi*, qui a encore d'autres propriétés: ſes feuilles ſe penchent du côté du ſoleil, en ſuivant ſon cours, & à midi ſon plan eſt parallele à l'horizon; quand on les touche, elles ſe ferment & cachent leurs piſtils. Cette plante, dans un tems d'orage, tombe dans une eſpece de recueillement que les botaniſtes regardent comme ſon ſommeil. L'hiſtoire rapporte qu'un philoſophe de l'Inde devint fou, pour n'avoir pu expliquer les ſingularités de cette merveille végétale.

Tournefort, *Inſtitut. rei herbar. page* 605, parle fort au long des propriétés de la ſenſitive; il eſt étonnant que ce naturaliſte, qui, à la vue de la grotte d'Antiparos, avoit reconnu la végétation des foſſiles, à la vue

L'HOMME SEUL.

nacardier de quatre-vingt pieds de haut, dont es fruits étoient de la couleur la plus vermeille, l ne put réſiſter à la tentation d'en cueillir : les Orientaux dans ces tems reculés faiſoient un grand uſage de l'anacarde, parce que ſon ſuc ſert à donner de l'activité aux ſens, & procure un nouveau reſſort à l'intelligence. (*) Pythagore en mangea tant, qu'il ſe crut pendant quelque tems les lumieres de l'éléphant blanc & l'entendement du dieu Brama.

Le ſuc d'anacarde enivre auſſi aiſément un

---

des ſenſitives, n'ait pas ſoupçonné l'animalité des végétaux.

(*) L'anacarde eſt l'acajou des Indes orientales. Hofmann, le célebre médecin d'Altdorff, étoit ſi perſuadé de la propriété ſinguliere de ce fruit, qu'il appelloit la confection d'anarcade, la *médecine des ſots*. Il rapporte qu'un payſan ſtupide ayant fait uſage, pendant quelques mois, de ce ſingulier aliment, devint ſi ſavant, qu'il obtint une chaire en droit; mais cette métamorphoſe altéra ſon tempérament ; en peu d'années il ſentit développer le germe d'une maladie inconnue ; il devint ſec & décharné, & périt enfin, inutile à lui-même & à ſes concitoyens. — Ce malheureux fut puni d'avoir voulu jouir, pendant quelques mois, de toute l'intelligence qu'il auroit acquiſe pendant vingt années.

PARTIE II.

philoſophe qu'un homme ordinaire : Pythagore, dont la tête étoit plus forte, mais les jambes plus foibles, n'eut pas fait trente pas, qu'il ſe ſentit prodigieuſement fatigué : il réſolut alors de s'aſſeoir, quoique la nuit fût déjà fort avancée, & il choiſit un rocher parfaitement nu, dans la crainte de flétrir des végétaux ou de bleſſer des animaux-plantes.

Enfin, dit le ſage en s'étendant le long du roc, je puis goûter ici un repos tranquille : le poids de mon corps ne fait point gémir des êtres ſenſibles ; & cette matiere que je preſſe eſt morte & inorganiſée ; la nature peut-être ne m'a point donné d'empire ſur les animaux & ſur les plantes ; mais du moins je ſuis le roi des foſſiles.

Tu n'en es que le tyran, dit alors une voix inconnue qui s'échappa au travers des fentes du rocher. Pythagore qui, à force de s'inſtruire, admiroit beaucoup moins, ſe leva tranquillement & chercha, à l'aide d'un cucuju, quel étoit l'animal qui l'apoſtrophoit ainſi : l'anneau

de

de ſa ceinture s'étant alors approché d'une pierre d'aimant, il ſe vit attiré malgré lui, (*) & il tomba le viſage contre le rocher. Perſuadé que la voix qu'il avoit entendue étoit ſortie du ſein de la matiere magnétique, il ſe mit à l'interroger ; il oſa même la frapper ; mais le rocher reſta muet. L'HOMME SEUL.

Il s'approcha enſuite d'une colonne compoſée de pierres étoilées, placées les unes ſur les autres, & rangées par étages décroiſſans comme une pyramide d'Égypte : cet obéliſque étoit un animal ; (**) mais Pythagore qui ne l'entendit point parler, ne s'en apperçut pas.

(*) Rendons juſtice à tous les ſiecles ; les anciens connurent la propriété de l'aimant, d'attirer le fer ; mais ils ne firent pas, ſur ce foſſile ſingulier, d'autres découvertes : il ſe paſſa bien des ſiecles avant qu'ils ſuſſent qu'il pouvoit tranſmettre ſa vertu à des corps étrangers ; il en fallut encore plus pour appercevoir ſa tendance vers les poles ; enfin, ce n'eſt que de nos jours qu'on a découvert ſon inclinaiſon & ſa déclinaiſon. -- Il eſt bien plus difficile d'obſerver comme il faut la nature que de créer des ſyſtêmes.

(**) Il eſt maintenant connu ſous le nom de *palmier marin ;* les encrinites & les pierres étoilées ſont pro-

PARTIE II.

En retournant à sa premiere place, il reconnut enfin que la voix qu'il cherchoit partoit d'un fragment de rocher composé de particules de pierres & de corail, & tapissé intérieurement de nerfs & de membranes : l'être sensible qui animoit cette pétrification, s'appelle un microscome, & voici l'analyse du petit entretien qu'il eut avec Pythagore.

PYTHAGORE.

Superbe ennemi de l'homme, tu es donc un fossile ?

LE MICROSCOME.

Non.

PYTHAGORE.

Quoi ! tu serois une plante ?

LE MICROSCOME.

Non.

---

duites par les débris de la charpente osseuse de cet animal, qui ont formé les cavités où, depuis, ces fossiles se sont moulés. Un naturaliste a découvert qu'un seul palmier marin renferme près de vingt-six mille vertebres. — *Voyez* l'extrait d'un mémoire de M. Guettard sur ce sujet, dans les mémoires de l'académie des sciences, *année* 1755.

PYTHAGORE.

L'HOMME SEUL.

Tu es donc un animal ?

LE MICROSCOME.

Non.

PYTHAGORE.

Tu n'es ni animal, ni plante, ni foſſile; qui es-tu donc ?

LE MICROSCOME.

Voilà une ſinguliere demande ! — Je ſuis un être.

PYTHAGORE.

Mais tout être eſt renfermé dans une de ces trois claſſes: il paroît, monſieur l'être, que vous n'avez guere lu le livre du mage Miſapouf ſur l'hiſtoire naturelle.

LE MICROSCOME.

Je n'ai point étudié ton mage Miſapouf; voilà pourquoi j'en ſais plus que lui. — Mon ami, retiens bien ce grand principe: il n'y a pas dans le monde deux êtres qui ſe reſſemblent; l'homme fait des claſſes, mais la nature ne fait que des individus.

PARTIE II.

PYTHAGORE.

Quoi ! la nature n'a inſpiré aucun de nos douze cents ſyſtêmes ſur l'hiſtoire naturelle ?

LE MICROSCOME.

Tout ſyſtême eſt faux, par cela ſeul qu'il eſt ſyſtême. -- Tes naturaliſtes ſont plaiſans ! parce qu'ils diſtinguent quelques points ſur la ſurface de l'univers, ils veulent juger l'enſemble de cette immenſe machine ; ils raſſemblent péniblement dans leurs laboratoires quelques ſquelettes, & ils diſent avec fierté : Voilà la nature. Les inſenſés ! ils ne ſavent pas qu'un vrai cabinet d'hiſtoire naturelle devroit être auſſi grand que le monde.

PYTHAGORE.

Voilà bien de la philoſophie pour un ſimple rocher.

LE MICROSCOME.

Tant de philoſophes viennent déraiſonner ici, que j'ai pu aiſément m'inſtruire par leurs erreurs. J'ai trois grands moyens pour acquérir des lumieres ; je ne vois point par les yeux des

autres; je m'étudie, non à être ingénieux, mais à être vrai; je fais entrer mes idées dans le plan de la nature, & je ne force point la nature à se plier à mes idées. L'HOMME SEUL.

PYTHAGORE.

Vous pourriez déchirer moins les hommes, & les éclairer davantage. — Mais si j'étois tenté de vous désigner vous-même aux philosophes de mon espece, par quels caracteres vous feroit-je connoître?

LE MICROSCOME.

Je te l'ai dit: nous n'avons de rapport ensemble que par le titre d'être; si cependant tu desire que je te parle dans la langue imparfaite que tes physiciens ont inventée, voici quelques-uns de mes caracteres: je tiens aux fossiles par le suc lapidifique qui pénetre ma substance; j'ai de l'analogie avec les plantes, parce que je végete comme elles; & je suis un animal, parce que je sens: ainsi, je me vois aux limites de trois mondes; mais je n'en habite aucun: un de tes naturalistes m'a appellé microscome; il

PARTIE II.

t'en dira sans doute la raison : pour moi, je l'ignore.

PYTHAGORE.

Vous pouvez, monsieur le microscome, être un minéral, une plante même, mais certainement il est impossible que vous soyez sensible; où sont vos sens?

LE MICROSCOME.

Je n'en sais rien, & qu'importe? j'ai tantôt du plaisir & tantôt de la douleur; la nature ne m'a donc pas privé du sentiment; vous autres hommes, vous dites : je sens, ainsi j'existe; pour moi, je dis avec non moins de raison : j'existe, ainsi je sens.

J'ai des organes sans doute, mais ce ne sont pas les tiens : si j'avois tes yeux, ton tact & ta tête, je serois un homme; je sentirois comme lui, & je raisonnerois peut-être aussi mal.

PYTHAGORE.

Je ne suis point encore persuadé : laissons les livres, & ne consultons que la raison : il me semble que tout être sensible doit se nourrir,

croître & engendrer. Cette loi de la nature doit embraſſer tout ce qui reſpire, depuis l'homme qui eſt au haut de l'échelle animale, juſqu'au microſcome.

L'HOMME SEUL.

LE MICROSCOME.

Eh! qui t'a dit que je ne partage pas avec toi ces trois facultés ? je me nourris, puiſque j'incorpore à ma ſubſtance des ſucs étrangers; ces alimens que tes yeux ne peuvent découvrir développent mes organes, & je crois : quand j'ai trop d'exiſtence, je féconde des germes & je produis mes ſemblables.

Mais encore une fois, ton intelligence ne peut pénétrer le méchaniſme de ma ſenſibilité : par exemple, je ne triture point mes alimens comme l'homme; je ne les avale point comme les animaux qui ſont ſans dents; je ne les abſorbe pas, comme les végétaux, par des pompes aſpirantes : cependant je me nourris; mais c'eſt à la façon des microſcomes.

La nature n'a peut-être qu'une loi, mais cette loi ſuffit pour vivifier des millions d'êtres

PARTIE II.

qui n'ont entr'eux aucun rapport : comment oſe-t-on définir les êtres quand on ignore cette loi ? ... O homme ! étude ton monde, & laiſſe-moi dans le mien.

Pythagore auroit bien voulu prolonger cet entretien ; mais le microſcome qui, contre l'ordinaire des philoſophes, n'aimoit point à parler, ceſſa de ſatisfaire aux queſtions du ſage ; il devint auſſi muet que les naturaliſtes le repréſentent.

Cependant le mets enivrant de l'anacarde opéroit toujours dans la tête de Pythagore ; ſon corps chancelant n'étoit plus en état de ſoutenir ſa tête vigoureuſe ; ſes genoux ſe déroberent ſous lui ; ſon entendement, fatigué de creuſer dans les idées métaphyſiques, ſe repoſa dans de bizarres rêveries, & bientôt ces rêveries conduiſirent le philoſophe au ſommeil.

A peine Pythagore étoit-il endormi, qu'il vit en ſonge un coloſſe organiſé dont l'intelligence humaine ne pourra jamais calculer les propor-

tions. Quoiqu'il ſe fût preſque anéanti pour ſe faire appercevoir tout entier, il paroiſſoit encore embraſſer lui ſeul tout l'eſpace des mondes; tous les globes du firmament brilloient ſur ſon front, & le tourbillon ſolaire, avec ſes planetes, leurs ſatellites & leur athmoſphere, ne formoient qu'un point dans l'immenſe étendue de ce grand être. Le philoſophe chercha long-tems la terre au milieu de ce point; il la découvrit enfin avec peine; mais pour les hommes qui l'habitent, ils ſe déroberent à toutes ſes recherches; ce qui eſt très-mortifiant pour les rois de la nature.

L'HOMME SEUL.

Pythagore étoit attentif à ce grand ſpectacle; ſon ame ſembloit avoir paſſé dans ſes regards; le coloſſe lui dit: Cette maſſe énorme que tu contemples eſt ſenſible & organiſée; je ſuis l'univers; c'eſt moi qui renferme tout ce qui a exiſté, tout ce qui reſpire & tout ce qui doit naître dans l'abyme de l'éternité: tes philoſophes cependant ont dit que j'étois ſans ſentiment, ſans organes & ſans vie; ils ont dit

PARTIE II.

ſenſibles ; elle eſt bornée à une de ſes extrémités par l'Être ſuprême, & à l'autre par les élémens de la matiere ; le ſentiment s'y affoiblit par une dégradation finement nuancée depuis le premier terme juſqu'à celui qui eſt rempli par l'atome ; mais il ne périt pas... O homme ! reſpecte tout ce qui t'environne ; ſache que tu ne peux bleſſer aucun être de l'échelle, ſans outrager la nature.

VI.

Au nord comme au midi, & au couchant comme à l'aurore, le peuple dit : La matiere brute eſt la baſe de l'univers ; mais une erreur ne ceſſe point de l'être, parce qu'elle eſt univerſelle. Par quelle nuance la nature a-t-elle paſſé de la matiere brute à la matiere organiſée ? Qu'y a-t-il de commun entre la vie & la mort ? Et comment le globe que j'habite ſeroit-il à-la-fois peuplé d'êtres ſenſibles & de cadavres ? Non, non, tout ce qui exiſte eſt homogene, & cette terre n'eſt pas compoſée de deux mondes contradictoires.

miers principes ; j'ai blaſphêmé trente ans la nature ; mais une nuit elle m'a inſpiré, & je ſuis devenu philoſophe.

L'HOMME SEUL.

III.

Ce n'eſt qu'au poëte qu'il appartient de chanter les merveilles de l'univers. Depuis qu'un éléphant blanc m'a fait homme, je brûle de parler le langage d'Orphée ; je regrette ces années ſtériles, où j'ai proſtitué l'art des vers à chanter les rois : je rougis même d'avoir chanté les dieux .... des dieux quand j'oubliois la nature !

IV.

Il n'y a qu'une ſeule intelligence dans l'univers ; elle embraſſe tout le ſyſtême des êtres, depuis ces globes enflammés qui roulent dans le vague de l'eſpace, juſqu'à ce ver que mon orgueil foule aux pieds, & qui doit dévorer ma cendre.

V.

Je vois l'univers comme une grande échelle, dont les intervalles ſont occupés par les êtres

PARTIE II.

qu'un volcan nouvellement entr'ouvert, vomiſſant de ſon ſein des rochers calcinés, enſevelit les villes dans des gouffres de flamme; les peuples, proſternés aux pieds des autels, ſont ruiſſeler le ſang des victimes.... Aveugles qu'ils ſont! ils penſent appaiſer la Divinité en multipliant les ſacrileges.

X.

La ſcene change; le ſoleil perce un groupe de nuages malfaiſans, épure l'athmoſphere & vivifie tous les êtres. A la faveur de ſa douce lumiere, la robe renaiſſante de la terre ſe nuance de mille couleurs, le monde végétal ſe développe, & toute la création paroît animée. Alors les hommes, dans l'ivreſſe de leur reconnoiſſance, oſent égorger des animaux paiſibles dans les temples des dieux; ils ne témoignent leur ſenſibilité qu'en donnant la mort; & ils font rougir la nature de ſes bienfaits.

XI.

Sages de la terre, c'eſt à vous que ma voix s'adreſſe: peſez avec moi dans la balance de la

raiſon,

raiſon, l'intelligence des animaux; vous ſoupçonnerez que ces êtres, qui ne jouent qu'un rôle ſubalterne dans votre ſphere, peuvent gouverner un autre monde de l'échelle; vous direz alors que ſe jouer de leur vie, c'eſt troubler l'harmonie de l'univers; vous le direz ..... & vous deviendrez frugivores.

L'HOMME SEUL.

XII.

Peuple, dont l'eſprit étroit ne voit Dieu que dans les nuages & ne l'entend que dans les éclats du tonnerre, apprends un myſtere que l'intelligence ſuprême m'a dévoilé: rien ne meurt dans le vaſte ſein de la nature; les êtres matériels croiſſent, ſe développent & ſe métamorphoſent; les ames quittent leurs anciennes demeures pour en habiter d'autres, & l'univers s'entretient par les révolutions mêmes qui ſemblent devoir le diſſoudre.

XIII.

Cet entendement, qui eſt une portion de l'ame univerſelle, paſſe tantôt du corps de l'homme dans celui de la brute, & tantôt du

PARTIE II.

corps de la brute dans celui de l'homme. Prêtre d'un Dieu homicide, comment oſes-tu l'interroger dans les entrailles palpitantes d'une géniſſe ? C'eſt ta fille que tu déchires avec un fer ſacré : homme féroce, que le préjugé & l'exemple ont fait carnivore, tu crois ne manger qu'une huître, un cerf, un agneau, & tu dévores ton amante, ton pere & ton roi.

XIV.

Philoſophes, je reviens m'éclairer avec vous ; tous les êtres ſont ſenſibles, mais ils n'ont pas tous le même nombre de ſens. Qui ſait ſi dans l'orbe immenſe que décrit une comete dans l'eſpace des cieux, elle ne s'approche pas dans ſon apogée d'un monde habité par des intelligences ſupérieures à nous ? Donnons-leur douze ſens ; elles doivent regarder l'homme, qui n'en a que cinq, comme nous regardons l'atome, qui n'en a qu'un, & peut-être que ces êtres ſi heureuſement organiſés ne ſont eux-mêmes que des atomes pour les habitans d'un monde plus parfait.

XV.

L'HOMME SEUL.

Le ſentiment, en paſſant du premier terme de l'échelle au dernier, devient ſans ceſſe plus obtus; l'œil ordinaire l'apperçoit dans les végétaux, mais il n'y a que l'œil de l'entendement qui puiſſe le découvrir ſous l'enveloppe groſſiere des foſſiles. Cette dégradation inſenſible eſt l'ouvrage de la nature, & il faut être philoſophe, ſoit pour la connoître, ſoit pour la calculer.

XVI.

Le zoophyte eſt un être intermédiaire entre la plante & l'animal; il peut avoir le ſentiment de la roſe & les organes de l'huître; peut-être auſſi qu'il n'y a point de différence eſſentielle entre l'organiſation des deux regnes. Un cancre eſt à mes yeux un arbre qui vit, & un palmier eſt un animal qui végete.

XVII.

Ces êtres qui réſiſtent à l'activité du plus terrible des élémens, & qui répandent ſans ſe conſumer une lueur funebre dans la nuit des

PARTIE II.

tombeaux, l'amiante & l'asbeſte, rempliſſent l'intervalle entre les plantes & les minéraux; leurs fibres ſenſibles s'étendent & ſe contractent comme les nôtres; ils ont une exiſtence particuliere que le plaiſir prolonge & que la douleur anéantit.

XVIII.

Comment peut-on douter de la ſtructure organique des foſſiles? un ſuc actif ne circule-t-il pas dans leurs veines? n'obſerve-t-on pas d'exactes proportions dans les diverſes périodes de leur vie? leurs fibres entrelacées ne forment-elles pas des lames, des houppes & des réſeaux? ce ſont les différentes combinaiſons de cet appareil fibrillaire qui font paroître ſur le ſaphir l'azur qui le décore, qui environnent d'ondes pourprées l'améthyſte, & qui donnent à l'émeraude cette lumiere vacillante que les yeux perçans découvrent dans notre athmoſphere.

XIX.

Si tous les êtres répandus ſur ce globe ſont

ſenſibles, pourquoi le globe lui-même ne le ſeroit-il pas? par quelle bizarrerie tout ce qui reſpire recevroit-il l'exiſtence d'un cadavre? Quoi! la nature, qui a tout fait pour des inſectes, ſe ſeroit oubliée dans la conſtruction des ſpheres céleſtes? Un atome vivroit & le ſoleil ſeroit un être mort?

L'HOMME SEUL.

XX.

Suivons d'un œil hardi la progreſſion de l'échelle ſenſible; meſurons, avec le compas de la philoſophie, l'intervalle immenſe que la nature a mis entre les premiers élémens de la matiere. . . . . . .

. . . . . .

Le reſte manque dans le texte grec.

ARTICLE III.

COMBIEN DE PHILOSOPHES ONT, SANS LE SAVOIR, COMMENTÉ LES VERS DORÉS DE PYTHAGORE.

PARTIE II.

SI le législateur de l'Inde pouvoit renaître parmi nous, il faudroit ajouter à ses douze surprises, celle de voir avec quelle facilité son système a germé dans les cerveaux de nos philosophes.

Cependant nos physiciens ne connoissoient pas les vers dorés que je viens de traduire : l'exemplaire grec de ce fragment étoit unique, ainsi que l'exemplaire hébreu du pentateuque, qu'on trouva au fond d'un coffre, sous Josias, petit roi de cette Hershalaïm dont nous avons fait Jérusalem.

Si donc un membre de la société royale de Londres & un gymnosophiste de l'Inde, vivant à trois mille ans d'intervalle l'un de l'autre, se réunissent dans une opinion, il faut bien que

cette opinion ne ſoit pas tout-à-fait le dernier période de l'extravagance humaine, comme on l'a inſinué dans les feuilles antilittéraires des Fréron, des Mercier, des Sautereau, & d'autres Ariſtarques obſcurs de ce ſiecle, qui ont plus d'un motif, je ne dis pas pour mépriſer, mais pour déteſter les philoſophes.

L'HOMME SEUL.

Dans la foule des autorités qu'on peut citer à l'appui des vers dorés de Pythagore, je ne choiſirai qu'un petit nombre des plus déciſives, que je rapporterai à la ſtrophe correſpondante du fragment; & je ſerai court, ſoit parce que je ſuis de mon ſiecle, ſoit parce que je ne commente pas Ariſtote.

REMARQUE SUR LA QUATRIEME STROPHE. — L'opinion de l'ame univerſelle ſemble le centre de ralliement des anciens & des modernes: j'en ai donné une foule de preuves au premier chapitre de ce livre: ajoutons que cette idée, ſi faite pour le climat fortuné de l'Indoſtan, a germé juſques dans les landes ſau-

PARTIE II.

vages de l'Amérique. Des caciques du nouveau monde, qui parurent à Londres du tems d'Addiſſon, aſſurerent que leurs compatriotes animoient non-ſeulement les brutes, mais encore les végétaux & les foſſiles (*) : voilà pourquoi ils déifioient des arbres & des rochers ; & qui ſait ſi ce dogme, mal entendu, n'a pas donné, ſur toute la terre, naiſſance au polythéiſme ?

Marc-Aurele croyoit auſſi à l'ame univerſelle : il ſuppoſoit que toutes les intelligences faiſoient partie d'un même élément intellectuel, comme toutes les eaux répandues ſur la ſurface du globe appartiennent au fluide aqueux. (**) Ainſi le plus grand peut-être des théiſtes ſe réuniſſoit en ce point avec l'adorateur vulgaire des idoles.

Un moine du ſeizieme ſiecle, que l'inquiſition tint en priſon vingt-cinq ans parce qu'il n'avoit pas ſa phyſique, Campanella, homme célebre de ſon tems, mais aujourd'hui très-oublié, fit

(*) Voyez *Spectateur*, tome I, diſc. 43.

(**) Réflex. de Marc-Aurele, lib. IX, cap. VIII.

un livre qui a pour titre, *de ſenſu rerum*, & dont le but eſt de faire partager la ſenſibilité à tous les êtres : voici à peu près comment il raiſonnoit, du moins autant qu'on peut en juger au travers du galimathias théologique dont il enveloppe ſa doctrine. L'HOMME SEUL.

Les propriétés d'un effet doivent ſe trouver dans ſa cauſe ; nous voyons que l'animal eſt ſenſible : la ſenſibilité doit donc exiſter dans les élémens de la matiere.

Ce qu'on appelle inſtinct n'eſt que l'impulſion de la nature qui fait éprouver un ſentiment ; & ſi tous les êtres ont une ſorte d'inſtinct, ils ont tous auſſi une ſorte de ſentiment.

Le monde peut être conſidéré comme un grand animal : & qu'on ne diſe pas que cet animal eſt inſenſible parce qu'il n'a point les membres de l'homme ; ſes mains ſont les rayons de lumiere qui émanent de ſa ſubſtance ; ſes pieds ſont l'athmoſphere avec lequel chaque planete roule dans l'eſpace, & ſes yeux ſont les étoiles du firmament.

PARTIE II.

REMARQUE SUR LA CINQUIEME STROPHE. — Il y a ſans doute de grandes reſtrictions à mettre dans le ſyſtême de la hyérarchie des êtres ; car il y a un intervalle infini entre Dieu & ce qui ne l'eſt pas ; mais il ne s'agit ici que d'examiner ſi cette idée ſublime, née avec Pythagore, eſt morte avec ce grand homme.

Il faut d'abord mettre au rang des partiſans de l'échelle tous ceux qui admettent l'ame univerſelle ; cette derniere idée eſt le germe de la premiere, & la ſeconde en eſt le développement.

Suivant ce principe, preſque toute l'antiquité a admis la hyérarchie des êtres : car preſque toute l'antiquité n'a penſé que d'après Pythagore, comme nos ancêtres ne penſoient que d'après Ariſtote.

Deſcartes, qui avoit aſſez de génie pour opérer une révolution parmi les êtres penſans, crut avoir renverſé le grand principe de l'échelle auſſi aiſément qu'il avoit détruit le ſyſtême des entéléchies. Voyons ſi ſon triomphe eſt com-

plet, & ſi le phénix, brûlé dans le ſiecle paſſé, n'eſt pas dans celui-ci né une ſeconde fois de ſa cendre. L'HOMME SEUL.

Le génie le plus univerſel du ſiecle dernier, l'étonnant Leibnitz, s'exprime ainſi : « Les » hommes tiennent aux animaux, ceux-ci aux » plantes, & celles-ci aux foſſiles.... Il eſt » néceſſaire que tous les ordres des êtres natu- » rels ne forment qu'une ſeule chaîne, dans » laquelle les différentes claſſes tiennent étroi- » tement, comme ſi elles en étoient des an- » neaux. (*) »

Le philoſophe ſyſtématique qui a applati les poles de la terre, dit dans ſon eſſai de coſmologie : — « Auparavant toutes les eſpeces for- » moient une ſuite d'êtres qui n'étoient que les » parties contiguës d'un tout ; chacune, liée » aux eſpeces voiſines dont elle ne différoit que » par des nuances inſenſibles, formoit entr'elles

(*) Lettre à M. Hermann. *Voyez* l'appel au public de M. Kœnig. Liſez auſſi ſes *nouveaux eſſais ſur l'entendement humain*, page 440.

PARTIE II.

» une communication qui s'étendoit depuis la » premiere juſqu'à la derniere. (*) » — Juſqu'ici Maupertuis eſt d'accord avec Pythagore; mais pour ne point choquer les adverſaires de ce légiſlateur de l'Inde, il ajoute que cette hyérarchie primitive ne ſubſiſte plus, & que l'approche d'une comete a rompu l'échelle. — Ces cometes, depuis un ſiecle, ont fait naître bien des paradoxes.

Le Pline de la France a ajouté de nouvelles idées au ſyſtême de l'échelle. — « La nature » deſcend par degrés inſenſibles, de la créature » la plus parfaite, juſqu'à la matiere la plus » informe, & de l'animal le mieux organiſé, » juſqu'au minéral le plus brut: ces nuances » imperceptibles ſont le grand œuvre de la » nature.... comme elle marche par des gra- » dations inconnues, elle ne peut ſe prêter » aux diviſions des méthodes arbitraires....: » elle deſcend inſenſiblement de l'animal qui » nous paroît le plus parfait, à celui qui l'eſt le

(*) Œuvres de Maupertuis, tome I, page 72.

» moins, & de celui-ci au végétal : le polype
» d'eau douce ſera, ſi l'on veut, le dernier des
» animaux & la premiere des plantes..... La
» nature eſt une puiſſance qui embraſſe tout,
» & qui anime tout : le tems, l'eſpace & la
» matiere ſont ſes moyens ; l'univers, ſon
» objet ; le mouvement & la vie, ſon but ; les
» phénomenes du monde, ſes effets.... Quand
» on paſſe de ce qui vit à ce qui végete, on
» voit le plan de la nature, qui d'abord n'étoit
» varié que par nuances, ſe déformer par
» degrés, & quoiqu'altéré dans toutes ſes par-
» ties extérieures, conſerver néanmoins le
» même fond & le même caractere. (*)

L'HOMME SEUL.

Charles Bonnet, à qui l'ame & la nature doivent tant, eſt un des plus vifs partiſans de la grande loi de continuité : « Tout eſt ſyſté-
» matique dans l'univers ; tout y eſt combi-

(*) Ce paſſage eſt formé de pluſieurs textes de l'Hiſtoire naturelle. *Voyez tome I, de l'édition in-12*, pages 17 & 18 ; *tome III*, page 11 ; *tome XXIV*, premiere vue de la nature ; & *tome XXVIII*, page 42.

PARTIE II.

» naiſon, rapport, liaiſon, enchaînement; il
» n'eſt rien qui ne ſoit l'effet immédiat de
» quelque choſe qui a précédé, & qui ne dé-
» termine l'exiſtence de quelque choſe qui ſui-
» vra... les différens êtres propres à chaque
» monde peuvent être enviſagés comme autant
» de ſyſtêmes particuliers, liés à un ſyſtême
» principal par divers rapports; & ce ſyſtême
» eſt enchaîné lui-même à d'autres ſyſtêmes
» plus étendus, dont l'enſemble compoſe le
» ſyſtême général... il n'eſt point de ſaut
» dans la nature, tout y eſt gradué & nuancé.
» Si entre deux êtres quelconques il exiſtoit un
» vuide, quelle ſeroit la raiſon du paſſage de
» l'un à l'autre? .... Le polype enchaîne le
» végétal à l'animal, l'écureuil volant unit l'oi-
» ſeau au quadrupede, le ſinge touche au qua-
» drupede & à l'homme... toutes les échelles
» de chaque monde ne compoſent qu'une ſeule
» ſuite qui a pour premier terme l'atome, &
» pour dernier le plus élevé des chérubins. » (*)

(*) *Contemplation de la nature*, par C. Bonnet, *tome I, pages* 16 --- 18 --- 28 & 29.

Cette pyramide philoſophique n'eſt gâtée que par le *chérubin*, qui en fait le couronnement.

L'HOMME SEUL.

L'ingénieux le Cat, l'homme qui a expliqué avec le plus de ſagacité le méchaniſme de l'homme, s'exprime ainſi : « Puiſque la nature » ne fait rien par ſauts, elle garde dans l'ordre » des êtres la même progreſſion inſenſible » qu'elle obſerve dans toutes ſes opérations ; » elle a établi, depuis la pierre la plus brute » juſqu'à la créature la plus ſublime, une » échelle.... & par ces nuances elle a intro- » duit l'harmonie dans un univers tout rempli » de parties diſcordantes. (*) »

L'auteur éloquent de l'Eſſai de pſychologie promene ainſi ſa vue perçante & rapide ſur l'échelle des êtres. — « L'univers eſt l'aſſem- » blage des êtres créés... chaque être eſt un » ſyſtême particulier qui tient à un autre ſyſ- » tême particulier ; une roue qui s'engraine » dans une autre roue : l'aſſemblage de toutes

(*) Voyez *Traité du mouvement muſculaire, de la ſenſibilité, &c.* par le Cat, article III, page 54.

PARTIE II.

» ces roues compoſe la grande machine de » l'univers... les bitumes & les ſoufres lient » les terres aux métaux ; les vitriols uniſſent » les métaux aux ſels ; les cryſtalliſations tien- » nent aux ſels & aux pierres ; les amiantes for- » ment une ſorte de liaiſon entre les pierres & » les plantes ; le polype unit les plantes aux » inſectes, le ver à tuyaux ſemble conduire » des inſectes aux coquillages ; la limace tou- » che aux coquillages & aux reptiles ; le ſer- » pent d'eau forme un paſſage des reptiles aux » poiſſons ; la macreuſe eſt un milieu entre le » poiſſon & l'oiſeau ; la chauve-ſouris enchaîne » les oiſeaux avec les quadrupedes ; le ſinge » donne la main aux quadrupedes & à l'hom- » me.... Ainſi la grande échelle traverſe » tous les mondes, & va ſe perdre près du » trône de Dieu. » (*)

Enfin, un philoſophe qui a ſurpris plus d'une fois la nature dans le ſecret de ſes opérations,

(*) *Eſſai de pſychologie*, ou conſidérations ſur les opérations de l'ame, &c. page 193 — 194 — 364 & 365.

a conſacré le premier livre de ſon traité de l'animalité à prouver la gradation naturelle des êtres, & les loix de cette gradation : « Il n'y » a, dit-il, qu'un ſeul acte dans la nature, » dans lequel rentre tous les événemens ; un » ſeul phénomene, dont tous les phénomenes » ſont des parties liées ; en un mot, un ſeul être » prototype de tous les êtres . . . Cette grande » & importante vérité eſt la clef du ſyſtême » univerſel & la baſe de toute vraie philoſo- » phie ; mais elle a à lutter contre la préven- » tion & la ſtupidité du vulgaire, qui la rejette » ſans examen, qui l'examineroit ſans la com- » prendre, qui peut-être la comprendroit & ne » l'admettroit pas ; elle a auſſi à combattre » l'acharnement des hommes perſécuteurs qui, » comme un eſſaim d'inſectes importuns, » volent ſur les pas du génie pour le troubler » dans ſes ſublimes travaux. » (*)

L'HOMME SEUL.

Je ne cite que les philoſophes connus, & même je ne les cite pas tous ; je ne voulois que

(*) De la nature, tome IV, pages 17 & 20

PARTIE II.

montrer combien l'Europe eſt encore pythagoricienne, malgré les petites idées des perſécuteurs, les ſophiſmes de Deſcartes & le mépris du peuple pour Pythagore.

REMARQUE SUR LA SIXIEME STROPHE. — « Toutes les parties de la matiere peuvent » s'animaliſer . . . la vie eſt la perfection de la » nature; elle n'a point de parties qui n'y tendent & qui n'y parviennent par l'organiſation . . . Vivre dans une pierre, un inſecte, » un homme, ne ſignifie rien de différent: » mais cet acte eſt plus parfait à proportion de » la ſtructure des organes. » — Voyez *Diſſertations mêlées ſur divers ſujets importans*, édition de 1740, page 254.

REMARQUES SUR LES QUINZIEME ET SEIZIEME STROPHES. — Il ne faut qu'ouvrir un livre moderne de botanique, pour ſe convaincre de l'animalité des plantes : on trouve à chaque page des démonſtrations de cette

vérité dans l'anatomie des plantes de Grew, dans la ſtatique des végétaux, dans les œuvres de Campanella (*), dans l'ame des plantes du docteur Dédu, dans le voyage du Levant de Tournefort, dans la contemplation de la nature de Charles Bonnet, dans les œuvres des Malpighi, des Juſſieu, des Adanſon, &c. On ſe pénetre encore plus de ce grand principe, quand on n'a d'autres livres que le ſpectacle de la campagne.

L'HOMME SEUL.

Il faut ſe placer ſoi-même au dernier degré de l'échelle animale, pour douter de l'animalité des végétaux.

Les plantes ont les deux ſexes; elles ſont vivipares & ovipares.

(*) Voyez comment ce bon moine eſt traité par le médecin Duval, pour avoir deviné Pythagote. --- *Ce philoſophe, nommé Campanella, ou Clochette* (je me ſers des expreſſions du docteur), *ce vil Marſyas, ce Pygmée, ce Dave, ce Phaëton, ce hibou, ce Zoïle, qui s'éleve contre le ſage Ariſtote, c'eſt-à-dire, contre l'Apollon, l'Œdipe & le ſoleil de la philoſophie.* --- Voyez *Curioſ. de la nature*, par l'abbé de Vallemont, tome I, page 11.

PARTIE II.

Elles ſe nourriſſent en pompant la nourriture par les pores de leurs racines. L'homme n'a qu'une bouche, mais un cedre en a des millions.

La ſeve, qui leur tient lieu de ſang, circule chez elles dans des parties analogues à la grande artere & à la veine cave.

L'animal végétant s'accroît par le développement finement gradué de toutes ſes parties; quand il ceſſe de s'accroître il dépérit, & voilà ſa vieilleſſe.

La plante a ſes maladies comme nous, telles que des engorgemens de viſceres, des tumeurs, des paralyſies, &c. Les ſucs malfaiſans de la terre, les vapeurs malignes, les corps hétérogenes la bleſſent, & la nature la guérit.

Les végétaux ſubiſſent des variations ſuivant les climats qu'ils habitent; les plantes des dunes ſont toujours des pygmées, comme les habitans de la zone torride ſont toujours des negres.

Il y a des ſenſitives qui dorment dans un tems d'orage, & qui ſe réveillent avec la ſérénité des cieux.

Quel eſt le caractere de l'animal qui ne convienne pas à la plante ? Naturaliſtes, épuiſez vos expériences phyſiques, combinez tous vos ſyſtêmes, vous ſerez toujours obligés de convenir que le philoſophe qui met ſes roſes au rang des êtres ſenſibles, mérite bien la peine d'être réfuté. L'HOMME SEUL.

Un ancien a défini la plante un animal enraciné ; un moderne l'a comparée à l'aiguille d'une horloge qui parcourt d'un mouvement inſenſible tous les points du cadran. L'éleve de Deſcartes peut à la rigueur n'avoir pas tort ; mais ſûrement le diſciple de Pythagore n'eſt pas un inſenſé.

REMARQUE SUR LA DIX-SEPTIEME STROPHE. — Outre l'amiante & l'asbeſte, il y a une plante foſſile qu'on nomme le noſtoch, qui végete ſenſiblement, mais qui eſt dénuée de branches, de tige & de feuillages. Voyez *Obſervat. ſur la végétation du noſtoch*, par M. de Réaumur ; Hiſt. de l'ac. roy. des ſcien-

PARTIE II.

ces, année 1722. — Il y a peut-être dans l'échelle de la nature plus de degrés entre le noſtoch & la ſenſitive, qu'il n'y en a entre l'homme & le noſtoch.

REMARQUE SUR LA DIX-HUITIEME STROPHE. — Le célebre Tournefort ſoupçonna la végétation des foſſiles, en viſitant la grotte d'Antiparos. *Voy. du Levant*, tome II. Wallerius a confirmé cette vérité dans ſa Minéralogie; Henekel, dans ſa Pyritologie; & Colonne, dans ſes Principes de la nature. Les phyſiciens qui ont fait du regne minéral un amas de décombres, ont mal vu, ou ont répété ceux qui n'avoient rien vu.

L'auteur de l'hiſtoire des *Cauſes premieres* eſt bien plus hardi que les naturaliſtes que je viens de citer. *La pierre*, dit-il, *qui ſe détache de la montagne, m'étonne ſi elle connoît les loix qu'elle ſuit en tombant; elle m'étonne encore plus, ſi elle les ignore.* Hiſt. des Cauſes premieres, page 2.

L'HOMME SEUL.

Quand Buffon a dit, *Hiſt. nat.* tome III de l'édit. in-12, que le minéral étoit une matiere brute, n'agiſſant que par la contrainte des loix de la méchanique, ſans organiſation, & faite pour être foulée aux pieds par les hommes & par les animaux, un phyſicien de la nature a demandé à ce philoſophe ce que c'étoit donc que la vertu attractive de l'ambre & de l'aimant ? pourquoi certains foſſiles tranſparens pouvoient électriſer les corps ? comment les métaux, &c. *De la nature*, tome IV, part. VII, liv. VI, ch I.

Buffon n'a point répondu à ces difficultés ; & qui pourroit y répondre ? Il y a une époque de puberté, & une autre de vieilleſſe pour les foſſiles ; la diſſolution eſt le terme de leur vie, comme elle eſt celui des animaux : ils ſe multiplient auſſi ; mais on ne ſait encore par quelle voie. Qui ſait ſi dans la ſuite on ne découvrira pas des cailloux mâles, de l'or femelle, & des diamans hermaphrodites ?

PARTIE II.

REMARQUE SUR LA DIX-NEUVIEME STROPHE. — Les Egyptiens firent de la vie & de l'intelligence des aſtres, un dogme de leur doctrine exotérique, & encore aujourd'hui les ſectateurs arabes du zabianiſme ont la même croyance.

Platon, Zénon & Thalès regarderent le monde comme un grand animal; le peuple abuſa de ce principe pour adorer les aſtres; mais le polythéiſme n'eſt point le crime de la philoſophie. S'il eſt vrai que l'intérieur de la terre ſoit un mêlange régulier de divers foſſiles; ſi l'on découvre ſur ſa ſurface un ſyſtême de ſolides & de fluides; s'il y a quelqu'analogie entre les marées de l'océan & l'équilibre des liqueurs dans le corps humain; ſi.... en vérité, je ne puis mieux faire que de finir comme Pythagore.

CHAPITRE XI.

Des Sens.

L'HOMME communique par ſes ſens externes à la nature, & par ſes ſens internes à tout le ſyſtême des êtres, ſoit phyſiques, ſoit intellectuels. L'HOMME SEUL.

Toutes les idées viennent des ſens & doivent leur origine à l'ébranlement des nerfs; mais les petites cordes homogenes qui compoſent le tiſſu nerveux, n'ont pas toutes la même forme; les unes ſont toujours tendues avec force, les autres ne ſont pas en état d'exécuter beaucoup de vibrations; il y en a qui s'éloignent beaucoup du ſenſorium, & d'autres dont le prolongement ne s'étend pas au-delà du cerveau; leur aſſemblage forme tantôt des faiſceaux, tantôt des houpes, des lames & des pyramides; l'uniformité eſt dans les élémens qui les compoſent, & la variété dans leur configuration.

Toute la ſtructure organique de l'homme peut

PARTIE II.

donc s'expliquer par le méchaniſme des fibres; ſi cette partie du cerveau où réſide particuliérement le ſentiment étoit diaphane, le philoſophe obſerveroit toutes les gradations des fureurs de l'amour dans la tête de Médée, & peut-être toute la combinaiſon des idées qui ont fait naître le Paradis perdu, dans celle de Milton.

Si l'homme avoit reçu de la nature un plus grand nombre de ſens, cette multiplicité d'organes changeroit peut-être la nature de ſes jugemens; elle étendroit auſſi la ſphere de ſes connoiſſances; qui ſait ſi, avec douze ſens, nous ne pourrions pas pénétrer dans l'eſſence des choſes?

Ne deſirons pas de nouveaux organes, parce qu'alors il faudroit changer le monde que nous habitons; ſongeons qu'avec nos cinq ſens, notre froide imagination & nos petites paſſions, nous pouvons embraſer la terre, & en faire le tombeau des hommes.

ARTICLE PREMIER.

DES SENS EXTERNES.

MALEBRANCHE est bien éloquent, quand il parle contre les sens, & qu'il fait la satyre de l'imagination; mais la *Recherche de la vérité* n'est point mon livre, parce qu'on n'y voit que sous une face désavantageuse, des organes qui sont autant la base de nos connoissances, que l'instrument de nos erreurs; il étoit si aisé à son auteur d'être à-la-fois éloquent & philosophe!

L'HOMME SEUL.

Admirons Malebranche, lisons son livre & étudions après lui la théorie des sens.

I.

LE TACT. — C'est celui de nos organes, dont l'empire est le plus étendu; il semble même que la vue, l'ouïe, le goût & l'odorat ne soient que le tact diversement modifié.

Un nombre prodigieux de fibres qui se ramifient à l'infini, forment sur la surface du corps humain, l'organe du toucher; elles composent

PARTIE II.

les trois membranes qu'on nomme l'épiderme, le réticule & la peau; & leur ébranlement, tranſmis au ſenſorium, produit ces deux grands mobiles de la vie qu'on nomme le plaiſir & la douleur.

Le toucher n'eſt proprement qu'un contact de ſuperficie; ſi la glace contracte les fibrilles de la peau, il en réſulte la ſenſation du froid; ſi les rayons du ſoleil les dilatent, il en réſulte le ſentiment de la chaleur; une preſſion douce & uniforme de l'athmoſphere ouvre l'ame aux impreſſions de la volupté, & une eſpece de ſpaſme dans le tiſſu nerveux, occaſionne en elle la terreur & le friſſonnement. Si la nature nous ôtoit l'organe du tact, nous ceſſerions d'être hommes, nous ne ſerions pas même dans la claſſe des animaux.

L'homme paroît l'être le plus ſenſible au contact des corps; voilà pourquoi le phyſique de l'amour a tant d'attraits pour lui: les animaux engendrent; mais l'homme ſeul ſait jouir.

L'organe du toucher réſide particuliérement

dans la main ; c'eſt la partie de notre corps la plus flexible, & celle qui ſe prête le plus facilement aux divers caprices de la volonté ; s'il étoit poſſible d'en augmenter les articulations, par exemple, d'avoir une main compoſée de dix doigts, je ne doute pas qu'on ne fortifiât dans ſon ame le principe du ſentiment. Il y a dans Berlin une famille de ſexdigitaires (*) ; les perſonnes qui la compoſent, doivent, toutes choſes égales d'ailleurs, avoir plus de ſenſations, de douleur & de plaiſir que le reſte des hommes. L'HOMME SEUL.

Les femmes en qui la nature, l'éducation & la coquetterie concourent à donner la plus grande fineſſe à l'organe du toucher, ſont en général plus ſenſibles que les hommes ; leurs fibres ſe contractent & ſe dilatent aux plus légeres impreſſions des corps ; il y en a qui ſont ivres d'amour, lorſque leur amant n'eſt encore qu'un philoſophe.

L'éleve de la nature ne ſauroit trop s'appli-

(*) Voyez *Œuvres de Maupertuis, tome II, page* 275.

PARTIE II.

quer à perfectionner en lui l'organe du tact, qui étend la ſphere de ſes connoiſſances, qui rectifie les erreurs des autres ſens, & répand quelques rayons de bonheur au travers des ombres de la vie ; la nature conduit à cette maxime, & la nature eſt le premier des légiſlateurs.

L'uſage des bains, un travail modéré, & ſur-tout la propreté, conſervent ſur le corps humain l'ouvrage de la nature ; les hommes qui la contrediſent, ſont pour le philoſophe un objet de pitié ; voyez les ſauvages & les Fanatiques, les Kalmouques & les Cénobites ; leur corps devient hideux & leur eſprit ſtupide : on diroit qu'ils ſe tourmentent pour devenir des monſtres.

Le tact peut devenir ſi parfait, qu'il dédommage quelquefois les aveugles de la perte de la lumiere ; le fameux mathématicien Saunderſon avoit deux yeux d'une nouvelle eſpece, qu'il s'étoit lui-même donnés, ſa main & ſon intelligence. (*)

(*) Les phyſiciens rapportent une foule d'exemples ;

Mes principes ne tendent point à juſtifier ces hommes frivoles qui, avec une ame foible & des organes éteints, cherchent par le ſecours de l'art à rappeller une ſenſibilité qui leur échappe, ſe font un tact factice pour remplacer celui de la nature, & meurent tous les inſtans où ils ceſſent de jouir. L'HOMME SEUL.

Je ſerois également criminel & inconſéquent, ſi en traitant de la nature, j'apprenois à en abuſer.

II.

L'ODORAT. — Il eſt étonnant que les phy-

qui prouvent qu'on peut ſuppléer par le tact à la perte de la vue. Un organiſte de Hollande devenu aveugle, continua à donner des leçons de claveſſin ; il acquit l'habitude de diſtinguer au toucher les différentes eſpeces de monnoie, les couleurs mêmes des cartes n'échappoient pas à ſa pénétration ; on le regardoit comme un joueur redoutable, & il auroit pu défier le fameux chevalier de Grammont. *Obſerv. de phyſique, tome II, page* 214.

Le ſculpteur Ganibuſius de Volterre, l'emportoit encore ſur l'organiſte Hollandois ; car il ſuffiſoit à cet artiſte aveugle de toucher un objet, pour faire enſuite une ſtatue d'argile qui lui étoit parfaitement reſſemblante. *Traité des ſens* de le Cat, page 11.

PARTIE II.

siologistes aient dédaigné de faire de cet organe l'objet de leurs recherches; il est doué d'une sensibilité bien plus exquise que celui du goût, & on diroit que la nature ne l'a placé auprès du palais que pour en rectifier les erreurs.

Le sens de l'odorat, beaucoup plus subtil dans certains animaux domestiques que dans l'homme, est peut-être la base de leur fidélité: le singe qui a cet organe très-sensible, reconnoît une femme sous quelque forme qu'elle se déguise; & qui sait si l'habitude de vivre avec l'espece humaine ne lui apprendroit pas, comme à un ancien philosophe grec, à distinguer une vierge, de la fille qui est devenue mere?

On ne peut douter qu'il ne parte de tous les corps animés des émanations qui ont plus ou moins d'analogie avec le fluide nerveux qui vivifie nos organes, & ce n'est que par-là que le physicien explique le phénomene étonnant des sympathies & des antipathies.

En général, les corpuscules qui émanent des parfums agissent sur les lames nerveuses qui tapissent

tapiſſent la partie ſupérieure du nez, & l'ébranlement des lames ſe communique juſqu'au ſiege du ſentiment; tel eſt le méchaniſme de cet organe. L'HOMME SEUL.

Il eſt ſingulier que dans les animaux la ſenſibilité réſide preſque toute entiere dans l'odorat; un chien de chaſſe avec ſon muſeau voit les objets qui ne ſont plus, & ſavoure ceux qu'il n'eſt plus à portée d'atteindre; c'eſt un triple organe qui lui tient lieu de nez, de bouche & de main; il n'en eſt pas de même de l'homme; ſon tact eſt excellent, mais ſon odorat eſt de la plus grande foibleſſe (*); les naturaliſtes ont

(*) Le principe qu'on établit ici ſouffre cependant des exceptions: M. le Cat, dans ſon *Traité des ſens*, rapporte pluſieurs exemples qui prouvent que l'odorat dans les hommes peut quelquefois atteindre la perfection de celui des animaux.

On a vu des negres aux Antilles, qui ſuivoient les hommes à la piſte comme des chiens de chaſſe, & qui diſtinguoient très-bien les voies d'un blanc de celles d'un Africain.

Le chevalier Digby fait mention d'un enfant élevé dans les bois, qui avoit acquis tant de fineſſe dans l'odorat, qu'il diſtinguoit par cet organe l'approche de

PARTIE II.

trouvé la raiſon de ce phénomene ; le ſentiment de l'homme eſt dans le tact, parce qu'il a plus beſoin de connoître que d'appéter ; celui de l'animal eſt dans l'odorat, parce qu'il a plus beſoin d'appéter que de connoître.

La nature ne veut point que l'homme épuiſe ſa ſenſibilité par l'uſage de ces parfums factices, que le luxe a inventés pour les perſonnes qui ne ſavent pas jouir ; ces femmes qui marchent toujours enveloppées d'un athmoſphere odoriférant, ſont bientôt mortes pour les parfums

---

l'ennemi ; dans la ſuite ayant changé de maniere de vivre, cette grande ſenſibilité ſouffrit des altérations ; cependant long-tems après, s'étant marié, il diſtinguoit encore fort bien ſa femme d'une autre, en la flairant ; ſon nez, pendant la nuit, lui tenoit lieu de la vue.

Un religieux de Prague, dont il eſt parlé dans le *Journal des ſavans* de 1684, prête encore plus à l'étonnement des philoſophes ; non-ſeulement il connoiſſoit les perſonnes qui venoient le voir en les flairant ; mais ce qui eſt encore plus extraordinaire, il diſtinguoit une fille d'une femme, & une perſonne chaſte d'une autre qui ne l'étoit pas. Ce moine avoit commencé un *Traité des odeurs* quand il mourut, & ſûrement il n'y avoit perſonne ſur la terre, qui fût plus en état que lui de l'exécuter.

de la nature ; un parterre n'eſt plus pour elles qu'un tableau heureuſement deſſiné, & la campagne ne leur paroît qu'un bizarre aſſemblage de végétaux & de décombres.

L'HOMME SEUL.

Il y a environ un ſiecle qu'on a apporté dans l'Europe l'uſage d'une poudre corroſive, (*) qui déſſèche la membrane olfactoire, intercepte le cours des humeurs, & peut-être tend à vitrifier l'entrée du cerveau ; c'eſt le luxe qui originairement a introduit cette poudre, & le luxe n'eſt pas la nature.

Le tabac, comme l'anacarde de Pythagore, ſe prend quelquefois pour donner un nouveau reſſort aux ſens & à l'intelligence ; mais cette propriété même en rend le fréquent uſage dangereux ; il en eſt alors de lui comme de ces liqueurs fortes, qui ouvrent l'entendement pendant quelques heures, pour rendre ſtupide toute la vie.

(*) M le Cat, un des philoſophes dont le ſuffrage en cette matiere eſt du plus grand poids, dit que le tabac n'exhale qu'une odeur ammoniacale & venimeuſe. Voyez *Traité des ſens*, page 35.

PARTIE II.

III.

LE GOUT. — Cet organe a beaucoup de rapport avec celui du toucher; il a ſes papilles nerveuſes, mais plus ſaillantes, plus épanouies & par conſéquent plus analogues au principe de la ſenſibilité; le goût n'eſt à nos yeux que le tact perfectionné.

Les ſels ſont un des principes matériels des ſaveurs; ils ſervent par leurs pointes aiguës à criſper les fibres, à les contracter & à les brûler; ils déchireroient bientôt tout le tiſſu nerveux, ſi les corpuſcules balſamiques des huiles ne prévenoient à chaque inſtant ſes bleſſures.

Le goût eſt l'organe qui contribue le plus au bonheur de tout ce qui reſpire; on conçoit très-bien l'exiſtence d'un être ſourd, aveugle, & privé de l'ouïe & du toucher; mais ſi, avec l'uſage de ces quatre ſens, la nature lui refuſoit un palais, un ſentiment vague d'ennui s'empareroit de ſon ame dès le premier inſtant de ſa naiſſance; la douleur lui ſuccéderoit, & quand l'animal ne pourroit plus ſupporter le ſenti-

ment pénible de l'exiſtence, il ceſſeroit d'être.

L'HOMME SEUL.

La nature qui a fait de l'organe du goût le principe de l'exiſtence animale, y a attaché la plus grande jouiſſance; quand l'aiguillon de la faim ſe fait ſentir, on devient inſenſible aux parfums des fleurs, aux concerts, aux ſpectacles, aux plaiſirs mêmes du toucher; un fruit alors devient d'un prix ineſtimable, & l'ame eſt toute entiere dans le palais qui le ſavoure.

Plus les voluptés que le goût fait naître ſont intimes, plus il eſt aiſé d'en abuſer: l'homme, qui ne ſait point commander à lui-même, épuiſe la ſenſation du plaiſir, juſqu'à ce qu'elle ſe transforme en douleur: pour le ſage, il jouit peu pour jouir long-tems; il ſort toujours de table avant que ſon appétit ſoit raſſaſié.

Rendons juſtice à notre ſiecle; on abrége dans le monde l'intervalle immenſe des repas, on n'envie plus les exploits de gloutonnerie que l'antiquité rapporte de Milon & de Vitellius; mais ce vice eſt remplacé par un autre moins ſenſible & plus dangereux; la ſubſtance d'un

PARTIE II.

ſervice entier ſe trouve aujourd'hui réunie dans un ſeul plat : à force de perfectionner l'aſſaiſonnement des mets, on altere leur nature, & il ſe trouve qu'une heure de plaiſir équivaut à un jour de jouiſſance.

L'homme de la nature, ſatisfait des alimens ſimples qu'elle lui procure, laiſſe l'homme du monde s'empoiſonner noblement dans ſes repas de Trimalcion, tourmenter ſon palais pour lui donner de l'activité, & accélérer ſa mort par les moyens mêmes qui étoient deſtinés à la prévenir.

IV.

L'OUIE. — On peut regarder l'intérieur de l'oreille comme un écho où le ſon ſe réfléchit, ou ſi l'on veut, cet organe eſt une eſpece de claveſſin, dont le labyrinthe & le limaçon forment la baſe ; ſes rubans ſonores repréſentent les cordes iſocrones de l'inſtrument, & les colonnes d'air qui pénétrent dans le tympan, ſont les ſautereaux qui les mettent en jeu ; dès que le nerf auditif eſt ébranlé, l'ame entend des

ſons & s'ouvre au plaiſir de l'harmonie.

L'HOMME SEUL.

L'ouïe eſt bien plus néceſſaire à l'homme qu'aux animaux, parce que dans le premier elle eſt eſſentiellement liée à l'organe de la parole; un ſourd de naiſſance eſt toujours muet; il ne peut ni s'inſtruire des penſées de ſes égaux, ni leur communiquer les ſiennes; il eſt toujours ſeul au milieu de la multitude; c'eſt un individu borné à la vie animale, & qui n'a preſque jamais d'exiſtence intellectuelle.

L'organe de l'ouïe eſt une des cauſes phyſiques de notre félicité; je plains les peuples qui habitent les environs des cataractes du Nil ou du ſaut de Niagarat; ils doivent avoir moins d'intelligence que nous, ou plus de pente vers le ſuicide.

Les anciens étoient ſi perſuadés que la mélodie eſt un des plaiſirs les plus purs de la nature, que les légiſlateurs firent entrer des préceptes de muſique dans les codes qu'ils donnerent aux nations (*); les magiſtrats de

(*) « Un muſicien, dit Platon, vous apprendra quels

PARTIE II.

quelques villes grecques s'intéreſſoient à l'addition de quelques cordes dans une lyre, comme Philippe II à la découverte d'une mine du Potoſi ; on croyoit alors aſſez unanimement qu'un muſicien devoit être plus intrépide, plus généreux & plus ſenſible qu'un homme qui n'avoit point d'oreille.

La muſique n'opere plus parmi nous les prodiges qu'elle opéroit chez les Grecs & chez les Orientaux ; malgré leur talent, Jarnowich ou Viotti, le violon à la main, n'appaiſeroient pas des émeutes populaires, ne fléchiroient pas des tyrans, ne calmeroient pas des frénétiques, & ne rappelleroient pas des mourans des portes du tombeau. Qui a pu produire cette ſinguliere dégradation ? Vient-elle de ce que nous n'avons plus les lyres d'Athenes, les nables de Sidon,

» ſont les ſons capables de faire naître l'audace & la » modeſtie, la baſſeſſe de l'ame & la magnanimité. » *Reppubl. liv. III.*

Ce muſicien, s'il exiſtoit ailleurs que dans la République de Platon, mériteroit de devenir le légiſlateur des hommes.

& les ciſtres dorés de Memphis ? La muſique de Gretry, de Piccini & de Pergoleſe eſt-elle inférieure à celle de Therpandre & d'Arion ? ou enfin y auroit-il dans l'eſpece humaine une tendance graduée vers l'inſenſibilité qui, portée dans un certain nombre de ſiecles à ſon dernier période, annoncera notre deſtruction ?

L'HOMME SEUL.

La muſique ſera toujours chere à l'éleve de la nature ; il la fera ſervir à perfectionner l'organe de l'ouïe, à rétablir la ſérénité dans ſon ame, & à bannir l'ennui, qui eſt pour l'être qui penſe, un mal égal à la douleur.

La muſique eſt, dans l'entendement des Traëtta & des Paëſiello, un reſſort propre à tendre le génie ; c'eſt un talent aimable pour les artiſtes, & une ſource de félicité pour le genre humain.

V.

LA VUE. — Il y a des faiſceaux de fibres raſſemblés dans toute l'étendue de la retine & du nerf optique ; il eſt probable que chacun de ces faiſceaux eſt compoſé de fibrilles analogues

PARTIE II.

aux ſept couleurs primitives de la lumiere ; à quelque rayon vient frapper l'organe, le ſenſorium eſt ébranlé, & l'ame n'eſt plus dans les ténebres.

Newton a appris au ſage de la nature à perfectionner ſa vue, en ne croyant donner qu'une théorie ſur les phénomenes de la viſion : ce grand homme a trouvé l'art de décompoſer un rayon ſolaire, il a calculé comment le fluide lumineux traverſe en moins de huit minutes trente-trois millions de lieues ; il a rectifié l'optique erronée de Deſcartes & de Malebranche, & la morale n'eſt pas tout-à-fait étrangere au ſervice que ce philoſophe a rendu à la phyſique.

L'œil matériel a beaucoup de rapport avec celui de l'entendement ; depuis qu'avec le ſecours du microſcope, le naturaliſte eſt deſcendu dans l'abyme des infiniment petits, le voile qui cachoit à ſa raiſon un nouvel univers, s'eſt diſſipé, & ſes idées ſont devenues grandes comme les opérations de la nature.

L'HOMME SEUL.

Il eſt d'autant plus néceſſaire de perfectionner en nous l'organe de la viſion, que par lui-même, il égare autant qu'il éclaire; ce ſens nous trompe ſur l'étendue des corps, ſur leur figure, ſur la viteſſe de leur mouvement, ſur leur diſtance & ſur leurs propriétés; il eſt l'origine d'une multitude d'erreurs phyſiques & morales, & il devient vraiment utile au bonheur de l'homme que quand il eſt rectifié par le toucher, & guidé par la raiſon.

L'uſage immodéré des plaiſirs affoiblit étrangement la vue; les capitales de l'Europe ſont pleines de jeunes aveugles qui, n'ayant ni le génie d'Homere, ni les talens de Saunderſon, ſont bien loin de rougir des ſecours qu'ils empruntent de l'optique, pour ſuppléer à l'abandon de la nature; mais il faut les plaindre pour les maux mêmes dont ils ſont gloire.

L'exercice ajoute beaucoup à l'excellence de la vue (*); l'œil du peintre eſt un tableau

(*) Souvent la vue ſupplée à la perte totale de l'ouïe;

où les nuances les plus fines vont ſe tracer ; placez un artiſte & un homme du peuple devant le palais de l'Eſcurial ; le premier aura déjà ſaiſi toutes les proportions de ſon architecture, tandis que l'autre n'aura encore diſtingué qu'un périſtile & des pierres de taille.

Un ancien philoſophe ſe créva les yeux pour n'être point diſtrait dans ſes méditations ; mais c'étoit un inſenſé, qui n'a été loué que par d'autres inſenſés ; on ne perfectionne point ſon être en le détruiſant... Homme timide, tu veux dompter tes ſens ! Qu'as-tu beſoin du coûteau d'Origene ? Oſe

---

le monde eſt plein de ſourds, à qui on fait entendre tout ce qu'on veut. Il y avoit à Amiens, en 1700, une femme qui comprenoit ce qu'on lui diſoit en regardant ſeulement le mouvement des levres ; elle lioit de cette façon de très-longues converſations ; les entretiens qu'on avoit avec elle ne fatiguoient point l'interlocuteur ; il pouvoit ſe diſpenſer d'articuler des ſons, & il ſuffiſoit qu'il remuât les levres ſenſiblement ; ainſi cette femme entendoit diſtinctement, lors même qu'il ne s'entendoit pas lui-même. *Obſerv. de phyſique, tome II, page* 209.

combattre & tu apprendras par tes défaites à être vainqueur; la nature n'eſt point mauvaiſe, mais le cœur humain le devient quelquefois; écoute la voix de la philoſophie, reſpecte ton corps, & ne mutile que ton entendement.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE II.

LE PARISIEN ET LE CARAÏBE.

Dialogue. (*)

LE CARAÏBE.

PARTIE II.

MONSIEUR le Parisien, je desirerois....

LE PARISIEN.

Monsieur, parlez plus haut, j'ai de la peine à vous entendre.

LE CARAÏBE.

Voilà qui est singulier, tout le monde ici a des oreilles & tout le monde est sourd. — Monsieur, je desirerois connoître la route d'Orléans; je dois m'y rendre avant la nuit.

LE PARISIEN.

Il est huit heures sonnées. -- La poste aura

(*) Le lecteur vulgaire qui n'entend rien à un drame, si on ne marque en tête le lieu de la scène, saura que cette conversation fut tenue le 20 septembre 1769 à Paris sur la partie du rempart, nommée le *Boulevart neuf*. --- Des Parisiens empêcherent qu'on ne la transcrivît dans la gazette.

de la peine à vous y mener aujourd'hui, les chevaux auront à faire vingt-huit lieues.

L'HOMME SEUL.

LE CARAÏBE.

Auſſi je ne prétends point me ſervir de chevaux. — Vous riez. — Oh, cette petite courſe n'effraie point un Caraïbe : la belle Yariko m'attend ce ſoir, & je ne manquerai pas au rendez-vous ; mes jambes ſont toutes neuves, car je n'ai encore que cinquante-quatre ans, & je ſerai bientôt à Orléans ; il m'arrive ſouvent de faire trente lieues en un jour pour attraper un lapin ; j'en ferai bien vingt-huit pour ſouper avec ma maîtreſſe.

LE PARISIEN.

Monſieur le Caraïbe, vous me paroiſſez un animal ſingulier, que nos femmes ſeroient charmées d'apprivoiſer... Je veux vous mettre moi-même dans votre route, je ſuis curieux de ſavoir ſi un ſauvage penſe auſſi bien qu'il marche.

LE CARAÏBE.

Cela doit être ; mon corps n'eſt point ma-

lade, pourquoi mon entendement le ſeroit-il ?

PARTIE II. Mais dites-moi, que ſont toutes ces têtes penſantes, raſſemblées ſur cette terraſſe, que je juge éloignées d'ici de deux de vos lieues ?

LE PARISIEN.

Je vous avouerai que je ne vois pas même la terraſſe; il faudroit pour vous répondre avoir les yeux de l'aigle.

LE CARAÏBE.

Il ſuffit d'avoir les yeux de l'homme; en vérité, votre pays me fait pitié; dans nos forêts il y a mille Indiens qui ont la vue plus perçante que moi : vous, Pariſien, vous me regardez comme un aigle, & je ne ſuis qu'une taupe, pour le grand nombre des Caraïbes.

LE PARISIEN.

Je vous confierai avec ma franchiſe ordinaire que ſans avoir jamais été auſſi clairvoyant qu'un Caraïbe, j'ai joui dans ma jeuneſſe d'une vue aſſez perçante; mais les bals, les livres & les filles de l'opéra l'ont ſinguliérement affoiblie : dans ce pays-ci, le plaiſir coûte fort cher;

les

les plus heureux ſont ceux qui ne l'achetent qu'aux dépens de leur bourſe.

L'HOMME SEUL.

LE CARAÏBE.

Je crois que le plaiſir ſe goûteroit mieux & affoibliroit moins s'il ne s'achetoit pas. -- Tenez, je compte ce ſoir m'enivrer des plaiſirs de l'amour, dans les bras de ma chere Yariko; eh bien, je ne lui apporte que mon cœur & ce paquet d'herbes que je viens de cueillir.

LE PARISIEN.

Fi donc, monſieur le Caraïbe, ces herbes n'ont aucun parfum; choiſiſſez un autre bouquet pour votre maîtreſſe.

LE CARAÏBE.

Celui-là lui ſuffit; il eſt ſimple comme la nature, & neuf comme le cœur que j'aime. Je pourrois ſans doute treſſer en guirlandes les fleurs de votre climat, mais leur odeur eſt trop forte, & elles fatiguent ma ſenſibilité; ſi je m'accoutumois à vos roſes & à vos juliennes, l'odeur douce que cette verdure exhale n'auroit bientôt aucun attrait pour moi; dans la ſuite,

je me laſſerois même des fleurs, j'aurois recours aux parfums, & je finirois par n'avoir plus d'odorat.

LE PARISIEN.

Voilà juſtement notre hiſtoire : nous, Pariſiens, nous ſommes dans le centre des plaiſirs, nous épuiſons de bonne heure toutes les jouiſſances, & à trente ans nous n'avons plus d'organes.

LE CARAÏBE.

Ainſi à Paris on eſt vieux à trente ans; voilà un fait qui tiendra ſa place dans l'hiſtoire de mes voyages, pourvu cependant qu'on ne me regarde pas comme un viſionnaire chez mes concitoyens, qui vivent un ſiecle & demi, & qui ſe plaignent encore de l'avarice de la nature. — Mais, dites-moi, je vous prie, j'ai vu à dix lieues d'ici dans vos campagnes, un peuple paſſablement vigoureux, chez qui la vieilleſſe ne parvient qu'après ſoixante ans; que n'abandonnez-vous votre ville qui dévore ſes habitans, pour vous retirer dans cet aſyle? Qu'eſt-

ce que dix lieues pour un être qui penſe, quand il s'agit d'avoir trente ans de plus à honorer les dieux, & à être utile aux hommes ? L'HOMME SEUL.

LE PARISIEN.

Cela eſt vrai, monſieur le Caraïbe, mais vous ne ferez point ici de proſélytes ; la raiſon pour laquelle on vit long-tems à la campagne, c'eſt qu'on s'y paſſe ſans peine des biens qu'on ne connoît pas ; mais dans les grandes villes, qui ſera aſſez philoſophe pour ſe priver des biens qui viennent le chercher ? Un aimable déſœuvré de nos capitales veut avoir en gros les plaiſirs qu'un ſimple laboureur goûte en détail ; moi qui n'ai que dix mille livres de rente, j'ai raſſemblé dans l'eſpace de trente ans autant de jouiſſances, qu'un ruſtre en a dans un ſiecle preſque entier : un ſeigneur qui a un million de revenu, ne met peut-être que dix ans à parcourir ſa carriere voluptueuſe ; & j'ai connu un jeune duc qui, dans l'eſpace de quatre ans, réunit l'enfance, la puberté & la vieilleſſe : il mourut en cherchant le plaiſir, & dit

PARTIE II.

encore en rendant le dernier ſoupir, j'ai aſſez vécu.

LE CARAÏBE.

Je n'entends rien au raiſonnement de vôtre duc. — Voilà une corbeille de fruits; ſi la nature me diſoit, voilà ta nourriture pendant trois ſemaines, ferois-je bien de manger tout aujourd'hui, pour mourir de faim dans quatre jours? Le grand légiſlateur Pachimeck a laiſſé une maxime bien différente aux Caraïbes: ô hommes, leur diſoit-il ſouvent, vivez peu, & vous vivrez long-tems! Je trouve un grand ſens dans cet apophthegme.

LE PARISIEN.

Mon cher ſauvage, votre philoſophie m'enchante; accordez-moi une faveur; à trente pas d'ici eſt un traiteur célebre, permettez que je vous donne à déjeûner chez lui; vous en ferez plus agile dans le reſte de votre voyage.

LE CARAÏBE.

Il n'y a encore que quatorze heures que j'ai mangé, & je n'ai pas faim.

LE PARISIEN.

L'HOMME SEUL.

Mais du moins acceptez un verre de crême des Barbades.

LE CARAÏBE.

Dites-moi, le lait des Barbades fait-il une meilleure crême que le lait de mon pays?

LE PARISIEN.

Vous êtes encore bien neuf pour avoir tant voyagé. — Eh, ne ſavez-vous pas que la crême des Barbades eſt une liqueur ſpiritueuſe, diſtillée pluſieurs fois à un alambic & compoſée...

LE CARAÏBE.

Gardez pour vos Pariſiens votre crême & vos poiſons. — Quand mon palais commencera à s'uſer, je boirai du vin, & quand je n'aurai plus de goût, j'eſſaierai des liqueurs; en attendant l'eau me ſuffit, mais je n'en boirai qu'à Orléans, pour augmenter ma vigueur auprès de la belle Yariko.

LE PARISIEN.

Pardon ſi j'ai tant de peine à me défaire de mes vieux préjugés. — Faire en moins d'un

PARTIE II.

jour vingt-huit lieues à pied; avoir cinquante-quatre ans & boire de l'eau pour paroître plus vigoureux aux yeux de ſa maîtreſſe, voilà qui n'eſt guere dans nos mœurs. — Mais enfin un Caraïbe n'eſt pas un Pariſien. — Faites-moi un peu le portrait de votre belle Yariko.

LE CARAÏBE.

Volontiers; quand je ne la vois pas, j'aime du moins à parler d'elle. — Figurez-vous une femme de ſix pieds, dont les cheveux naturellement bouclés, tombent en ondoyant ſur ſon ſein; dont la tête, du plus parfait ovale, n'a de modele que parmi vos ſtatues; dont la robe tranſparente ſuit exactement tous les contours de ſa taille ſvelte; dont..... Mais vous êtes bien froid, monſieur le Pariſien.

LE PARISIEN.

Hélas! il n'y a plus de beautés pour moi..., même parmi les Caraïbes.

LE CARAÏBE.

Quoi! votre cœur...,

LE PARISIEN.

L'HOMME SEUL.

Il eſt mort auſſi bien que mes ſens ; j'ai eu autrefois un ſerrail à moi, & maintenant je ne ſuis plus propre qu'à en être le gardien ; j'admire encore une belle femme, mais je n'aime plus.

LE CARAÏBE.

En vérité, tous vos aveux me jettent dans le plus grand étonnement ; par quel prodige vos peres ont-ils fait la conquête de ma patrie ? Comment s'y trouve-t-il encore un ſeul Européen ? Moi je ſuis un homme, mais vous autres avec votre taille de cinq pieds, vos ſens énervés & votre vie de trente ans, qu'êtes-vous ? Y auroit-il par haſard des hommes de la grande & de la petite eſpece, comme il y a parmi les chiens des dogues & des baſſets ? Le Caraïbe eſt-il l'homme de la nature, & le Pariſien l'homme dégénéré ?

LE PARISIEN.

Je crois que dans les climats tempérés l'homme eſt par-tout le même ; la nature le fait robuſte,

PARTIE II.

l'éducation ſeule le dégrade ; un Européen qui deviendroit votre compatriote auroit des fils qui vous reſſembleroient ; mais eſſayez d'épouſer une Pariſienne, & vous verrez vos enfans mourir de vieilleſſe, quand vous ſerez encore dans l'âge viril.

LE CARAÏBE.

Ce que vous me dites, me paroît de la derniere juſteſſe : il faut qu'une vérité ſoit bien évidente pour qu'elle paroiſſe telle à un Pariſien & à un Caraïbe. — Mais je m'apperçois que vous vous fatiguez prodigieuſement à me ſuivre : je n'abuſerai pas plus long-tems de votre complaiſance : montrez-moi ma route.

LE PARISIEN.

La voilà. — Si j'avois ma chaiſe de poſte, je ſerois tenté de vous accompagner juſqu'à Orléans. — Adieu, mon cher ſauvage. — Ah, que ne ſuis-je né Caraïbe, quand j'aurois dû n'avoir pas un ſol de revenu, n'aimer que la belle Yariko & n'aller de ma vie à l'opéra !

ARTICLE III.

DU DANGER D'ÉMOUSSER SES SENS PAR TROP DE JOUISSANCES.

L'HOMME SEUL.

MON pere n'étoit point Caraïbe : je ſuis de la race foible & audacieuſe des hommes qui les ont exterminés : mais il me ſemble que toute la logique de Locke ne me feroit pas raiſonner mieux que ce ſauvage qui faiſoit vingt-huit lieues à pied pour aller boire un verre d'eau avec ſa maîtreſſe.

On a fait cent traités ſur les moyens d'être heureux ; il faudroit maintenant en faire un ſur le danger qu'il y a de l'être trop : ce dernier ſeroit bien plus utile que les autres dans nos capitales.

Dès que la nature multipliant en nous les principes de la vie y a ouvert toutes les portes du plaiſir, notre imagination s'occupe à épuiſer toutes les jouiſſances, & nous voudrions que la volupté entrât à-la-fois dans notre ame par tous les organes.

PARTIE II.

Cependant Micromegas lui-même avec ſes douze ſens, & les amans céleſtes des Houris de Mahomet ne pourroient ſuffire à ſatisfaire tant de deſirs : nous reſſemblons à cet inſulaire d'Otahiti qui vouloit gouverner tout le pays qu'il voyoit & dont l'horizon s'étendoit ſans ceſſe, à meſure qu'il ſortoit des gorges de ſes montagnes.

Nos ſens nous ont été donnés pour prolonger délicieuſement notre exiſtence ; mais c'eſt le tems ſeul qui doit en amener le terme, & non nos deſirs : l'homme eſt une horloge qui garde ſa régularité tant que le pendule ſeul en dirige le mouvement ; mais dès que des corps hétérogenes en accélerent la marche, les roues s'uſent par le frottement & la machine ſe décompoſe.

J'obſerve qu'à la campagne la ſeule roue qui s'uſe dans le méchaniſme du corps du payſan, eſt celle du tact : mais les autres conſervent juſqu'à la fin preſque toute leur intégrité : un laboureur voit, entend, ſent, goûte beaucoup

mieux que nos jolis avortons des villes qui le dédaignent; je ne parle pas du fixieme ſens; on ſait aſſez qu'on eſt pere à la campagne, trente ans après qu'on a ceſſé de l'être dans nos capitales. L'HOMME SEUL.

Quant à nous, pour peu que nous ayons de l'aiſance & du loiſir, nous voyons nos oreilles, notre palais, notre odorat & nos yeux uſés à trente ans; il eſt vrai que l'organe du tact nous dédommage un peu de la perte des autres; nous nous conſolons en baiſant la main d'une actrice, de ne plus trouver de ſaveur aux fruits & de parfums aux fleurs, de n'entendre qu'avec des cornets & de ne voir qu'avec des lunettes.

L'art de jouir conſiſte, je crois, à n'être jamais ni en-deçà ni au-delà de la nature, & la morale de l'homme phyſique ſe réduit peut-être à conſerver ſes organes dans toute leur intégrité.

Nos voluptueux ſans principes qui prennent l'art de ſe blaſer pour l'art de jouir, ne ſavent pas que les ſenſations les plus vives s'affoibliſſent

PARTIE II.

par leur continuité & que les jouiſſances où l'imagination vient à l'appui des organes, détruiſent à-la-fois & l'imagination & les organes.

Le plus grand danger de cet abus des plaiſirs eſt de détériorer le cœur, de l'endurcir au ſpectacle des malheurs de l'homme & de fermer ſon ame criminelle à la voix des remords.

Ouvrons les annales de tous les peuples de la terre, & nous verrons combien cette fureur d'aller toujours au-delà du but a perverti les êtres ſenſibles, combien elle a produit dans tous les tems d'attentats, d'erreurs & de ridicules.

Pourquoi ces cénobites aux yeux creux & au viſage livide, traînent-ils leur exiſtence douloureuſe dans les déſerts de la Thébaïde, chargés de chaînes volontaires, ou cloués ſur l'airain de ces colonnes ? C'eſt qu'ils ont voulu être avertis de leur exiſtence d'une maniere plus vive que le reſte des hommes, pour multiplier leurs ſacrifices au dieu deſtructeur qu'ils

s'étoient choisis ; ils se sont imaginés qu'on étoit sur ce globe des êtres passifs ; quand on se contentoit d'y être bon citoyen, pere tendre & homme vertueux. L'HOMME SEUL.

On pourroit juger si un peuple est blasé sur ses jouissances, seulement par la nature de ses spectacles : certainement quand le peuple de Rome demandoit que des courtisannes toutes nues se prostituassent sur le théatre aux regards de la multitude ; quand les femmes tranquilles autour d'une arène sanglante exigeoient des gladiateurs qu'ils expirassent avec grace, on pouvoit prononcer que le corps politique tendoit à se dissoudre : la plume de Tacite ne devoit plus s'occuper qu'à rapporter des crimes & le génie n'avoit plus de héros à louer.

L'homme de goût auroit à se plaindre de cet abus des jouissances autant que l'homme de bien : car outrer la nature dans les mœurs, conduit aussi à l'outrer dans les arts ; c'est chez un peuple blasé, que l'architecte orne ses

PARTIE II.

édifices au lieu de les affermir, que le peintre charge ſon coloris, que l'homme de lettres analyſe le ſentiment au lieu d'échauffer, & que Cinna & Britannicus ſont remplacés par des ſpectacles d'échafaud.

ARTICLE IV.

De la Mémoire.

L'HOMME SEUL.

Si l'homme ne ſentoit que par la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat & le toucher, il auroit tort de ſe placer à la tête de l'échelle des êtres ſenſibles; loin d'être le plus heureux des animaux, il en ſeroit à peine le mieux organiſé.

L'ame a reçu de la nature des ſens internes qui perfectionnent ſon être, donnent une nouvelle élaſticité à ſes organes extérieurs, & multiplient pour elle les plaiſirs de l'exiſtence.

A la tête des ſens internes, il faudroit mettre le ſens moral; cette faculté ſublime qui nous éclaire ſur le bon, comme le goût nous éclaire ſur le beau, qui nous fait concourir à l'harmonie des êtres ſans le ſecours du raiſonnement, & par laquelle nous ſerions encore vertueux, quand même nous ne ſerions pas intelligens; mais cet être métaphyſique, quoi qu'en diſe le ſophiſte Huchetſon, n'eſt point un organe:

PARTIE II.

ce n'eſt que le tact de l'ame perfectionnée par l'habitude.

Le ſens commun appartient à l'entendement & non à la ſenſibilité, & ce livre n'eſt pas plus deſtiné à appuyer les définitions du peuple, qu'à conſacrer ſes préjugés.

La mémoire eſt le premier des ſens internes que je vais analyſer ; pour peu qu'on réfléchiſſe ſur le méchaniſme de la ſenſibilité, on s'apperçoit que les fibres agitées ſouvent par les mêmes objets, contractent l'habitude de ſe mouvoir dans le même ordre ; ſi une cauſe étrangere vient dans la ſuite ébranler une ſeule de ces fibres exercées, tout le faiſceau nerveux qui lui répond éprouve ſes anciennes vibrations, & l'ame reproduit ſes idées.

Plus les fibres ſont mobiles, plus elles s'habituent à ſe vibrer à la moindre commotion ; de là il ſuit que le genre nerveux, à un certain âge, ayant perdu ſon élaſticité, un vieillard ne ſauroit avoir de la mémoire.

Il ne faut point confondre la ſimple reproduction

duction des idées, avec le ſentiment par lequel l'ame diſtingue ſes anciennes perceptions, de celles qui ſont plus récentes; la premiere faculté s'appelle mémoire; mais la ſeconde, dans le langage philoſophique, ſe nomme réminiſcence. L'HOMME SEUL.

Locke & d'autres philoſophes ont encore eu plus de tort d'identifier la mémoire avec l'imagination; toutes deux, il eſt vrai, reproduiſent les idées; mais la premiere, copiſte ſervile, ſuit fidélement le même ordre & les mêmes combinaiſons; l'autre s'approprie tout ce qu'elle voit; elle donne aux objets une teinte nouvelle, change la chaîne des perceptions, & fait un nouveau monde avec les matériaux de l'ancien; la mémoire imite & l'imagination crée encore en imitant.

Locke a été plus vrai quand il a comparé la mémoire à une table d'airain, remplie de caracteres que le tems efface inſenſiblement, ſi l'on n'y repaſſe quelquefois le burin.

Il eſt certain que cette faculté de l'ame eſt preſque toute factice; Montagne avoit reçu de

PARTIE II.

la nature une mémoire très-foible ; cependant quel prodigieux magaſin de faits & d'idées ce philoſophe n'avoit-il pas formé dans ſa tête ? Ses *Eſſais* ne prouvent-ils pas que ſon ſenſorium étoit une eſpece d'Encyclopédie ?

Un homme bien organiſé eſt le maître de créer ſa mémoire ; je trouve dans Wolff un trait ſurprenant qui confirme cette idée ; un nommé Pelshover de Kœnigsberg s'étoit exercé long-tems à extraire par mémoire la racine des nombres ; cette faculté parvint dans cet algébriſte à un tel point de perfection, que la nuit du 18 février 1760, il vint à bout d'extraire dans ſon lit par la méthode ordinaire la racine de 57 chiffres, qui eſt elle-même de 27. (*) Quand cet homme ſeroit né au Groënland, où perſonne ne ſait lire ni écrire, il auroit encore pu créer l'algebre.

S'il eſt vrai, comme on me l'a aſſuré, que l'abbé Duguet & l'abbé d'Asfeld, ſe promenant à cheval, aient joué de mémoire une partie

(*) Pſychologie de Wolff, parag. 197.

d'échecs, jusqu'à ce que les deux rois soient restés seuls sur l'échiquier, ces joueurs sont peut-être supérieurs à l'algébriste. L'HOMME SEUL.

Si la vieillesse est le tombeau de l'intelligence & de la sensibilité, c'est principalement parce que la mémoire est alors dans la plus profonde léthargie; les idées s'effacent, les sensations s'affoiblissent; on sent peu le présent, on perd la trace du passé, & on ne jette que des regards tremblans sur l'avenir. Cette éclipse de l'entendement est sensible dans les hommes de génie comme dans les esprits vulgaires. Fontenelle, à l'âge de 96 ans, ne se souvenoit plus d'avoir composé, à l'âge de 70, ses *Élémens de la géométrie de l'infini*; & Leibnitz, dans sa vieillesse, n'entendoit plus sa *Théodicée*. (*)

(*) On lit dans les premieres éditions, *Newton dans sa vieillesse n'entendoit pas son Traité des principes*; Voltaire, qui s'intéressoit à la gloire de Newton, & qui peut-être vouloit me rendre digne d'en mériter une autre, s'empressa de me désabuser sur cette anecdote; il m'écrivit que la tête de l'apôtre de la gravitation ne s'étoit affoiblie que trois mois avant sa mort dans les douleurs de la gravelle; il cite même à ce sujet Pem-

PARTIE II.

C'eſt travailler au bonheur de ſa vie que de rendre de bonne heure ſa mémoire dépoſitaire d'une foule de faits & de penſées; on empêche alors l'ame de ſe conſumer par le poiſon lent de l'ennui; on s'aſſure un grand fond de philoſophie pour l'âge mûr, & on recule la vieilleſſe juſqu'aux portes du tombeau.

J'ai dit que la mémoire dépendoit de l'uſage fréquent qu'on en faiſoit; elle ſe fortifie auſſi ſinguliérement par l'attention avec laquelle on conſidere les objets qu'on y veut imprimer; (*) un enfant & un lecteur vulgaire n'ont jamais une vraie mémoire, parce qu'ils ne comparent que des ſuperficies, qu'ils ne combinent que de

---

berton; mais je n'avois pas beſoin d'autorité après celle de Voltaire.

(*) L'attention eſt proprement cette faculté de l'ame par laquelle elle réagit ſur les fibres repréſentatives d'un objet, pour donner à leurs mouvemens plus de durée ou plus d'intenſité; il y a des pſychologiſtes qui font de l'attention un ſens interne particulier; mais je ne la crois pas aſſez diſtinguée de la mémoire & de la réminiſcence pour en faire le ſujet d'un article; il y a autant d'inconvéniens à trop décompoſer l'ame, qu'à ne la ſoumettre à aucune analyſe.

petites idées, & que leur cerveau ne retrace qu'une ſucceſſion rapide de tableaux; on voit que leurs fibres ſont toujours en action; mais il eſt rare que l'ame réagiſſe ſur ces fibres; ils ſavent un peu l'hiſtoire des penſées des hommes, mais ils ne penſent point. L'HOMME SEUL.

Rien ne contribue plus à la perfection de la mémoire que l'ordre avec lequel on enchaîne ſes idées; c'eſt à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire dont l'hiſtoire fait mention; ſans lui Bacon n'auroit point trouvé l'arbre généalogique des ſciences, cet arbre ſi néceſſaire pour former la mémoire des philoſophes.

On peut meubler la mémoire de mots, de faits & de penſées; il y a telle ſcience qui ne conſiſte que dans l'aſſemblage des mots techniques que l'ignorance a inventés; & le ſavant qui les raſſemble péniblement dans ſon cerveau, ne me paroît guere au-deſſus d'un perroquet bien organiſé; l'étude des faits eſt bien plus importante, parce qu'en ſuivant la penſée d'un moderne, elle rend l'homme contemporain de

PARTIE II.

tous les âges & citoyen de tous les lieux ; mais la mémoire qui consiste à former dans sa tête une espece de cabinet de pensées me paroît la plus utile ; c'est elle seule qui donne à l'esprit ce coup-d'œil géométrique qui dirige sa marche, & qui le met en correspondance avec tous les êtres intelligens.

Les philosophes qui réunissent à un degré éminent, la mémoire des faits & celle des pensées, sont nés pour donner des leçons au genre humain ; comment n'éclaireroient-ils pas la terre, puisque les lumieres de tous les êtres pensans semblent réunies dans le foyer de leur intelligence ? Et qu'est-ce qu'un le Long ou un le Cointe auprès de Montagne, de Leibnitz & de Montesquieu ?

Gardons-nous cependant de croire que le génie ne consiste que dans l'étendue de la mémoire ; cette erreur vient de la vanité de ces esprits vulgaires qui, pour avoir le cerveau meublé de pensées étrangeres, se mettent au niveau de l'homme qui pense.

L'homme d'eſprit qui n'a que de la mémoire eſt l'artiſte ſubalterne qui va choiſir le marbre dans les carrieres ; l'homme de génie eſt le ſculpteur qui fait reſpirer ce marbre ſous la forme de Vénus ou du cardinal de Richelieu. L'HOMME SEUL.

Le génie ſupplée à la mémoire, mais la mémoire ne ſupplée jamais au génie. Quand il n'exiſteroit point d'hiſtoire de Perſe, Monteſquieu auroit fait les *Lettres perſannes* ; mais Puffendorff, avec tout le ſavoir des bibliotheques, n'auroit pu faire un chapitre de *l'Eſprit des loix.*

Que conclure de cet expoſé ? que la mémoire porte quelquefois les livrées du génie ſans luire & ſans le remplacer ; qu'il faut la vanter moins, la connoître mieux, & ſur-tout la cultiver.

ARTICLE V.

DE LA FACULTÉ D'IMAGINER. (*)

PARTIE II.

L'IMAGINATION tient un rang distingué parmi les sens internes ; l'imagination, cette faculté admirable qui tient d'un côté à la sensibilité & de l'autre à l'intelligence, dont les écarts même ont quelque chose de grand, & que les psychologistes n'ont pu dégrader sans en faire usage.

On a déjà eu occasion de remarquer que des philosophes avoient confondu l'imagination avec la mémoire ; cependant ces deux facultés sont séparées par des limites invariables ; la mémoire régénere les idées dans leur ordre naturel, & l'imagination les altere sans cesse ; l'une produit, & l'autre ne fait que copier.

(*) On n'emploie ici ces mots *de la faculté d'imaginer*, qui sont synonymes à *imagination*, que parce qu'on aura occasion d'envisager le même sujet sous un autre point de vue ; on n'a pas voulu répéter deux fois le même titre.

L'HOMME SEUL.

Un de nos meilleurs métaphyſiciens a dit que l'imagination étoit cette faculté de l'ame qui combine les qualités des objets, pour en faire des enſembles dont la nature n'offre point de modeles (*); cette définition eſt peut-être trop générale; elle ſuppoſe dans le lecteur des réflexions antérieures qui ſont trop fines pour des hommes qu'on veut inſtruire.

Un objet extérieur agit ſur mes fibres ſenſitives, & j'éprouve une ſenſation; mon ame, en vertu de ſa force motrice, reproduit cette ſenſation dans mon cerveau ſans l'intervention des objets, l'altere & la décompoſe: & voilà l'imagination.

L'élaſticité des fibres eſt due particuliérement aux eſprits animaux qui les parcourent; ce fluide ſingulier ſe ſubtiliſe, ſoit par la fermentation, ſoit par le mouvement impétueux des muſcles dont le cœur eſt compoſé; s'il eſt formé de parties faciles à s'embraſer, le ſen-

(*) *Traité des ſenſations*, de l'abbé de Condillac. *Tome I, page* 336.

PARTIE II.

ſorium s'ébranle au moindre choc, & l'imagination devient un foyer ardent; ſi rien ne fermente dans le tiſſu nerveux, le cerveau ne produit que des images languiſſantes, & l'homme ſtupide ſemble borné à des ſenſations.

Le ſenſorium eſt une eſpece de miroir-plan où le monde phyſique & le monde intellectuel peuvent ſe réfléchir; c'eſt-là que l'imagination forme une galerie de tableaux mouvans, où ſont également deſſinés les objets exiſtans & les objets poſſibles; les animaux ne reproduiſent dans leur ſenſorium que les images qu'ils ont vues, & voilà pourquoi leur imagination eſt ſi inférieure à celle de l'homme; tous les êtres ſenſibles peuvent reproduire leurs idées: mais quel prodigieux intervalle la nature n'a-t-elle pas mis entre le miroir d'une taupe & celui de Monteſquieu?

La cauſe phyſique de l'imagination eſt toute interne, puiſque les tableaux qu'elle deſſine exiſtent dans l'abſence des objets; des expériences délicates d'anatomie ont prouvé que le

cerveau avoit deux mouvemens dont l'un répondoit à celui du cœur, & l'autre à celui des poumons : ces deux parties du corps humain ſemblent donc les reſſorts deſtinés à faire mouvoir l'imagination ; le ſenſorium obéit à toutes les variations du ſyſtole & du dyaſtole, comme à l'élévation & à l'abaiſſement du thorax ; or mille cauſes dérangent l'action naturelle du cœur & retardent ou accélerent le mouvement d'inſpiration & d'expiration ; ces agitations convulſives altérent les vibrations réglées des fibres ; & voilà l'origine des fantômes, des viſions, de l'enthouſiaſme & du fanatiſme.

L'HOMME SEUL.

Ce déſordre dans les vibrations des fibres, quand il eſt ſouvent répété, conduit à répandre des nuages ſur l'intelligence ; c'eſt par-là qu'on explique la manie de ces deux Pariſiens, dont l'un, s'imaginant avoir une tête de verre, n'oſoit ſortir de peur de la caſſer, & l'autre croyant être mort, refuſoit de manger, & n'habitoit que les cimetieres. Le docteur Mead connoiſſoit auſſi un homme de lettres qui pré-

PARTIE II.

tendoit avoir un enfant dans le ventre, & s'inquiétoit beaucoup ſur la maniere dont il le mettroit au jour ; (*) on ne put jamais le raſſurer, & il mourut craignant l'opération céſarienne.

L'imagination décompoſe un objet, mais il ne faut pas croire qu'elle en change l'eſſence ; elle peut tracer dans le ſenſorium une roſe ſans couleur, une taupe créant l'Iliade & un Homere ſans tête ; mais elle n'y repréſentera pas un triangle qui n'auroit que deux côtés ; le ſphynx des poëtes & leur chimere ſont des êtres poſſibles, mais un cercle quarré n'eſt rien.

La liaiſon des idées diſparates eſt le grand vice de l'imagination ; c'eſt par-là que cette faculté de l'ame tient à la folie : ſi divers faiſceaux de fibres hétérogenes s'ébranlent à-la-fois dans un court intervalle de tems, les idées qui en réſultent déſignent une imagination déréglée ; ſi les fibres émues avec violence ne peuvent ſe rétablir, l'homme reſte fou ; c'étoit

(*) Œuvres du docteur Méad. Tome II. *Médecine ſacrée.*

ſans doute l'ébranlement inſtantané de quelques fibres hétérogenes dans le ſenſorium de Maupertuis, qui lui fit penſer qu'en s'exaltant on pouvoit devenir prophete; mais ce même déſordre de fibres devenant continu dans un homme à tête exaltée qui ſe faiſoit appeller *le Pere éternel*, on le logea aux petites-maiſons. L'HOMME SEUL.

Les fantômes de l'imagination ont le plus grand pouvoir ſur les jeunes gens; l'oiſiveté les fait naître, on s'endort en les formant, & au réveil, l'erreur eſt déjà auſſi ſacrée que ſi elle avoit trente ſiecles d'antiquité.

Les ouvrages d'imagination, & ſur-tout les romans, ont le plus grand charme pour des cœurs encore neufs; une ame ſenſible eſt toujours à l'uniſſon avec eux; elle s'identifie aiſément avec les perſonnages qui parlent le langage de la nature, & voilà ce qui rend cette lecture ſi intéreſſante & ſi dangereuſe; il y a ſi peu de Clariſſes ſur la terre, & ſi peu de perſonnes dignes de lire ſon hiſtoire!

Quand les charmes de l'amour n'occupent

PARTIE II.

pas toute la capacité de l'ame d'une jeune personne, il arrive quelquefois qu'elle s'ouvre aux chimeres du quiétiſme; ce n'eſt plus un roman qui allume ſon imagination, c'eſt un livre aſcétique; notre viſionnaire croit habiter avec les anges ou avec les diables, & cette illuſion eſt bien plus difficile à diſſiper que ſi elle croyoit habiter avec Medor ou avec Lovelace.

Le déréglement des fibres ſenſitives n'eſt pas toujours accompagné d'un acte de la volonté; les hommes ſtupides, ſur-tout, ſemblent n'avoir, à certains égards, qu'une imagination paſſive. Jacques I, qu'on avoit effrayé dans ſon berceau, friſſonna toute ſa vie à la vue d'une épée nue; Jacques I, ce roi ſans caractere, qui fut petit & perſécuteur, qui porta la théologie ſur le trône, & qui crut gouverner les Anglois avec des ſyllogiſmes.

Quand un homme d'une imagination forte, a auſſi du génie, il tient le ſort des nations dans ſa main; ſi ſon cœur eſt déréglé, il embraſe la terre; s'il eſt honnête, il la gouverne.

En général, une imagination forte a beaucoup d'avantages pour perſuader; on ne ſauroit imaginer vigoureuſement, ſans peindre de même: les ſignes caractériſtiques des paſſions dans un homme paſſionné, tyranniſent bientôt les organes de ceux qui l'écoutent, & l'orateur qui ſubjugue la machine a bientôt ſubjugué la raiſon. Voilà pourquoi Cromwel, qui n'avoit point le don de parler, ſe faiſoit obéir avec tant de deſpotiſme des illuminés de ſon régiment; l'éloquence des ſignes ſuppléoit en lui à celle des mots; il avoit l'air de Démoſthene, & on le prenoit pour lui. (*)

L'HOMME SEUL.

(*) Toute l'éloquence de Cromwel conſiſtoit dans des alluſions ridicules au regne ſpirituel du Chriſt; on peut en juger par ſes harangues, que Milton nous a conſervées dans ſes *State papers*, & ſur-tout par celle qui ſe trouve à la page 106; s'il vouloit créer un pair, engager la nation à la guerre ou faire exécuter Charles I à Witheall, il trouvoit tous ſes argumens dans le ſermon de la Montagne, comme les Aruſpices trouvoient tous les malheurs de Rome dans les vers des Sybilles; ce fanatique couronné avoit même donné à tous ſes ſoldats des ſurnoms tirés du *Pentateuque*. Cromwel, diſoit un auteur contemporain, a battu le tambour dans tout le *Vieux-Téſ-*

PARTIE II.

On observe que l'imagination n'est jamais aussi forte que depuis trente ans jusqu'à cinquante; les fibres du cerveau ont alors acquis toute leur consistance, & cette consistance se communique aux vérités & aux erreurs qu'a adoptées l'entendement; c'est à cet âge que Mahomet se déifie aux yeux des Arabes, que Fox se fait quaker, & que Milton compose le *Paradis perdu*.

Mille causes physiques contribuent à fortifier l'imagination; le vin & les liqueurs fortes operent cet effet, en minant lentement la machine; les livres & les grands spectacles l'allument avec encore plus de succès, mais avec moins de danger; le climat même où l'on a pris naissance, suffit pour déterminer le tissu nerveux à s'ébranler au moindre choc; il est certain que les neiges éternelles du pole facilitent moins

tament; on peut apprendre la généalogie du Sauveur par les noms de son régiment; le commissaire n'a jamais d'autres listes que le premier chapitre de S. Matthieu. — Cromwel ressembloit beaucoup à Mahomet: je tracerai un jour ce parallele.

l'imagination,

l'imagination, que le ciel fortuné du pays où naquirent Montagne & Monteſquieu.

L'HOMME SEUL.

Les hommes de lettres ſont plus expoſés que le reſte des hommes à être les jouets de leur imagination; Malebranche a conſacré une partie de ſa *Recherche de la vérité* à prouver cette idée, & ſes erreurs particulieres complétent la démonſtration.

L'imagination ſemble nous avoir été donnée par la nature, pour veiller à la conſervation de notre être. Je marche auprès d'un abyme; j'y tomberai ſans doute, ſi je n'ai pour me ſauver que le ſecours froid de la réflexion; mais divers tableaux effrayans ſe gravent en caracteres de feu dans mon cerveau; je crois entendre le fracas du rocher que j'entraîne dans ma chûte; je vois mon corps déchiré ſubir mille morts avant d'éprouver la derniere; je me repréſente dans les convulſions du déſeſpoir, une mere qui vient embraſſer le cadavre mutilé de ſon fils; ces idées terribles agiſſent à-la-fois ſur mes

PARTIE II.

fibres ſenſibles ; je recule d'horreur, & le danger n'eſt plus.

Ce n'eſt pas dans la *philoſophie de la nature* qu'on peut s'étendre ſur les vices de l'imagination & ſur ſes avantages ; cet article formeroit un volume entier, & le ſujet ne ſeroit encore qu'effleuré.

ARTICLE VI.

DIGRESSION SUR LES DÉMONOMANES.

IL eſt plus important qu'on ne penſe, à l'éleve de la nature, d'être inſtruit de l'effet bizarre de l'imagination, quand elle réunit la vigueur & le déréglement : je veux parler de la terreur qu'inſpirent les ombres, les caracteres & les ſortileges, terreur que preſque tous les hommes ont éprouvée dans l'âge tendre des préjugés, & que quelques-uns conſervent encore dans l'âge mûr de la raiſon. L'HOMME SEUL.

Il n'y a plus de ſorciers, parce qu'on ne brûle plus les fous, & qu'on ne s'amuſe pas à réfuter les rêveries des démonographes ; mais il y a peu d'enfans qui vouluſſent ſe promener la nuit dans un cimetiere ; un grand nombre de femmes plaiſantent ſur les amulettes & en portent ; on voit même de tems en tems, dans le fond des campagnes, des hommes de bonne-foi, qui ſe vantent d'avoir été au ſabbat, &

PARTIE II.

d'avoir été métamorphoſés en boucs, pour converſer avec Aſmodée. (*)

(*) Perſonne n'a mieux peint ce délire de l'eſprit humain & ne l'a mieux expliqué que Malebranche; voici comment s'exprime ce philoſophe: « Un pâtre » dans ſa bergerie raconte après ſouper à ſa femme & à » ſes enfans les aventures du ſabbat. Comme ſon ima- » gination eſt modérément échauffée par les vapeurs du » vin, & qu'il croit avoir aſſiſté pluſieurs fois à cette » aſſemblée imaginaire, il ne manque pas d'en parler » d'une maniere forte & vive. Son éloquence naturelle, » jointe à la diſpoſition où eſt toute ſa famille pour en- » tendre parler d'un ſujet ſi nouveau & ſi terrible, doit » ſans doute produire d'étranges traces dans des ima- » ginations foibles, & il n'eſt pas naturellement im- » poſſible qu'une femme & des enfans ne demeurent » tout effrayés, pénétrés & convaincus de ce qu'ils lui » entendent dire. C'eſt un mari, c'eſt un pere qui parle » de ce qu'il a vu, de ce qu'il a fait: on l'aime & on le » reſpecte: pourquoi ne le croiroit-on pas? Ce pâtre le » répete en différens jours. L'imagination de la mere » & des enfans en reçoit peu à peu des traces plus » profondes; ils s'y accoutument, les frayeurs paſſent » & la conviction demeure; & enfin, la curioſité les » prend d'y aller. Ils ſe frottent de certaine drogue dans » ce deſſein, ils ſe couchent: cette diſpoſition de leur » cœur échauffe encore leur imagination, & les traces » que le pere avoit formé dans leur cerveau, s'ouvrent » aſſez pour leur faire juger dans le ſommeil comme » préſens, tous les mouvemens de la cérémonie dont il » leur avoit fait la deſcription. Ils ſe levent, ils s'entre-

Qu'on ne s'imagine pas que la philoſophie réuſſiſſe jamais à délivrer entiérement l'homme de ſes erreurs & de ſes terreurs; il y a trop de cauſes qui concourent à courber ſa tête ſous le joug du préjugé; il y aura toujours des eſprits puſillanimes qui verront mal, & des perſécuteurs plus petits encore, qui augmenteront les

L'HOMME SEUL.

» demandent & s'entrediſent ce qu'ils ont vu. Ils forti-
» fient, de cette ſorte, les traces de leur viſion; &
» celui qui a l'imagination la plus forte perſuadant
» mieux les autres, ne manque pas de régler en peu de
» nuits l'hiſtoire imaginaire du ſabbat. Voilà donc des
» ſorciers achevés que le pâtre a faits, & ils en feront
» un jour beaucoup d'autres, ſi, ayant l'imagination
» forte & vive, la crainte ne les empêche pas de conter
» de pareilles hiſtoires. » *Recherche de la vérité*, tome I, dernier chapitre, page 422.

Comment un philoſophe qui expliquoit ſi bien les phénomenes de l'impoſture & de la crédulité, a-t-il pu dire dans un autre endroit de ſon ouvrage : *Il eſt indubitable que les vrais ſorciers méritent la mort. Ibid. page* 426. Comme s'il pouvoit y avoir d'autres ſorciers que les inſenſés qu'il a ſi bien dépeints! comme ſi un homme qui auroit à ſon ſervice une légion de diables pouvoit craindre les ſoldats de la maréchauſſée! --- Encore une fois, admirons Malebranche, mais liſons-le avec précaution, comme tous les auteurs qui, avec une imagination brillante, ont voulu ſubjuguer la raiſon humaine.

PARTIE II.

ténebres de l'entendement, en opprimant ceux qui ont mal vu.

La croyance aux fantômes & aux taliſmans vient de cette idée univerſelle, que des êtres invifibles gouvernent le monde; puiſque des intelligences que nous ne concevons pas exiſtent, elles peuvent faire auſſi des choſes que l'homme n'eſt pas à portée de concevoir: ſi ce bouc eſt Belzébuth, ce bouc peut bien faire un Amulete.

L'homme entraîné par le torrent rapide du tems, voit d'un œil inquiet les flots qui le portent & l'eſpace qu'il a parcouru; il voudroit encore étendre ſa vue ſur les dernieres limites de ſa carriere, interroger le miroir de l'avenir, & voir d'un coup-d'œil la chaîne entiere de ſon exiſtence.

Ce deſir inquiet fait naître tous les phénomenes de la crédulité; un chêne de Dodone parle pour prédire une victoire; Rome eſt perdue ſi ſes poulets ſacrés meurent de faim; placez une telle queue à la ſuite d'une comete, & elle embraſera l'univers.

Quelque courage que la philoſophie donne contre le préjugé, on voit quelquefois le moindre obſtacle phyſique le faire échouer. J'ai connu un militaire qui ſe battoit comme Dugueſclin, & écrivoit contre le marquis de Vauvernargues, par conſéquent doublement intrépide; cet officier philoſophe friſſonnoit pendant la nuit, lorſqu'il entendoit les éclats du tonnerre; il s'étonnoit le matin de ſa terreur, il plaiſantoit les femmes qui partageoient ſa foibleſſe, & un ſoir s'étant couché avec une fievre légere, un orage terrible qui ſurvint le conduiſit au tombeau. L'HOMME SEUL.

Il y a une grande raiſon qui conduit à croire qu'il y aura toujours des ſpectres, des taliſmans & des démonomanes, c'eſt que nous ignorerons toujours l'état futur de tout ce qui nous environne; l'imagination, à cauſe de ſon activité, tentera ſans ceſſe de percer le voile de l'avenir, & l'homme deviendra crédule, ne pouvant devenir prophete.

L'amour du merveilleux que nous ſemblons tenir de la nature, ſuffiroit pour éterniſer notre

PARTIE II.

crédulité, malgré tous les argumens du ſcepticiſme; l'imagination abandonnée à elle-même, ſe plaît à entaſſer prodiges ſur prodiges, chimeres ſur chimeres, & elle défend enſuite contre la philoſophie les monſtres qu'elle a enfantés, parce que ces monſtres ſont ſon ouvrage.

Je ne trace point ici le tableau particulier du ſiecle abſurde, où lire Euclide c'étoit faire un pacte avec le diable, où le parlement faiſoit brûler les ſorciers, & où Bodin écrivoit ſa démonomanie; je parle de tous les hommes & de tous les tems. Je ſuis perſuadé que nous avons tous une pente ſinguliere vers la crédulité, ſoit que nous habitions en Europe, ſoit que nous devenions les concitoyens des Caffres, dans le ſiecle d'Aquilégius, & de Ferrabrit, comme dans celui de Louis XVI.

Paris eſt peut-être le lieu de la terre où il y a le plus d'êtres qui penſent; c'eſt le centre de toutes les lumieres; c'eſt le foyer ardent où tous les rayons philoſophiques vont ſe réfléchir; n'importe, un homme de talent qui ſeroit armé

de tous les preſtiges de la démonomanie, pourroit encore y faire long-tems illuſion; ſi cet homme eſt ſéduit, il ne fera qu'étonner; s'il eſt ſéducteur, il fera ſecte. L'HOMME SEUL.

J'aime mieux être hiſtorien que prophete: voici un événement ſingulier arrivé à Paris en 1757, qui portera mon obſervation au dernier degré d'évidence; ce fait qui, à certains égards, nous relegue parmi les Algonquins & les Miſſouris, eſt un monument néceſſaire au philoſophe qui entreprendra des mémoires, pour ſervir à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Les principales ſcenes de cette tragi-comédie ſe ſont paſſées aux galeries du Louvre, dans l'appartement du célebre Vanloo, & le directeur du ſpectacle étoit un des éleves de l'académie de peinture (*). Il s'agiſſoit de prouver

(*) Ceci n'eſt point un conte philoſophique; c'eſt un fait qu'on expoſe avec la plus grande vérité, ſans en altérer les plus légeres circonſtances; l'aventure s'eſt paſſée au centre de la capitale, & j'oſe en appeller au témoignage d'une foule de ſpectateurs de tout rang & de tout âge; on y a vu des perſonnes de la premiere diſ-

PARTIE II.

l'exiſtence des ſpectres, &, ce qui étoit encore plus merveilleux, d'en montrer au ſceptique le plus déterminé; la ſcene ſe paſſoit entre un magicien qui faiſoit le rôle de la Pythoniſſe, & un des ſpectateurs qu'on vouloit rendre enthouſiaſte de la démonomanie; on faiſoit retirer ce dernier dans un cabinet voiſin qu'on fermoit ſous clef; alors une perſonne de l'aſſemblée écrivoit ſur un papier le nom du mort dont l'ombre devoit être évoquée; le magicien faiſoit ſes cérémonies, l'incrédule voyoit le fantôme, & pour en convaincre tout le monde, du fond de la retraite où il étoit renfermé, il le nommoit aux ſpectateurs.

La toile ſe leve, l'ombre eſt déſignée, & le démonomane commence ſes conjurations en préſence de toute l'aſſemblée; il ſe dépouille de

tinction, telles que le prince de Turenne & le duc de Mazarin; des phyſiciens, tels que l'abbé Nollet; des académiciens, des bourgeois, des payſans & des docteurs de Sorbonne. --- Lorſque la crédulité commençoit à s'enraciner parmi le peuple, le lieutenant de police fit fermer le ſpectacle & tous les démons diſparurent.

son habit, retrouſſe ſes bras juſqu'au coude, ſe ſerre de rubans écarlatès, remplit d'épingles le cœur d'un agneau, & brûle ſur un rechaud des drogues, dont l'odeur infecte toute la galerie; enſuite il prend un coutelas, & trace des caracteres ſur le mur, les glaces & les portes; déjà la magie opére; les regards du ſorcier ſe détournent du cabinet avec une eſpece d'horreur, le friſſon de la crainte s'empare de ſes membres, & ſes bras en contraction ſe roidiſſent comme pour repouſſer le fantôme qu'il évoque: après avoir lutté quelque tems contre ſon effroi, il répand ſur le parquet les charbons embraſés, & le coutelas en main, il crie d'une voix funebre: *Prenez garde à vous;* l'initié qui dans le cabinet a partagé tous les mouvemens du magicien, répond alors à ſes cris; il annonce d'un ton entrecoupé, qu'il apperçoit l'ombre & la nomme; en ce moment le démonomane tombe par terre, dans les convulſions de la douleur; on ouvre la porte & l'initié paroît lui-même évanoui.

L'HOMME SEUL.

PARTIE II.

Un vieux militaire soupçonne de la fourberie dans ce spectacle : on ne m'en imposera pas, dit-il, je veux moi-même parler au spectre ; je me suis trouvé à quatorze siéges & à dix-sept batailles, & j'ai bravé trop souvent le canon ennemi, pour m'effrayer à la vue d'un fantôme ; qu'on m'ouvre le cabinet & que le spectre paroisse, s'il l'ose.

Son offre ne fut point acceptée pour le moment, & un curieux qui avoit sollicité cette faveur avant lui, entra dans le cabinet ; l'officier piqué résolut alors d'embarrasser ou son concurrent ou le magicien, & demanda qu'on fît paroître le diable.

Le démonomane recommence ses conjurations, & à la fin perd la respiration, & tombe sans mouvement sur le parquet ; l'initié à l'instant jette un cri aigu, & dit que le diable l'emporte. Au milieu du tumulte, l'officier, qui conservoit tout son sang-froid, allume une bougie & entre dans le cabinet ; mais il n'y voit plus personne ; étonné, mais non pas convaincu, il reprenoit

le chemin de la ſalle ; tout-à-coup des gerbes de feu partent de tous les angles du mur, la bougie s'éteint & l'officier friſſonne pour la premiere fois de ſa vie ; la honte le retenoit encore, mais bientôt la flamme ſe renouvelle, le fracas augmente & l'eſprit-fort ſe précipite hors du cabinet, en s'écriant qu'il ne ſait pas ſe battre contre les morts.

L'HOMME SEUL.

C'étoit une loi inviolable dans ces myſteres théurgiques, qu'il n'y eût dans le cabinet qu'un ſeul témoin de l'apparition du fantôme ; un philoſophe qui ne croyoit point aux preſtiges de la magie, trouva le moyen de ſe gliſſer dans le cabinet & de s'y cacher ; mais à peine le magicien eût-il commencé ſes cérémonies, que ſon pouls parut s'élever, ſes yeux devinrent ternes, & il s'écria d'un ton d'énergumene : *Un profane vient de troubler nos myſteres... Malheur à lui... Malheur à moi... Il faut que l'un de nous deux périſſe.* — Le philoſophe qui entendit l'oracle, ne jugea pas à propos d'en attendre l'accompliſſement, & ſe hâta de

PARTIE II.

sortir de sa retraite; par un hasard singulier, un chat de la maison que les cris du magicien avoit effrayé, voyant la porte du cabinet ouverte, sortit avec le philosophe; alors le démonomane, prenant le rôle de Mahomet dans l'étonnante tragédie du fanatisme, dit d'un ton d'inspiré à l'assemblée: *L'arrêt fatal n'est point révoqué; mais il ne faut aux enfers qu'une victime: que le plus coupable de nous périsse à l'instant.* Ce dernier mot n'étoit pas encore achevé, lorsqu'on vit le chat entrer en convulsion, fermer les yeux, se débattre & mourir.

Tel est le tableau fidele d'une partie des prodiges de ce spectacle magique. Chaque représentation voyoit diminuer le nombre des incrédules. Lorsque l'initié s'écrioit qu'il voyoit le fantôme, l'homme du peuple se signoit, le prêtre citoit Saül, & le philosophe se trouvoit fort embarrassé, ne pouvant défaire le nœud-gordien, & n'osant le couper.

Après avoir vu le spectacle du côté du parterre, il est tems de le voir du côté du théatre;

il n'y a plus d'illuſion à craindre, quand on eſt placé auprès du machiniſte.

L'HOMME SEUL.

Le magicien étoit un homme plein de talens & de hardieſſe, dont la figure ſemblable à un maſque, ſe démontoit à ſon gré ; la nature avoit placé ſon ame ſur ſon viſage ; il eût été Garrick ſur la ſcene, il ſe contenta de l'être dans la ſociété.

Le jeune homme qui faiſoit d'ordinaire le rôle d'initié, partageoit ſes talens, & étoit dans ſon ſecret ; ces deux acteurs pleins d'intelligence, faiſoient ſeuls mouvoir toute la machine : vingt ans plus tôt, Fontenelle les eût mis en parallele avec les prêtres de Saturne & eût enrichi de cette anecdote ſon *Hiſtoire des oracles.*

Voici comment l'initié, renfermé dans ſon cabinet, apprenoit le nom du ſpectre qu'on devoit évoquer ; le magicien frappoit ſur la porte, & le nombre des coups qu'il donnoit avec ſon coutelas, déſignoit les lettres de l'alphabet ; un coup étoit l'A ; deux coups le B, &c.

PARTIE II.

une ligne tirée le long de la porte marquoit E; cette ligne ſuivie d'un coup, F; de deux coups, G, &c. Deux lignes exprimoient K, & ainſi du reſte. Le ſorcier avoit ſoin de répéter ſon alphabet ſonore ſur le mur de l'appartement, afin de tromper les ſpectateurs ſur l'uniformité des lignes : quand les conjurations étoient achevées, il diſoit à ſon aſſocié : *prenez garde à vous*; pour lui déſigner que l'ombre qu'il devoit voir étoit celle d'un homme, & cette phraſe répétée deux fois, ſignifioit que le ſpectre devoit repréſenter une femme : ainſi l'initié pour aller au ſabbat, n'avoit beſoin que d'un crayon, d'un peu de mémoire & de beaucoup d'artifices.

Lorſque ce jeune homme ſe laiſſa emporter par le diable, il n'eut beſoin que d'ouvrir une fenêtre, & de ſe laiſſer couler doucement ſur le toit d'une maiſon qui touchoit au lieu de la ſcene; les gerbes de feu qui déconcerterent l'officier, étoient des feux d'artifices habilement diſpoſés autour des murs du cabinet; enfin, le

le chat qui mourut ſi à propos, venoit de manger le cœur d'agneau rempli d'épingles, qui avoit ſervi aux conjurations du démonomane. — Nos artiſtes durent ſans doute une partie de leurs ſuccès au haſard ; mais leur adreſſe les ſervit encore davantage ; ils en avoient d'autant plus beſoin, qu'ils ſentoient aſſez qu'ils n'étoient pas au ſiecle des Druides & dans l'antre des Sybilles. L'HOMME SEUL.

Si ces hardis démonomanes s'étoient trouvés au Pérou, dans le tems de l'invaſion de Pizarre, je ne doute point que les ſujets des Yncas n'en euſſent fait des dieux, & que l'inquiſition eſpagnole ne les eût fait brûler.

Qui doute qu'avec un peu plus de célébrité, les auteurs de ce ſpectacle magique n'euſſent pu être adorés & perſécutés ici, comme dans le Nouveau-Monde ? Du moins, s'il y a à Paris des philoſophes, il s'y trouve auſſi des Péruviens & beaucoup d'inquiſiteurs.

On réuſſira toujours à étonner les hommes, en leur offrant de grands ſpectacles ; & de

PARTIE II.

l'étonnement à la crédulité, il n'y a peut-être qu'un pas; le philoſophe eſt le ſeul qui doute, parce qu'il a la ſageſſe de ſe défier de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, & ſur-tout de ce qu'il imagine.

Il eſt plus important qu'on ne penſe aux gouvernemens de guérir l'eſprit des citoyens des croyances abſurdes qui déshonorent leur intelligence; car les terreurs produites par la crédulité conduiſent à affoiblir en lui l'obſervance des loix ſociales; il eſt difficile qu'un homme qui tremble à l'idée d'une ombre, ne friſſonne pas auſſi à la vue d'une maiſon embraſée qui renferme ſon pere, ou d'un ſoldat ennemi qui eſcalade les murs de ſa patrie.

Il n'y a point de ſouverain qui ne doive encourager le philoſophe dont la morale tend à détruire ce monde enchanté qui ne doit ſon exiſtence qu'à la baguette des prêtres; & abattre à cet égard les autels de la ſuperſtition, c'eſt apprendre aux femmes à devenir des hommes, & aux hommes à devenir des Romains.

Il n'y eut jamais d'ombres que dans l'entendement de l'eſprit foible qui les imagine.

L'HOMME SEUL.

L'ame eſt immortelle ſans doute : mais quand le corps qu'elle habite ſe décompoſe, elle ne peut plus agir ſur des êtres, dont les organes ne s'ouvrent qu'aux impreſſions de la matiere.

Le diable n'exiſte point : l'homme qui l'entend eſt mal organiſé, & celui qui le fait parler eſt un impoſteur.

Le diable eſt une mauvaiſe copie du Typhon de l'Egypte ou de l'Arimane de la Perſe ; il s'occupe, dit-on, à renverſer tout ce que Dieu édifie : c'eſt le combat éternel du bon & du mauvais principe imaginé pour réſoudre le problême de l'origine du mal : ce combat n'a rien expliqué : le philoſophe a cherché une autre ſolution du problême, & nous n'avons gagné qu'une erreur de plus.

Si du moins le diable de la théologie, comme le ſphynx de la mythologie, n'étoit qu'une allégorie ingénieuſe que la raiſon peut combattre, tandis que l'imagination s'en amuſe ;

mais les prêtres n'ont donné à ce fantôme infernal un ſceptre d'airain que pour l'appéſantir eux-mêmes ſur leurs malheureux proſélytes ; les griffes avec leſquelles ils le repréſentent, leur ſervent à déchirer le philoſophe qui éclaire leurs manœuvres, & c'eſt avec les flammes qui entourent ſa priſon qu'ils allument les bûchers où ils font périr leurs victimes.

Des écrivains qui ne vouloient pas perſécuter avec l'aide du diable, ſe ſont contentés d'écrire ſon hiſtoire ; on a vu paroître la *Démonomanie* du politique Bodin, & la *Démonologie* du roi Jacques I : ouvrages où l'on traite ſérieuſement des incubes, des ſuccubes, de la ſorcellerie & de tous les preſtiges qui font illuſion aux inſenſés qui croient aller au ſabbat ; l'homme vulgaire qui liſoit de pareils livres, trembloit & croyoit ; & l'homme de loi s'en autoriſa, peut-être, pour condamner au ſupplice la maréchale d'Ancre & Urbain Grandier.

D'un autre côté, la philoſophie de tems en tems a tenté de reléguer dans leur monde

imaginaire Satan, Belzébuth, Aſtaroth & tous les monſtres de la crédulité; c'eſt un des grands ſervices que nous ont rendus Montagne, la Mothe-le-Vayer, Bayle & cette foule de ſceptiques qui nous ont appris à faire uſage de notre raiſon.

L'HOMME SEUL.

On a vu juſqu'à un miniſtre proteſtant, Balthazar Beker, écrire contre le diable dans un livre qui a pour titre : *Le monde enchanté.* Le critique y va juſqu'à dire : *Si Satan exiſtoit, il ſe vengeroit ſans doute de la guerre que je lui déclare.* (*) — Satan ne remua pas; mais les théologiens s'armerent pour ſa défenſe, & Beker fut dépoſé : au reſte, l'ouvrage ne méritoit pas le bruit qu'il fit en Europe : il eſt très-prolixe & très-ennuyeux, & s'il falloit du courage pour le faire, il en faut encore plus pour le lire.

Heureuſement nous n'avons pas beſoin du *Monde enchanté* de Beker, pour anéantir le monde fantaſtique, où les théologiens font

(*) Encyclopédie de M. de Voltaire, article *Beker.*

PARTIE II.

régner le diable; il ſuffit de connoître ce que peut l'imagination, dans l'impoſteur qui trompe & dans l'homme crédule qui eſt trompé, d'étudier le méchaniſme des ſenſations, & d'obſerver la nature.

ARTICLE VII.

Du Caractere.

Le caractere n'eſt peut-être qu'une maniere d'être particuliere à une ame, & dans ce ſens, le plus ſtupide des hommes a un caractere. L'Homme seul.

Quand l'habitude des mêmes mouvemens a forcé le tiſſu nerveux à contracter une forme particuliere, les eſprits animaux s'accoutument à couler de la même façon dans les fibres; le ſenſorium ſe façonne ſur le ton dominant, & l'ame, juſques-là ſans énergie, acquiert un caractere.

Il n'y a point d'être dans la nature qui ſe reſſemble, à moins qu'elle n'ait fait des Monades avant Leibnitz; on ne trouve point ſur la terre deux grains de ſable parfaitement homogenes, & la phyſique des eſprits n'a pas d'autres loix que celle des corps.

Quand même la plupart des êtres matériels ſeroient eſſentiellement ſemblables, la diver-

PARTIE II.

fité qui ſe trouve entre les yeux qui voient, ſe rencontreroit encore dans les objets apperçus; car la paſſion donne une teinte particuliere à tout ce qu'elle enviſage; un microſcope change les modifications des corps, & le caractere eſt le microſcope des êtres intelligens.

Il y a cependant une foule de perſonnes qui paroiſſent ſans caractere : ce ſont celles qui n'ont que des qualités indéterminées, & dont l'ame ſans vice & ſans vertu, n'offre aucun trait qui ſaille, comme les viſages ſans phyſionomie.

Je ne trouve point ſur la terre d'être plus mépriſable que ces hommes que le philoſophe ne peut définir, à qui l'exemple donne une ame factice, & qui, dans le cours d'une longue vie, n'ont jamais eu le courage d'être eux-mêmes.

Je regarde auſſi les hommes ſans caractere comme très-dangereux dans la ſociété; car le bonheur de ſes membres n'eſt fondé que ſur ce commerce de bienfaits qui ſuppoſe la confiance; or, comment ſe fier à une ſtatue

mobile, dont les reſſorts ne jouent qu'au gré d'une main étrangere ? & quel fonds dois-je faire ſur la vertu d'un homme qui ne m'oblige que parce que c'eſt le vent d'eſt qui ſouffle aujourd'hui ? L'HOMME SEUL.

Une loi de Solon déclaroit infames tous les citoyens qui, dans une ſédition, ne prenoient pas un parti; ce légiſlateur ne penſoit point à protéger des rebelles, il ne vouloit que punir les hommes ſans caractere.

Par une contradiction bien digne de nos mœurs, ön n'aime aujourd'huí dans le monde que les gens ſans caractere; tout homme qui débute dans la ſociété par afficher des principes, eſt perdu; les femmes ne protégent que ces automates complaiſans, dont l'ame repoſe ſans ceſſe dans un élément uniforme, qui attendent le premier coup d'archet pour mettre leur penſée à l'uniſſon, qui ſont chez Antoine les flatteurs de Céſar, & ſon ennemi chez Brutus.

L'éleve de la nature ne ſauroit s'étudier de trop bonne heure à ſe former un caractere; il

PARTIE II.

eſt ſi beau pour un être qui penſe de créer la chaîne de ſes idées, de monter la machine de ſon entendement, & d'exiſter par ſoi-même.

Le philoſophe, ſûr de lui-même, étudie enſuite tout ce qui l'environne; car il a des rapports néceſſaires avec les hommes; la ſociété eſt l'élément des êtres qui penſent, & la nature ne fait point de miſantropes.

Mais comment ſaiſir le caractere des Protées avec qui l'on habite? tous les hommes different entr'eux, & chaque homme differe encore de lui-même; un miniſtre au conſeil n'eſt point organiſé de même qu'un miniſtre à l'opéra; Céſar dans les bras de Cléopatre, n'eſt pas le Céſar de Pharſale, & quel intervalle immenſe n'y a-t-il pas entre Newton qui fait graviter les planetes, & Newton qui commente l'apocalypſe?

Le défaut d'ouverture dans les caracteres, empêche encore le philoſophe de les ſoumettre au flambeau de l'analyſe; la vérité elle-même devient menſonge dans la bouche de Tibere ou de Mazarin, & l'homme ſtupide, qu'on croit

deviner, ſe voile dans ſes contradictions.

L'HOMME SEUL.

Les actions même les plus éclatantes, ne dénotent pas évidemment un caractere; la religion de Huet a été un problême, malgré ſa démonſtration évangélique; & dix ans d'humilité, dans le cardinal de Montalte, ne déſignoient que le deſpotiſme de Sixte-Quint.

Qui croiroit que l'ingénuité même peut ſervir de voile à un caractere? Un homme ingénu n'eſt pas un ſot, parce qu'il ignore les choſes de convention; ſa naïveté peut être l'expreſſion ſimple d'une idée, dont le fonds a beaucoup de délicateſſe; la Fontaine avoit dans la ſociété le ton des animaux qu'il faiſoit parler dans ſes fables; les amis mêmes de ce grand homme étoient dupes de ſa bonhommie; & ſa ſervante qui croyoit le connoître, diſoit qu'il n'avoit pas aſſez d'eſprit pour être méchant.

L'abus des mots contribue encore à jeter des ténebres ſur les caracteres; par exemple, on croit définir un homme, quand on dit qu'il eſt ſérieux; mais combien le philoſophe ne voit-il

PARTIE II.

pas de nuances dans les diverſes acceptions de ce mot? quelle ſagacité ne faut-il pas pour ſubdiviſer à l'infini, des êtres que le peuple ſe plaît à confondre?

On eſt ſérieux, quand on a reçu de la nature un ſang tempéré, & des fibres peu fertiles en eſprits animaux.

L'habitude des manieres graves & des tons concertés, fait paroître ſérieux l'homme qui a le moins de penchant au flegme & à la miſantropie.

Une perſonne gaie devient ſérieuſe, quand ſon courage eſt abattu ſous le poids de l'infortune.

Un homme ſtupide paroît ſérieux, parce que ſes organes ſont paſſifs, & qu'il n'y a point de jeu dans les muſcles de ſa phyſionomie.

Un homme de génie comme Archimede eſt ſérieux, parce que toute ſon ame eſt repliée ſur elle-même, & qu'il ne ſemble exiſter que par ſon intelligence.

Le ſérieux de l'oiſiveté doit auſſi ſe diſtinguer

du ſérieux de la diſtraction & de celui de la timidité ; il faut encore moins confondre un homme ſérieux par accès, avec un philoſophe ſérieux par principe. L'HOMME SEUL.

On abuſe de même des noms qu'on donne aux autres caracteres; les inventeurs d'une langue définiſſent mal les hommes, parce qu'ils ne les connoiſſent pas ; les gens du monde répetent ces définitions, parce qu'elles leur épargnent l'embarras d'obſerver; & les philoſophes qui voudroient étudier le cœur humain, ſont arrêtés à chaque pas, ſoit par la langue de la ſcience, ſoit par ſes difficultés.

Le caractere des hommes eſt-il donc une énigme, que toute la ſagacité philoſophique ne puiſſe expliquer? Non, ſans doute; mais ce n'eſt point ici le lieu de juſtifier la nature; il ſuffit d'avoir annoncé le problême; nous en donnerons ailleurs la ſolution. (*)

(*) Voyez ci-après l'article qui a pour titre, *de la paſſion dominante.*

ARTICLE VIII.

DES HABITUDES.

PARTIE II.

LES fibres ſont ſans ceſſe remuées par les objets; l'ame que ces mouvemens rendent plus heureuſe, ſe plaît à les reproduire; & plus elle les reproduit, plus elle acquiert de la facilité à les reproduire; voilà l'habitude.

L'habitude naît d'ordinaire dans un âge tendre; c'eſt alors que les fibres ſe plient plus aiſément au gré de l'ame, que les eſprits circulent avec plus de rapidité dans les canaux, & que les molécules élémentaires dont les organes ſont compoſés, s'arrangent dans un ordre preſqu'inaltérable.

La nature d'abord inſtruit l'homme par la voix du plaiſir & par celle de la peine; dans la ſuite l'activité des ſens ſe fortifie, l'habitude prête plus d'énergie à la volupté, elle émouſſe les pointes de la douleur; & c'eſt l'homme qui inſtruit la nature.

Comme il y a des mouvemens que le corps ſe plaît à reproduire, il y a auſſi des idées que l'ame ſe plaît à répéter; l'entendement peut donc s'exercer comme la machine aux tours de ſoupleſſe, & il y a un ſens où Newton n'eſt au-deſſus du peuple qui l'admire, que parce que ſon eſprit s'eſt habitué de bonne heure aux tours de force & aux voltiges. L'HOMME SEUL.

Il eſt évident que tout le ſyſtême des habitudes dérive uniquement de la pente que tous les êtres ont à ſe conſerver: les hommes qui penſent s'appliquent encore à tendre avec plus de force ce reſſort de la nature, & alors l'unité de fin eſt réunie à l'unité de principe.

Quand une paſſion violente exerce ſon activité ſur une chaîne d'idées, dont la liaiſon eſt tournée en habitude, les penſées naiſſent d'elles-mêmes, ſans que l'eſprit puiſſe s'appercevoir de la route qu'elles ont ſuivies pour arriver au ſenſorium; c'eſt alors qu'on eſt tenté de ſe croire inſpiré; l'habitude miſe en jeu par une paſſion véhémente, eſt, ſuivant l'abbé de

PARTIE II.

Condillac, l'Apollon des poëtes (*); & ſuivant Maupertuis, ce ſeroit le Dieu des prophetes. (**)

Il ſuit de cette théorie, qu'il dépend en grande partie de nous d'avoir des talens & des vertus (†); je ne vois pas, en effet, pourquoi les hommes, ayant les mêmes organes, il y auroit entr'eux des différences eſſentielles; pourquoi l'homme ſtupide qui ſiffle *Cinna*, n'auroit pas le germe du génie de Corneille, & pourquoi il ſeroit métaphyſiquement impoſſible à Néron de ſe donner la grande ame de Burrhus; le fataliſme anéantit l'homme, & conduit à blaſphémer le nom ſacré de la nature.

Les qualités infuſes ſont dans la morale, ce que ſont les qualités occultes dans la phyſique;

(*) Traité des animaux, ſeconde part. chap. IX.

(**) Œuvres diverſes, tome II, *Lettre XVIII, ſur la divination.*

(†) Tel eſt auſſi le ſentiment de Locke & de l'immortel Helvétius; j'invite à lire les preuves de ce principe dans les *Œuvres diverſes* du métaphyſicien Anglois, tome I, page 150, & dans le livre de l'Eſprit, tome I, diſcours III, chapitre IV. Quand ces philoſophes ont raiſon, ils forment une double autorité.

Achille

Achille n'eſt pas né plus brave que Therſite, & Racine plus poëte que Pradon ; c'eſt l'habitude de faire des vers ; l'exemple, l'encouragement & un violent amour de la gloire qui produiſent le grand poëte ; c'eſt l'habitude de la bienfaiſance, l'expérience de l'infortune & la vue des malheureux qui rendent un homme bienfaiſant ; un pſychologiſte qui explique tout par le caprice de la nature, reſſemble au phyſicien qui ramene toujours à Dieu, pour expliquer les phénomenes du flux & du reflux, du magnétiſme & de l'électricité.

L'HOMME SEUL.

L'homme qui tend à la perfection de ſon être, doit former en lui trois genres d'habitudes, & de ce triple ſoin dérivent ſa grandeur & la félicité de tout ce qui l'environne.

Il doit ne faire contracter à ſes ſens que des habitudes qui tendent à conſerver leur reſſort ; l'homme du monde qui, avec le luxe d'Apicius, emprunte ſon palais, doit à trente ans être privé de l'organe du goût ; ce vieillard dont la tête eſt courbée vers la terre, & qui, avec des

PARTIE II.

yeux ternes & une voix éteinte, appelle encore l'amour dont il a tant de fois abuſé, eſt entraîné par ſes habitudes à l'infortune & à l'opprobre; il n'eſt au-deſſus des gardiens mutilés des ſerrails d'Aſie, que parce qu'il eſt plus proche de la tombe.

Le philoſophe ne doit faire prendre à ſon entendement que des habitudes qui le perfectionnent; il faut qu'il accoutume ſon eſprit à cette juſteſſe qui conduit au talent & qui l'embellit; qu'il ſatisfaſſe ſa curioſité, parce qu'elle eſt le germe des grandes choſes; & ſur-tout qu'il éloigne de lui ce vaſte amas de préjugés & de terreurs, qu'il adopte toutes les fois qu'il ceſſe de réfléchir, & qui ne ſervent qu'à rendre l'homme petit & malheureux.

L'éleve de la nature doit ſur-tout plier de bonne heure ſon ame à l'amour de l'ordre; une heureuſe habitude contractée dès l'enfance, devient dans l'âge viril une vertu; les fibres ſe diſpoſent ſans peine au gré de la volonté, & Marc-Aurele, qui n'étoit à dix ans qu'une heu-

reuſe machine, devient à trente l'ame la plus ſublime que renferment les deux mondes.

L'HOMME SEUL.

Faire contracter à ſes ſens, à ſon entendement & à ſa volonté d'heureuſes habitudes, voilà le précis de la morale; ce ſont auſſi les trois pivots ſur leſquels doit rouler toute l'éducation de la jeuneſſe. Que les législateurs bâtiſſent leurs codes ſur cette idée, & avant quatre générations, ils verront leurs états peuplés d'hommes vigoureux, de génies & de ſages.

CHAPITRE XII.

DES PASSIONS.

PARTIE II.

CET eſſai ſera court ; on a déjà tant écrit ſur les paſſions ! Il me ſemble que tout livre où il n'y a rien de neuf, eſt un crime envers le public.

On peut obſerver encore que la peinture des grandes paſſions, telles que l'amour, l'amitié, &c. trouveront leur place dans la ſuite de cet ouvrage, quand j'examinerai les nœuds qui lient l'amant à ſa maîtreſſe, le pere à ſon fils, & l'ami à ſon ami ; un coup-d'œil général ſuffit en ce moment ; on va faire mouvoir la machine entiere, & dans la ſuite on pourra la décompoſer.

ARTICLE PREMIER.

IDÉES GÉNÉRALES.

L'HOMME SEUL.

IL y a une chaîne d'écrivains, d'ailleurs reſpectables, qui ont fait un crime à la nature d'avoir créé les paſſions dans le cœur de l'homme, ou à l'homme paſſionné de ſuivre l'inſtinct de la nature; c'eſt accuſer la ſuprême intelligence d'une contradiction qui n'eſt que dans l'eſprit de ſes détracteurs. (*)

(*) Voici une contradiction des plus ſingulieres d'un célebre détracteur des paſſions; je ne ferai que copier le pere Malebranche. --- « Les paſſions ſont ſagement » établies par rapport à leur fin; c'eſt-à-dire, la con» ſervation de la ſanté & de la vie, l'union de l'homme » avec la femme, la ſociété, &c.; mais elles ſont extrê» mement contraires à l'acquiſition des vrais biens, » des biens de l'eſprit, des biens dus au mérite & à la » vertu. » --- *Traité de morale, tome I, chapitre XIII, page 277.* --- Rapporter les paroles de ce philoſophe, c'eſt les avoir aſſez réfutées.

Zénon, bien meilleur logicien que Malebranche, étoit tombé avant lui dans une erreur pareille, en définiſſant la paſſion, *un mouvement de l'ame oppoſé à la droite raiſon & contraire à la nature.* Cicér. *Tuſcul.*

PARTIE II.

Les passions sont l'ame du monde sensible; pourquoi s'est-on contenté de dire qu'elles en étoient le fléau? La plupart des moralistes qui ont déclamé si éloquemment contre elles, ressemblent, à mes yeux, à ces empiriques qui créent des maladies nouvelles, afin d'avoir le droit exclusif d'en être les médecins.

Les philosophes qui font deux classes des passions, & qui disent que les unes sont permises & que les autres sont défendues, sont également absurdes sans être aussi dangereux; c'est le cœur qui est criminel & non la faculté d'aimer ou de haïr; toutes ces passions sont bonnes quand l'ame est maîtresse; elles sont toutes mauvaises quand elle est esclave.

Les passions sont aussi essentielles au tout humain, que la pensée l'est à l'entendement & les muscles à l'action des organes; il n'y a qu'un

lib. IV. Mais du moins le patriarche du stoïcisme étoit conséquent; il falloit bien qu'il donnât la plus mauvaise idée des passions, puisqu'il faisoit de son sage une statue: Zénon se trompoit, comme notre philosophe, mais on ne pouvoit l'accuser de se contredire.

ſeul équivalent à la folie de vouloir les empêcher de naître, c'eſt de vouloir les anéantir.

L'HOMME SEUL.

Si l'homme étoit borné à ſes ſens & à ſa froide raiſon, il ne ſeroit plus qu'une ſtatue organiſée; il n'y auroit aucun mouvement dans l'ordre moral; les grands talens ſeroient anéantis, & la vertu ceſſeroit d'être ſublime.

La raiſon ne fait rien ſur la terre; ce ſont les paſſions qui la font mouvoir & qui la bouleverſent; les paſſions ſont ces mers terribles où les vaiſſeaux voguent ſans ceſſe, mais au milieu des tourmentes & des orages; la raiſon eſt cet océan pacifique où le navigateur, arrêté par un calme éternel, partage l'inertie du ciel & des eaux, ne vit que dans l'anéantiſſement, & n'exiſte pas même aſſez pour deſirer de mourir.

D'un autre côté, ſi les paſſions étoient les ſeules puiſſances de l'ame, elles ſeroient fatales au genre humain; le cœur, toujours déchiré par des convulſions internes, ne goûteroit jamais de ſérénité; il ſe conſumeroit à force d'agir & de réagir. Non, la nature n'a pas créé notre

PARTIE II.

ame pour s'épuiſer en vains combats; lorſque le déſordre eſt à ſon comble, la raiſon paroît, & l'équilibre eſt rétabli entre nos facultés.

Parmi les paſſions, il y en a qui paroiſſent appartenir plus particuliérement à l'ame, & d'autres aux ſens; quand on jette un coup-d'œil philoſophique ſur ce tronc immenſe & ſur ſes diverſes ramifications, on s'apperçoit qu'il n'y a proprement que deux paſſions primitives, l'amour & l'ambition. L'amour eſt le reſſort du monde phyſique, & l'ambition celui du monde moral; toutes les autres paſſions ne ſont que des rouages qui cédent à l'impulſion de ce double mobile.

Les paſſions ſe nuancent & ſe modifient ſuivant les tems, les lieux & les caracteres; les Romains n'avoient pas les paſſions des Italiens du ſiecle de Machiavel; un Arabe n'eſt pas paſſionné de la même façon qu'un Samoyede; qui ſait même ſi toutes les combinaiſons ſont épuiſées? Il en eſt peut-être de ces mouvemens de l'ame comme des caracteres de l'imprimerie;

il y a encore mille passions à naître, comme il y a mille livres à faire.

L'HOMME SEUL.

On voit quelquefois, dans la société, des hommes passifs dont les muscles sont sans activité & l'ame sans ressort; la raison peut beaucoup sur ces automates; il y a d'autres personnes que la nature a douées de la plus grande sensibilité, qui, avec des organes vigoureux, ont une ame prompte à s'embraser; de tels êtres secouent aisément le joug de la raison; mais aussi ils ont un double mérite, quand ils deviennent philosophes.

Chez les hommes même les plus sensibles, les passions n'ont pas toujours le même degré d'activité; il y a dans la vie des momens d'ennui où l'ame paroît usée, & où l'existence semble nous échapper; telle est quelquefois l'heure qui suit une jouissance; Sapho, lorsque Phaon n'étoit plus dans ses bras, n'auroit jamais fait ces strophes brûlantes que Boileau a si bien traduites, quoiqu'il n'ait jamais aimé.

S'il y eût jamais un tems favorable à l'acti-

PARTIE II.

vité des passions, c'est celui des guerres civiles; il y a alors une fermentation universelle dans les esprits; l'état s'ébranle, mais les ames se fortifient; il semble que les organes s'agrandissent, & que la nature double les forces de chaque individu; c'est alors que les états & les particuliers prennent un caractere, que César & Cromwel étonnent l'Europe, & que les rois ne sont plus que des hommes.

Le sommeil des empires est le triomphe de l'inégalité; mais une révolution remet tous les hommes à leur place. Cependant il est triste pour l'humanité qu'il faille que les rois chancelent sur leurs trônes & que les états se renversent, pour que l'homme politique devienne l'homme de la nature.

ARTICLE II.

Du méchanisme des Passions.

L'Homme seul.

Le méchaniſme des paſſions s'explique par celui du tiſſu nerveux ; l'ame eſt paſſionnée toutes les fois que les fibres ſenſitives & intellectuelles agiſſent avec force ſur elle, & déterminent les fibres de ſa volonté à ſe mouvoir habituellement dans la même direction. Quand l'imagination ou les objets phyſiques ne multiplient en elles que de légeres ſenſations, l'ame ne contracte que de douces habitudes ; mais elle s'abandonne aux tranſports paſſionnés, quand tout le tiſſu nerveux éprouve des vibrations convulſives, que les fibres s'ébranlent avec une rapidité que l'eſprit ne peut ſuivre, & que tous leurs mouvemens ſemblent ſe confondre ; c'eſt alors que l'homme, en proie à un délire paſſager, obéit aveuglément à une impulſion étrangere ; toutes ſes facultés ſont en action ; hormis celle qui met l'équilibre entr'elles ; tout veille chez lui, excepté la raiſon.

ARTICLE III.

De la génération des Passions.

PARTIE II.

POPE, le poëte des philoſophes, a dit dans ſon admirable *Eſſai ſur l'homme*, que les paſſions étoient les modifications de l'amour-propre. (*) Cette définition lumineuſe dit en trois mots ce que Locke a prouvé péniblement en vingt pages; & voilà l'avantage que l'homme de génie, qui peint, a ſur l'homme de génie qui diſſerte.

L'homme s'aime; par conſéquent il eſt intéreſſé à chercher ſon bien-être, & à fuir tout ce

(*) On a dit plus haut, que l'amour & l'ambition étoient les germes primitifs de toutes nos paſſions, & ici on ramene tout, avec Pope, à l'amour; mais il n'y a point dans ces idées de contradiction; l'ambition n'eſt elle même qu'une modification de l'amour-propre, & ce n'eſt que pour répandre plus de jour dans la métaphyſique, qu'on diſtingue l'amour, fondateur des paſſions phyſiques, de l'amour, fondateur des paſſions morales; on partage la chaîne en deux, pour fatiguer un peu moins la vue de l'entendement.

qui peut lui nuire ; or le plaiſir & la douleur ſont les deux pivots ſur leſquels roulent toutes ſes paſſions ; il n'y auroit ſur la terre ni amitié, ni vengeance, ni grandeur d'ame, ni petite vanité, ſi nous étions inſenſibles. L'HOMME SEUL.

Le premier degré de plaiſir qui accompagne l'exiſtence, eſt la gaieté ; ſi la ſenſation eſt plus vive, elle fait naître la joie ; ſi le principe ſenſible réunit toutes les facultés de l'ame, & concentre leur activité dans le même foyer, l'homme alors épuiſe par tous ſes ſens la coupe de la volupté.

Plus le bonheur qu'on a goûté eſt grand, plus l'ame appréhende de le perdre ; voilà l'origine de la crainte, mais l'homme ne craint que parce qu'il s'aime.

La crainte elle-même prend tant de nuances diverſes, que l'œil du philoſophe a peine à la ſuivre dans ſes diverſes métempſycoſes. Catilina dans ſa priſon, craint le ſupplice auquel il ne peut échapper, & l'Italien ſuperſtitieux craint la chûte impoſſible des étoiles ſur ſa

tête ; un guerrier intrépide craint la préſence d'un ſpectre ; une fille ingénue craint auſſi la vue du lit nuptial, qui doit être le tombeau de ſa virginité, mais non pas de ſa vertu.

La crainte ne marche point ſans l'eſpérance, parce que ces deux paſſions dérivent également de la probabilité du bien & du mal ; Denys & Cromwel craignoient à chaque inſtant de perdre leur couronne, & eſpéroient de la conſerver ; un marin dont le vaiſſeau vient d'être englouti par l'orage, friſſonne à la vue de la mort, & nage encore pour l'éviter ; il n'y a qu'une paſſion dominante qui puiſſe faire taire l'eſpérance & la crainte dans une ame ſenſible ; voyez Regulus qui retourne à Carthage, il ne craint point les tourmens qu'on lui prépare ; il n'eſpere pas de s'y dérober ; ſon ame ſublime ne connoît de toutes les paſſions humaines que l'amour de la patrie.

La crainte fait place à la triſteſſe, quand l'ame voit déchirer le bandeau de l'eſpérance ; & que l'horizon qui ſe développe ne découvre

à ſes regards que l'image de la douleur ; mais ſi, empruntant le microſcope de l'imagination, l'homme voit dans l'avenir une chaîne infinie de malheurs dont il ne preſſe encore que le premier anneau, alors ſa triſteſſe dégénére en déſeſpoir, il maudit ſon exiſtence, s'emporte contre la divinité, & meurt comme Ajax, en la blaſphémant. L'HOMME SEUL.

L'homme qui s'aime parcourt avec avidité tous les objets qui peuvent le rendre heureux ; il eſt curieux, parce qu'il veut varier ſes ſenſations agréables, & quand un plaiſir nouveau ſatisfait ſa curioſité, il ſent naître pour lui le ſentiment de l'admiration.

L'homme ſtupide admire encore plus que l'homme de talens, parce que l'admiration eſt d'ordinaire l'apanage de l'ignorance ; mais ſon ame puſillanime s'arrête à ce terme, tandis que le génie le franchit pour arriver à l'enthouſiaſme.

Je définis l'enthouſiaſme, l'admiration des ames fortes ; tandis qu'un homme vulgaire

PARTIE II.

admire un ouvrage, une imagination ardente le fait en le lisant. Transportez Racine & Cotin à la premiere représentation de *Cinna*; le dernier dira : Corneille est un grand homme ; le premier fera encore mieux, il écrira *Britannicus*.

Il est peut-être pardonnable à l'auteur de *Britannicus* de faire succéder la passion de l'orgueil à celle de l'enthousiasme. — Le développement du caractere de Néron n'est-il pas un chef-d'œuvre ? Le contraste de Burrhus & de Narcisse n'est-il pas l'ouvrage du génie ? Y a-t-il eu depuis Virgile un poëte plus parfait que Racine ? Et si par hasard cette tragédie tomboit, l'ame de son auteur n'en devroit être que plus fiere ; le créateur de *Britannicus* sentiroit alors combien il est supérieur au public.

L'orgueil ne devroit être toléré que dans les hommes de génie ; c'est une espece de dédommagement que la nature leur accorde, pour les consoler de la haine des petits talens ; mais cette passion est commune à tous les hommes, c'est la premiere qui fermente dans le

le cœur, & la derniere dont il se dépouille; une femme s'attribue les talens que lui accordent ses adorateurs, Pradon pensoit qu'il avoit du génie, & Caligula se croyoit un dieu. L'HOMME SEUL.

Il y a une grande différence entre la vanité des petits esprits & la fierté des grands hommes; le ministre Louvois qui n'étoit que vain, dégradoit Louis XIV; mais Colbert, qui avoit de la fierté, ressuscitoit dans Paris l'ancienne Carthage, rappelloit le siecle d'Auguste & remplaçoit Sully.

L'amour de soi conduit aussi les ames foibles à envier dans les autres les biens qu'elles ne partagent pas; quand l'envie s'exerce sur les talens, elle entraîne avec elle son supplice: en effet, cette passion n'est alors qu'un aveu forcé du mérite qu'on n'a pas; l'envie est peut-être le plus grand fléau du monde moral, car elle fait le malheur des grands hommes & celui de leurs persécuteurs; c'est le tigre qui déchire les cerfs & qui dévore ses petits.

L'homme de génie punit l'envie, en sou-

PARTIE II.

riant dédaigneuſement ſur les efforts qu'elle fait pour diſtiller ſon poiſon ; mais le mépris ſe pardonne bien moins que la haine ; Pradon, humilié, ſouleve contre la *Phédre* de Racine, l'hôtel de Rambouillet, & voilà la vengeance.

Un moderne a dit que le plaiſir qu'on goûte à ſe venger, étoit le quart-d'heure d'un criminel qui ſort de la queſtion (*) : cette définition devroit bien guérir les hommes du tourment de haïr & de la fureur de ſe venger.

La vengeance eſt le vice des eſprits vulgaires. On ne cherche à ſe venger que lorſqu'on ſe ſent bleſſé ; & que peuvent les traits de l'envie pour bleſſer un grand homme ? Un coloſſe n'eſt pas affecté, de ce qui écraſe un atome.

En traitant de la maniere dont s'engendrent les paſſions, je n'ai point prétendu ſuivre le germe fécond de l'amour-propre juſques dans ſes derniers développemens ; je n'ai voulu qu'indiquer une route à l'homme qui penſe ; il n'y a pas de livre plus ennuyeux & moins utile, que celui où l'auteur dit tout.

(*) *Principes de philoſophie morale*, page 250.

ARTICLE IV.

De l'Amour, principe du Monde physique.

L'Homme seul.

D'OBSCURS misantropes ont fait un crime de l'amour (*); c'eſt le comble de l'extravagance humaine d'avoir voulu dégrader un ſentiment ſans lequel il n'y auroit point d'hommes ſur la terre : la nature dit à tous les êtres de ſe propager, & il n'y a que les apôtres du néant qui méritent d'être anéantis.

L'amour dans les tempéramens froids & dans les cœurs énervés n'eſt qu'un ſentiment ; mais c'eſt une paſſion chez un homme ardent ;

(*) « Il n'y a que des enthouſiaſtes qui aient pu imaginer la néceſſité impoſſible de détruire l'amour ; ſemblables à un homme qui, effrayé des malheurs causés par la chûte de quelque corps, ſouhaiteroit l'extinction de la gravité, & par conſéquent le dérangement du ſyſtême de l'univers. » *Eſſais de politique & de morale* du baron de Haller, page 58. --- C'eſt aux hommes qui ont étudié comme lui la nature à la défendre contre de vils blaſphémateurs.

PARTIE II.

dont tous les pores du corps & toutes les puiſſances de l'ame s'ouvrent ſans peine aux impreſſions du plaiſir.

L'amour ne ſe laiſſe pas toujours guider par l'intérêt des ſens : ſi cela étoit, nous n'offririons jamais nos hommages qu'à une beauté parfaite ; & comme la nature ne multiplie pas les prodiges, quelques individus ſeroient heureux, mais la race humaine ſeroit incapable d'aimer.

C'eſt ordinairement le caractere qui fait naître une paſſion véhémente : on admire une beauté réguliere ; mais on s'embraſe pour une femme dont les graces ne ſont piquantes que pour nous, qui partage notre degré de ſenſibilité, & dont l'ame eſt à l'uniſſon avec la nôtre ; cette réflexion conduit à un grand principe ; le voici : *l'homme ſait plus que jouir, il ſait aimer.*

Il y a dans la paſſion humaine de l'amour deux objets qui n'échappent pas à l'œil du philoſophe ; le deſir phyſique de ſe propager,

& le beſoin moral de vivre en ſociété : ſi on ſépare ces deux ſentimens, on détruit, ou l'amour, ou la vertu. L'HOMME SEUL.

Ce principe plus développé ſervira dans la ſuite à réfuter deux paradoxes d'autant plus dangereux, que de grands hommes les ont fait naître, & que le peuple de toutes les nations eſt porté à mettre l'autorité du génie en parallele avec celle de la nature.

Le premier eſt cet amour platonique qui ſubſiſte indépendamment des ſens, & qui dérive de l'idée métaphyſique de l'harmonie univerſelle : ce commerce ſublime entre des intelligences n'eſt pas fait pour des êtres mixtes ; l'homme ſemble compoſé de deux ſubſtances, & pour le rendre heureux, la philoſophie ne doit pas le déchirer.

Un moderne célebre qui a l'imagination de l'éleve de Socrate & quelquefois ſes écarts, a eu ſur l'amour une idée encore plus dangereuſe. Il a écrit que dans cette paſſion il n'y avoit que le phyſique de bon : ainſi ce philoſophe,

PARTIE II.

pour ne pas imiter Platon, a copié Diogene. L'amour eſt vil ſans l'union des ames, mais ſans l'intérêt des ſens il n'eſt rien.

Ne profanons pas l'amour, en le confondant avec ce ſentiment ébauché qu'on nomme galanterie, & qui conſiſte à offrir un culte ſans conſéquence à toutes ſortes de divinités, à ſubſtituer le jargon de la politeſſe aux expreſſions brûlantes de l'enthouſiaſme, & à adorer ſans aimer.

Les Spartiates, les Samnites & les Romains n'étoient point galans : un jeune homme alors ſuivoit la pente de ſon cœur, méritoit la main de ſa maîtreſſe, & n'aimoit qu'une fois ; chez nous l'amour conſiſte à ſubjuguer les femmes, à tromper leurs deſirs, & à les déshonorer.

La nature ſemble avoir partagé en deux l'intervalle de la vie humaine : dans l'une elle a placé l'amour avec toutes les affections qui ont pour objet les ſens ; dans l'autre elle a mis l'ambition, avec tout ſon cortege de paſſions intellectuelles.

C'eſt dans la jeuneſſe que les ſens, toujours

en efferveſcence, entretiennent le délire de l'amour : l'inſtant où le germe de cette paſſion commence à ſe développer, eſt celui où les organes ont acquis leur dernier degré de perfection. Si une éducation ſybarite n'a pas embraſé l'imagination d'un jeune homme avant le tems, & énervé ſon ame avant qu'elle fût en état de jouir, il n'eſt inſtruit des beſoins de la nature que par la nature elle-même. Si dans ce moment de fermentation la beauté qu'il doit aimer ſe préſente à ſes regards, ſes timides palpitations annoncent la fougue de ſes deſirs, le ſentiment abſorbe les diverſes puiſſances de ſon ame, & tout ſon être eſt ſubjugué. L'HOMME SEUL.

En Europe, l'éducation qu'on donne au ſexe prévient l'embraſement prématuré des ſens, mais force l'eſprit à ſe plier à des idées puſillanimes : on écarte avec ſoin de l'imagination d'une fille, tous les tableaux qui pourroient l'inſtruire du phyſique de l'amour ; mais on a ſoin de faire fermenter en elle ce principe inné de vanité, qui pervertit toutes les paſſions éner-

PARTIE II.

giques, ou les empêche de naître: tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle lit, tout ce qu'elle entend lui persuade qu'elle est supérieure à l'homme; dès lors elle se fait un art de coquetterie pour éterniser l'illusion de ses adorateurs; elle ne cherche point à aimer, mais à séduire: & quand ses charmes commencent à se flétrir, privée d'amis & d'amans & seule au milieu du tourbillon de la société, elle termine son insipide carriere sans avoir connu la nature.

Nous nous étonnons de ne trouver les femmes qu'aimables sans être sensibles, & voluptueuses sans être passionnées: ne nous en prenons qu'à l'éducation nationale qui intervertit l'ordre de leurs facultés, soumet leur cœur à leur imagination, & énerve leur ame pour conserver leurs sens.

Il me semble que l'unique moyen d'épurer l'amour, c'est d'en faire une passion: c'est alors que ce feu céleste peut devenir l'aliment des ames les plus sublimes: un seigneur parfumé, dans les bras de Ninon, me paroît un être bien

petit ; mais un jeune homme, né avec un cœur sensible & des organes vigoureux, qui ne sait point faire sa cour, mais qui aime avec violence & qui se rend vertueux avec sa maîtresse pour la mériter, est à mes yeux le chef-d'œuvre de la nature.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE V.

DE L'AMBITION, PRINCIPE DU MONDE MORAL.

PARTIE II.

L'AMBITION eſt, comme l'amour, la paſſion de l'être; mais l'unité qui eſt entre leurs principes ne ſe trouve pas entre leurs fins: l'amour aſpire à des jouiſſances phyſiques; l'ambition ſe propoſe des plaiſirs intellectuels, & ordinairement un bonheur de préjugé.

L'amour s'éteint par la jouiſſance; mais l'ambition la fait ſervir d'aliment à ſa cupidité. Ses deſirs ſatisfaits s'irritent davantage; elle voit toujours au-delà du plaiſir qu'elle goûte, & cela l'empêche de le goûter.

L'ambition ſe loge dans le cœur de tous les hommes: elle eſt dans le cénobite qui veut placer ſur ſon froc une croix de bois, comme dans le guerrier qui veut ſe faire chamarrer de tous les cordons de l'Europe: elle anime le Caraïbe qui ne cherche qu'un hamak, comme

Alexandre qui veut multiplier les mondes, pour avoir la gloire de les conquérir.

L'HOMME SEUL.

L'ambition par elle-même n'eſt pas plus mauvaiſe que l'amour; car la nature nous dit d'agrandir notre être, auſſi bien que de le multiplier: c'eſt dans une ame déjà criminelle que cette paſſion ſe déprave, comme on voit en Italie l'eau la plus pure ſe corrompre, en paſſant ſur le terrein bitumineux de la Solfatare.

Ce principe du monde moral ſe modifie de mille façons, & s'amalgame avec tous les caracteres: tâchons de le ſuivre, du moins dans ſes principaux développemens.

Les hommes de lettres & le peuple qui ne fait que répéter leurs oracles, donnent le titre excluſif d'ambition à cette fureur d'accumuler ſur ſa tête des biens évalués par le caprice & conſacré par le préjugé: ſuivant cette définition, tout ambitieux eſt un être petit, malheureux & ſuperbe, qui tourmente ſon exiſtence dans de pénibles bagatelles dont il a la foibleſſe de s'enorgueillir.

PARTIE II.

Ce qu'on appelle un conquérant eſt plus mépriſable encore ; car c'eſt un enfant méchant qui enſanglante ſes hochets.

Le deſir de vivre après ſa mort en faiſant du bien aux hommes, eſt l'ambition la plus noble qu'une intelligence ſublime ſe permette : tel étoit le but des deux Antonins ſur le trône des Céſars ; tel fut celui du Titus de la Lorraine que le malheureux a connu, & qu'il a tant regretté.

L'ambition de la gloire littéraire mérite de marcher après l'amour de la bienfaiſance : elle conſiſte à agrandir ſon ame, comme la paſſion des conquérans à étendre les limites d'un empire. Un homme tel que Leibnitz brûle de s'approprier l'intelligence de pluſieurs grands hommes, comme Gengiskan les états de pluſieurs monarques.

On a dit que l'amour des lettres n'étoit pas une paſſion digne de nous. (*) L'homme de

(*) Tel eſt auſſi le ſens de ce fameux blaſphême, qu'on a condamné, comme d'un auteur de l'Encyclo-

génie qui a avancé ce paradoxe, l'a réfuté lui-même en l'écrivant, comme Zénon réfuta autrefois un philoſophe qui nioit le mouvement, en marchant devant lui. L'HOMME SEUL.

Je ne juſtifierai pas de même cette eſpece d'ambition qui conſiſte à vouloir primer dans le monde, & à être l'idole de ce qu'on appelle la ſociété : quand on eſt un peu répandu dans ce tourbillon, on s'apperçoit que pour réuſſir, il ſuffit d'y apporter de petits talens, un grand fonds de préſomption & un goût effréné pour les plaiſirs ; tous ces jolis automates que les hommes étudient & que les femmes s'arrachent, n'ont jamais eu une ame ; ils brillent dans la bonne compagnie ; mais qu'ils ſeroient petits dans le cabinet de Locke, ou à la cour de Marc-Aurele !

L'amour des richeſſes n'eſt pas eſſentielle-

pédie, mais qui eſt mot à mot dans le marquis de Vauvenargues : *La plupart des hommes honorent les lettres comme la religion & la vertu ; c'eſt-à-dire, comme une choſe qu'ils ne peuvent ni connoître, ni pratiquer, ni aimer.* Introduction à la connoiſſance de l'eſprit humain, livre II, page 65, deuxieme paragraphe.

PARTIE II.

ment une paſſion criminelle : puiſque l'or & l'argent ſont l'inſtrument de nos beſoins, on peut les deſirer auſſi légitimement que les biens qu'on acquiert avec le ſecours de ces métaux : cette ſorte d'ambition ne devient un crime que dans les hommes qui ne ſavent pas la borner. Tel eſt l'avare, eſpece de monſtre qui ſe tourmente cruellement pour que tout ce qui l'environne ſoit malheureux, & à qui la nature n'a donné des richeſſes, que pour que le ſage s'en dégoûte.

On peut remarquer qu'à l'exception de l'avarice, toutes les claſſes de l'ambition peuvent ſe rapporter à un amour inné de la grandeur : il eſt auſſi eſſentiel à l'ame de s'étendre que d'exiſter : c'eſt par-là que l'homme differe de l'Être ſuprême, & des derniers élémens de la matiere : l'atome ſemble ne pouvoir rien acquérir, parce qu'il n'a rien, & Dieu parce qu'il a tout.

ARTICLE VI.

De l'Oisiveté.

La nature a-t-elle fait de l'homme un être contradictoire? Elle a placé dans notre ame un principe d'activité qui en tend tous les reſſorts, avec une pente invincible vers le repos: ces deux forces ſe combattent ſans ceſſe ſans ſe détruire; l'une indique la route du bonheur, l'autre paroît s'identifier avec lui; mais on en eſt encore plus proche quand on le cherche, que quand on croit l'avoir trouvé. L'Homme seul.

L'homme le plus actif voit toujours en perſpective l'oiſiveté qui doit couronner ſes travaux: c'étoit pour ſe repoſer un jour que Pyrrhus livroit vingt batailles, & que Lopez de Vega faiſoit quatre cents comédies; le repos ne vint jamais, & ces deux hommes célebres en furent moins malheureux.

Notre ame eſt trop active & trop inquiète pour s'accommoder du ſommeil léthargique

PARTIE II.

de l'oiſiveté : de plus, le repos mene à l'ennui; & l'ennui eſt le pere des crimes. Nous devons l'*Homme machine* à l'ennui de la Métrie; Tarquin s'ennuie dans la cour de ſon pere, & il viole Lucrece; Tamerlan s'ennuie dans Samarcande, & la terre eſt ravagée.

L'amour de l'oiſiveté commence par le délire de l'imagination, avant de devenir une paſſion violente : auſſi la ſaine politique doit-elle s'occuper à écarter tous les tableaux de ce genre qui pourroient faire illuſion. Un empereur Chinois dont la maxime étoit que, lorſqu'il y avoit un homme oiſif dans ſes états, quelqu'un mouroit de faim dans l'empire, fit détruire pluſieurs monaſteres de bonzes. Les enthouſiaſtes de Foë & les prêtres de Loakium frémirent & calomnierent en ſecret le gouvernement; mais les lettrés, les mandarins & les ſages applaudirent à cet acte de vigueur, & l'édit mémorable qui rendit à la ſociété d'obſcurs frénétiques, fit plus de bien à la Chine, que l'établiſſement de vingt ſociétés d'agriculture.

C'eſt

C'eſt mal-à-propos que les loix civiles ſont muettes ſur l'oiſiveté (*): on ne guérit point la

L'HOMME SEUL.

(*) Il y a dans l'ouvrage à jamais reſpectable des *Délits & des peines*, un chapitre ſingulier ſur l'oiſiveté politique, qu'il ne faut lire qu'avec précaution ; voici le texte avec quelques réflexions que ſa lecture m'a fait naître.

Des gouvernemens ſages ne ſouffrent point au ſein du travail & de l'induſtrie, l'oiſiveté politique. J'appelle oiſiveté politique, celle qui ne rend à la ſociété ni travail, ni richeſſe ; qui acquiert toujours ſans jamais perdre ; qui, reſpectée du vulgaire avec une ſtupide admiration, eſt aux yeux du ſage un objet de mépris ; qui manquant du ſeul motif qui excite l'activité de l'homme, la néceſſité de conſerver & d'acquérir les commodités de la vie, laiſſe toute leur énergie aux paſſions de l'opinion, qui ne ſont pas les moins fortes. --- Juſqu'ici on ne peut qu'applaudir au zele patriotique de notre philoſophe. Au reſte, les gouvernemens commencent à ouvrir les yeux ſur cette eſpece d'épidémie inſenſée, qui menaçoit d'infecter le corps entier de la ſociété ; une grande révolution ſe prépare dans les eſprits ; le philoſophe, du ſein de ſon cabinet, fait penſer le peuple & fait agir les rois, & je me perſuade qu'avant cinquante ans, les oiſifs dont il eſt parlé ici, n'exiſteront plus que dans la mémoire des hommes.

Des déclamateurs trop auſteres ont confondu avec cette eſpece d'oiſiveté funeſte à la ſociété, l'oiſiveté des richeſſes, fruit de l'induſtrie : ce n'eſt pas à la petite vertu de quelques cenſeurs des mœurs, mais aux loix, à définir l'oiſiveté puniſſable. --- Il eſt vrai que l'oiſiveté d'un moine

PARTIE II.

gangrene des états par l'appareil des ſupplices: un législateur doit plus s'occuper à prévenir les

ne doit pas être confondue avec celle d'un courtiſan du grand-ſeigneur ; mais après avoir tonné contre le premier, je ne vois pas pourquoi un moraliſte n'eſſaieroit pas d'attaquer l'autre avec les armes du ridicule. Voudroit-on faire une idole reſpectable d'un bacha opulent, & le croire utile à la patrie, parce qu'il va promener ſon ennui de cercle en cercle, qu'il achete beaucoup de Géorgiennes, & qu'il ſait fumer une pipe avec ſon maître ?

Laiſſons en paix ces *déclamateurs auſteres & ces petits cenſeurs des mœurs ;* dans un ſiecle corrompu, ils ne ſont pas dangereux ; ſûrement ils ne feront pas ſecte.

C'eſt à la loi à punir les oiſifs ; mais c'eſt aux cenſeurs à indiquer à la loi les coupables : pourquoi ravir à l'homme de lettres le privilege d'être utile ! Notre auteur lui-même a bien plus fait qu'indiquer des coupables au législateur ; il a porté ſa cenſure juſques ſur des loix féroces ; & il en eſt à mes yeux encore plus reſpectable.

Je n'appelle pas oiſiveté politique, celle qui jouit du fruit des vices ou des vertus de ſes ancêtres, & qui donne le pain & l'exiſtence à la pauvreté induſtrieuſe, en échange des plaiſirs actuels qu'elle en reçoit. —

Pourquoi l'oiſiveté qui *jouit du fruit des vices de ſes ancêtres* ne ſeroit-elle pas un crime en bonne politique ? Pourquoi ne pas donner le même nom à celle qui diſſiperoit, au ſein de l'opprobre, des richeſſes péniblement amaſſées par trois ſiecles de vertus ?

Celle-là eſt utile, à meſure que la ſociété s'étend & que l'adminiſtration a laiſſé aux hommes plus de liberté. —

crimes qu'à les punir ; il doit dire comme Aurengzeb à l'Indien qui lui conſeilloit d'établir des hôpitaux pour les pauvres : Je n'aurai point d'hôpitaux dans mes états, parce que je n'aurai point de pauvres.

L'HOMME SEUL.

Il y a des peuples qui ne ſemblent avoir qu'une paſſion : c'eſt l'amour de l'oiſiveté ; tels ſont ces Japonois ſi célebres par leur haine pour les arts, par la dureté de leurs mœurs, & par l'atrocité de leurs loix.

Le negre que nous rendons ſi actif dans nos colonies, eſt encore par ſa nature le plus pareſſeux des hommes. Il y a trois cauſes de cet état d'inertie, un climat brûlant, le ſilence des

---

Voyez Traité des délits & des peines, édition de Lauſanne de 1766, pages 224 & 225.

L'oiſiveté qui fait circuler les richeſſes de convention, peut être utile à quelques particuliers : mais c'eſt un poiſon lent, qui mine ſourdement la conſtitution des états. Le gouvernement le plus parfait, à mon gré, eſt celui où il n'y a aucun citoyen oiſif ; celui qui approche le plus de la perfection, eſt le gouvernement où l'on punit la double oiſiveté que nous avons en vue, l'une par des peines & l'autre par l'opprobre.

PARTIE II.

législateurs, & une anecdote bizarre dont la tradition s'eſt conſervée dans toute l'Afrique.

Noë avoit trois fils : l'ainé étoit blanc, le ſecond baſané, & l'autre noir : voilà les trois hommes qui devoient peupler la terre. (*) Quand le patriarche fut mort, ils ſongerent à partager ſes biens qui conſiſtoient en diamans, en or, en chevaux, en habits & en carottes de tabac (**). Dans ce deſſein les trois freres ſoupent enſemble, fument une pipe, & ne pouvant s'accorder dans une premiere entrevue, vont

(*) Un géographe embarraſſeroit fort les Marabouts qui ont inventé ce conte, en leur diſant, qu'outre ces trois claſſes d'hommes, il y a encore des Tartares au teint olivâtre, des Bréſiliens jaunes, des Arabes au viſage cendré, &c. L'objection devient encore plus terrible, quand on leur demande à quelle branche de l'arbre généalogique répondent les hommes preſque ſans nez, qu'on voit chez les Kalmouques, les Ceylanois à groſſes jambes, les Albinos aux yeux de perdrix, les nains de la Laponie & les géants de la terre Magellanique. Les negres diſent à cela, qu'ils ne veulent pas être plus ſavans que leurs peres ; ce qui eſt une réponſe fort commode, pour qui ne veut pas diſputer.

(**) Du tabac, quatre mille ans avant l'établiſſement des fermiers-généraux !...

se coucher : la nuit fait faire des réflexions ; le blanc vit bien que le démon de la propriété commençoit à s'emparer de lui, que la querelle pourroit s'échauffer, & que peut-être le monde seroit souillé d'un second fratricide. Comme il étoit d'un naturel fort pacifique, il résolut de prévenir le crime de Caïn ; il se leva doucement, prit l'or & les pierreries, en chargea les meilleurs chevaux du haras de son pere, & s'enfuit en Europe, où sa postérité vit encore. L'enfant basané de Noë se réveilla au milieu de la nuit, se laissa aller aux mêmes réflexions que son frere, emporta le reste de l'héritage, & ne laissa pour son cadet que la provision de tabac. Notre negre qui avoit dormi profondément pendant la nuit, fut fort surpris à la pointe du jour de ne trouver, ni son patrimoine, ni ses freres : il prit alors une pipe, & s'assit pour prendre conseil : le résultat de la délibération fut qu'il devoit s'armer de patience ; il prit tranquillement possession du champ où son pere avoit planté du tabac, sourit dédaigneu-

L'HOMME SEUL.

PARTIE II.

sement sur ses freres qui se fatiguoient sans doute pour éviter sa poursuite, & remercia le ciel de l'avoir gratifié du don de l'indolence. (*) Les negres n'ont point dégénéré, & ils sont oisifs par instinct, par réflexion & par piété.

(*) Voyez le fonds de cette histoire, *Relation d'Afrique* de Labat, tome II, chapitre XIV.

ARTICLE VII.

Des Passions douces.

IL eſt heureux pour l'eſpece humaine que la plupart de nos paſſions n'aient qu'un degré modéré d'activité : ſi l'équilibre de l'ame étoit rompu à chaque moment, la moitié des individus périroit avant le tems, & les autres deviendroient fous. L'Homme seul,

Les paſſions douces répandent une heureuſe ſérénité ſur l'horizon de la vie, elles font mouvoir l'homme ſans le fatiguer ; elles l'échauffent ſans l'embraſer, & le tiennent également éloigné des grands plaiſirs qui rendent la moitié de la vie inſipide, & des grandes douleurs qui détruiſent la machine.

L'eſpérance eſt la premiere des paſſions douces : née avec nous, elle ne s'éteint qu'avec le dernier ſouffle de la vie ; c'eſt elle qui nous rend chers les momens fugitifs de notre exiſtence : l'homme eſt heureux quand il eſpere ; & l'homme eſt-il fait pour avoir d'autre jouiſſance ?

Je voudrois parler de cette pudeur dont la

PARTIE II.

nature a armé le ſexe le plus foible pour le ſauver des entrepriſes du plus fort ; heureux ſentiment qui accompagne l'innocence & la caractériſe, & ſans laquelle il n'y a point de volupté, même pour les cœurs corrompus ! Je voudrois... mais je crains de ne pas me faire entendre.

Le même motif m'empêche de m'appeſantir ſur la reconnoiſſance, ce ſentiment ſi naturel aux ames ſenſibles, & dont les hommes n'ont fait une vertu, que quand ils ont commencé à la méconnoître.

La pitié eſt de toutes les paſſions douces celle qui a le plus de pouvoir ſur l'homme, lorſque la ſuperſtition ne l'a point rendu petit & barbare. En tout tems & dans tous les climats, l'aſpect d'une perſonne qui ſouffre nous émeut malgré nous, & notre ame ſe met d'elle-même à l'uniſſon de la douleur ; la pitié eſt le cri de la nature qui appelle à la conſervation des êtres tous ceux qui les environnent.

Les paſſions ne ceſſent pas d'être douces, parce qu'on en abuſe : on eſt forcé de ranger

dans la même classe cette noble fierté, qui fait entreprendre de grandes choses, & cette vanité qui les dégrade quand elles sont faites; cet enthousiasme qui convient au génie, lorsqu'il célebre un grand homme, & cette basse adulation qui caractérise des esclaves aux genoux d'autres esclaves.

L'HOMME SEUL.

En général, les passions les plus emportées, ont été modérées dans leur germe : l'ame ne va pas plus par sauts que la nature. Un Italien a aimé paisiblement avant d'être jaloux, avant de s'emporter contre sa maîtresse, avant de la poignarder; la haine d'Atrée pour Thyeste, commença par l'indifférence, & finit par un crime plus grand que le parricide.

Il y a des hommes dont l'ame, tranquille dans son élément, n'a jamais éprouvé le conflict des passions orageuses : ces êtres foiblement organisés, éprouvent peu les biens & les maux attachés à l'existence ; ils ne voient jamais briller dans leur entendement la flamme du génie, & parvenus à une extrême vieillesse, ils meurent sans avoir vécu.

ARTICLE VIII.

DES PASSIONS VIOLENTES.

PARTIE II

LES passions violentes caractériſent une ame forte; & quand elles ſe rencontrent avec une raiſon droite & lumineuſe, il en réſulte un grand homme.

Un grand homme eſt preſqu'auſſi rare que ces cometes, qui entraînent dans leur orbite les corps céleſtes, & aſſujettiſſent à de nouvelles loix le ſyſtême de l'univers; la nature s'étudie pendant pluſieurs ſiecles à l'organiſer, & quand il paroît, elle ſe repoſe, comme ſi ſa puiſſance créatrice s'étoit épuiſée en le formant.

D'ordinaire les paſſions impétueuſes ſont unies à une raiſon lente & énervée; alors la ſociété éprouve des convulſions qui la déchirent, les corps politiques ſe renverſent, & la célébrité devient l'apanage des grands ſcélérats.

On peut compter parmi les paſſions violentes, cette ſoif du ſang humain, qui caractériſe les

conquérans ; ces remords qui ſuffiroient pour venger la vertu, quand même l'ame ſeroit mortelle, & ſur-tout ces haines atroces, dont les poëtes placent le théatre dans les ſiecles héroïques, pour la conſolation des ſiecles barbares.

L'HOMME SEUL.

Il n'y a point de paſſion qui tende plus à la violence, que l'amour, parce qu'elle ſubjugue le phyſique & le moral de notre être, qu'elle embraſe à-la-fois l'imagination & les ſens, & qu'elle joint l'ivreſſe de l'amour-propre à celle des plaiſirs.

Un des plus ſinguliers phénomenes que je découvre dans le cœur humain, c'eſt que le ſentiment de notre miſere eſt plus propre à produire les paſſions véhémentes, que le ſentiment de nos forces. Un homme qui connoît toutes les reſſources de ſon ame, ſûr de les employer ſuivant ſa volonté, ne fait aucun effort, & reſte dans un état d'inertie ; mais l'homme qui a la connoiſſance de ſes imperfections, éprouve une inquiétude active, qui le force à s'élancer hors de lui-même, & à dompter la nature : le pre-

PARTIE II.

mier eſt foible par ſa vigueur même, l'autre eſt fort par ſon impuiſſance.

On croit ordinairement que les paſſions impétueuſes ne peuvent s'allier avec la raiſon; c'eſt une erreur de ceux qui n'ont jamais étudié la nature. Un homme qui eſt doué de la plus grande ſenſibilité, eſt ſouvent plus maître de ſoi, que celui dont le tempérament eſt auſſi froid que la raiſon: le grand homme combat ſans ceſſe, & triomphe quelquefois; l'homme vulgaire eſt vaincu ſans combattre.

Il eſt certain que les paſſions violentes altèrent à la longue l'organiſation de la machine; mais un inſtant d'exiſtence dans l'homme de génie, eſt plus utile à la terre, que la vie paſſive d'un million d'hommes; ajoutons que l'eſpece humaine ſe conſerve par le principe même qui détruit les individus.

ARTICLE IX.

De la Passion dominante.

J'ai dit que l'homme étoit, pour le commun des obſervateurs, une énigme inexplicable : le philoſophe ne trouve qu'un fil pour le conduire dans cet obſcur labyrinthe ; & le voici. L'Homme seul.

L'homme en recevant la vie, porte en lui-même le germe d'une paſſion qui doit un jour dominer dans ſon ame, & entraîner toutes les autres dans la ſphere de ſon activité ; tout concourt à faire éclore ce germe ; l'habitude le nourrit, les talens le fortifient, la raiſon même en accélere le développement : quand la paſſion eſt à ſon dernier terme de maturité, elle force toutes les puiſſances de l'ame à ſe mouvoir ſuivant une direction réguliere ; les contradictions diſparoiſſent, & le cœur humain eſt reconnu.

La paſſion dominante eſt incompatible avec l'artifice : c'eſt dans ce point ſeulement que l'inconſtance paroît fixée, que le courtiſan eſt naturel, & que les femmes ſont ſinceres : le

PARTIE II.

philoſophe qui réuſſit à la démaſquer dans les cœurs qu'il étudie, s'inſtruit plus par ce trait de lumiere, que par toutes les penſées de Paſchal & toutes les maximes de la Rochefoucault.

Au reſte, le philoſophe lui-même ſe trompe quelquefois dans la recherche de la paſſion dominante, parce qu'il prend pour le reſſort principal un rouage qui lui eſt ſubordonné : on croit ordinairement que Mahomet étoit un fanatique ; il n'étoit qu'un ambitieux. Ce légiſlateur avoit trop de génie pour s'imaginer que ſes convulſions annonçoient ſes entretiens avec l'ange Gabriel, que la lune ſe cachoit dans ſa manche, & qu'il montoit au ciel ſur ſa jument ; mais il ſavoit que l'Arabe étoit ſuperſtitieux & crédule, & il l'étonnoit pour l'aſſervir. Tranſportez Mahomet dans l'ancienne Rome, il ſubjuguera le ſénat, mais il ne fera pas parler les Sibylles ; il ſera plus que prophete, il ſera Céſar.

En vain un politique adroit chercheroit lui-même à déguiſer l'affection véhémente qui le tyranniſe : les efforts même qu'il fait pour ſe maſquer le décelent, & il n'en devient que plus

eſclave de ſon penchant, parce qu'il a tenté de lui réſiſter. Sixte-Quint étoit né avec l'ame des deſpotes : tant qu'il fut ſimple novice, on le prit pour le plus humble des moines ; mais à peine ſes talens lui eurent-ils donné du crédit dans ſon ordre, qu'il aſſomme un gardien qui oſoit lui réſiſter. Devenu cardinal, il donne à ſon eſprit la ſoupleſſe qui convient à un eſclave ; & quand on l'élit pape, ſa fierté primitive reprend ſon reſſort, il enchaîne le ſacré collège & fait trembler les rois.

L'HOMME SEUL.

Lorſque la paſſion dominante eſt criminelle, elle s'amalgame avec tous les défauts qui logent dans le cœur humain : quand elle eſt vertueuſe, elle communique ſa teinte à toutes les qualités qui l'embelliſſent ; mais toujours elle conſerve ſa ſupériorité : c'eſt un ſoleil qui éclipſe tous les feux de ſon tourbillon.

Heureux le philoſophe dont la paſſion dominante eſt l'amour de l'harmonie univerſelle, qui chérit les hommes, parce qu'il en connoît le prix, & dont toutes les vues ſe rencontrent avec celles de la nature.

ARTICLE X.

LETTRES POSTHUMES DE FONTENELLE ET DU DOCTEUR YOUNG.

PARTIE II.

SI jamais quelque philoſophe put prétendre à l'apathie de Zénon, ce fut ſans doute Fontenelle, l'homme de la terre qui avoit la tête la mieux organiſée, & le cœur le moins ſenſible. La réflexion avoit achevé en lui l'ouvrage du tempérament, & ſur la fin de ſa vie il ſembloit n'avoir d'autre paſſion que de paroître ſans paſſion. (*)

(*) On demandoit au préſident de Monteſquieu pourquoi Fontenelle étoit ſi aimable dans le monde; il répondit: *Parce qu'il n'aime perſonne.* --- Trait hardi, qui peint également ce philoſophe & la ſociété.

Cette inſenſibilité morale ſembloit vraiment la baſe de ſon caractere: on peut en juger par cette anecdote que l'éditeur de ſes œuvres a placée dans l'immenſe recueil, qui a pour titre: *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de Fontenelle.*

Ce philoſophe étant un ſoir auprès de ſon feu, une étincelle vola ſur ſa robe-de-chambre; plongé dans la méditation, ou peut-être déjà endormi, il ne s'en apperçoit point; il va ſe coucher, & de bonne heure; au milieu

Ce

Ce grand homme, mais qui tenoit ſi peu à l'homme, étoit en commerce de lettres avec le docteur Young, l'auteur des *Nuits philoſophiques*, ce monument de l'imagination la plus brillante & la plus déréglée; ce poëme ſublime & bizarre où le génie étincelle à chaque inſtant, & où le goût ne ſe rencontre jamais. L'HOMME SEUL.

Young étoit né avec une ſinguliere délicateſſe dans les fibres ſenſitives; auſſi ſon ame s'ouvroit toute entiere aux plus légeres impreſſions du plaiſir & de la douleur: la perte de ſa femme fit errer ſon génie pendant dix ans autour

de la nuit, il eſt réveillé par la fumée: le feu avoit pris à la robe-de-chambre, & de-là à la garde-robe. Fontenelle ſonne & ſe leve, tout le monde eſt bientôt ſur pied, & M. d'Aube avant les autres. Le neveu gronde beaucoup l'oncle, donne de bons ordres, & le feu eſt éteint; mais ſa colere n'eſt pas calmée. L'impétueux magiſtrat recommence à gronder, cite le proverbe de la légere étincelle, qui a ſouvent cauſé un grand incendie, demande à Fontenelle, pourquoi il n'a pas ſecoué ſa robe, &c. *Je vous promets*, replique enfin le paiſible philoſophe, *que ſi je mets encore le feu à la maiſon, ce ſera autrement.* On alla ſe recoucher: Fontenelle & quelques domeſtiques ſe rendormirent, & le lendemain matin, M. d'Aube le gronda encore de s'être rendormi

PARTIE II.

des tombeaux, & peu s'en fallut que cette imagination ardente qui vivifioit ſes ouvrages, ne conſumât ſes ſens & ne dévorât ſa vie.

On verra quelquefois dans les lettres de cet Anglois le même délire d'enthouſiaſme qui caractériſe ſon poëme des *Nuits*; c'eſt qu'un écrivain original n'a qu'une ſorte de pinceau; le goût ſe modifie, mais le génie eſt toujours le même.

LETTRE PREMIERE.

FONTENELLE AU DOCTEUR YOUNG.

De Paris ce 11 janvier 1741.

. . . . . L'HOMME SEUL.

Insensiblement mes lettres dégénerent en élémens de morale; le bon goût y perd sans doute; mais il y a quelque chose à gagner pour la philosophie, & cela me suffit pour justifier à mes yeux tout cet étalage de rêveries stoïciennes.

Oui, mon cher docteur, je ne me plains point d'être né presqu'insensible: mon cœur en impose moins à mon entendement, j'en observe mieux les hommes, & entre nous ils ne valent pas la peine d'être plaints, ils ne sont bons qu'à observer.

Zénon a dit que l'homme sans passion étoit le chef-d'œuvre de la nature: ce Zénon étoit bien philosophe; & s'il n'avoit pas eu la passion

PARTIE II.

de créer une ſecte, il ſeroit mon héros, quoique né il y a deux mille ans.

Dans la balance de la nature, le poids du mal l'emporte ſi fort ſur celui du bien, qu'en vérité pour être homme, il faut deſirer d'être inſenſible.

Cependant quelle que ſoit mon inſenſibilité philoſophique, elle ne va point juſqu'à éteindre les ſentimens de tendreſſe & d'eſtime, &c.

LETTRE II.

LE DOCTEUR YOUNG A FONTENELLE.

De Londres ce 23 janvier 1741.

MA femme & mes enfans ſont ſur le bord de la tombe, & mon ame affoiblie par la fievre lente de la douleur, ne trouve plus que l'amitié qui puiſſe la conſoler du vuide de la nature. Oh qu'un cœur ſenſible eſt un cruel préſent de la divinité ! L'HOMME SEUL.

Un cœur ſenſible... Mais non : je puis ſubir des revers & honorer l'amitié ſans être blaſphémateur. — O Fontenelle, comment dites-vous que l'inſenſibilité conduit au bonheur ſuprême ? votre cœur ne ſe révolte-t-il pas contre la froide philoſophie qui voudroit anéantir vos ſens ? Non, j'en crois la nature plutôt que de vains ſophiſmes. Mon ami, vous êtes ſenſible, car vous aimez la vertu.

Le ſage de Zénon eſpere-t-il trouver le bonheur dans une parfaite indifférence ? Quels

PARTIE II.

plaiſirs lui reſtent-ils à goûter, quand ſa raiſon ſuperbe détruit tous les rapports qui l'uniſſent aux êtres ſenſibles, quand ſa penſée ſolitaire avorte dans ſon germe, quand ſon ame reſſerrée meurt à chaque inſtant dans les déſerts qu'elle fait naître ? Non, non, l'homme n'eſt heureux que de la félicité de tout ce qui l'environne; c'eſt une branche qui s'ébranle avec le ſyſtême entier; il ne ſauroit créer le bonheur, il ne peut que le partager.

Où eſt l'homme ſans paſſion ? Celui qui ſe vante de n'en point avoir, a du moins la paſſion de la philoſophie : la raiſon du ſtoïcien fait divorce avec ſon cœur; mais le ſentiment en lui n'eſt pas éteint, toute ſon ame eſt dans ſon intelligence.

Mon ami, les années ont blanchi nos têtes, le drame de notre vie touche à ſon dénouement, & le tombeau s'ouvre ſous nos pas. Pourquoi accélérer par nos ſophiſmes l'inſtant de notre deſtruction ? L'inſenſibilité, bien plus que le tems deſtructeur, deſſéche nos organes, & deſ-

ser l'apathie, c'eſt deſirer le ſort d'un cadavre.

L'HOMME SEUL.

Je ne ſaurois m'empêcher d'admirer ici la bizarrerie de nos deſtinées : vous Fontenelle, dont le génie a plané ſur toute la nature, qui avez éclairé les hommes pendant un demi-ſiecle, & dont l'envie pour la premiere fois a reſpecté les travaux, vous deſirez de mourir ; & moi qui n'ai bu que des chagrins dans la coupe empoiſonnée de la vie, dont les ouvrages ont péri de mon vivant, & qui ne ſuis connu de mes concitoyens que par mes malheurs & votre amitié, je deſire encore de vivre ; vous vous dérobez au bonheur qui vous ſuit, & je cherche à prolonger le ſentiment pénible de mon exiſtence.

Les paſſions ſont l'ame du monde moral : il n'eſt pas plus poſſible à l'homme de les anéantir, que de détruire ces loix éternelles du mouvement, qui font graviter les planetes les unes vers les autres, & empêchent l'univers de tomber dans l'empire muet & déſert du néant.

PARTIE II.

Ne réſiſtez pas, mon ami, à l'inſtinct de la nature ; n'autoriſez pas de votre ſuffrage reſpectable les paradoxes de l'antiquité ; qu'avez-vous beſoin de copier Zénon ? n'êtes-vous pas Fontenelle ?

Les paſſions m'ont preſque toujours été funeſtes ; mais l'eſpérance en eſt une, & ce motif m'empêche de les maudire. Dès ma jeuneſſe j'ai été paſſionné pour la gloire ; je voudrois l'être pour la vertu ; je le ſuis du moins pour l'amitié ; car mon cœur qui ne me trompe jamais, m'inſpire les ſentimens ardens, &c.

LETTRE III.

FONTENELLE AU DOCTEUR YOUNG.

De Paris ce 8 février 1741.

. . . . . .

L'HOMME SEUL.

. . . J'admire beaucoup, mon cher docteur, votre enthouſiaſme en faveur des paſſions : vous écrivez vos lettres à ſoixante ans, comme Pindare écrivoit ſes Odes à trente. Malheureuſement les expreſſions les plus ſublimes ne ſont que gliſſer ſur un eſprit auſſi froid que le mien, & je ſuis plus ému d'une plaiſanterie philoſophique de Lucien, que de tout le merveilleux des vingt-quatre chants de l'*Iliade*.

Votre lettre eſt celle d'une belle ame qui a des préjugés ; mais qui ſait les rendre reſpectables : ſi ces préjugés ſont de vous un être heureux, je n'aurai point la barbarie de vous en guérir ; j'en conclurai ſeulement que la nature a fait un bonheur d'illuſion pour les hommes ardens qui imaginent, comme elle fait un bon-

PARTIE II.

heur ſolide pour les hommes froids qui raiſonnent.

Vous êtes trop paſſionné, mon ami, pour juger ſainement des paſſions : le rôle que vous jouez dans la ſociété influe toujours ſur vos jugemens ; vous n'obſervez pas les hommes, vous les faites.

Comment deſirerois-je un cœur ſenſible, puiſque l'entendement lui doit toutes ſes illuſions ? La philoſophie n'a jamais entr'ouvert le rideau de la vie humaine, ſans s'appercevoir que l'amour ne faiſoit que des perfides, & l'amitié des ingrats : le cœur nous égare ſans ceſſe ; mais la raiſon jamais.

Dites-moi, mon cher docteur, quand on ſent avec force, raiſonne-t-on avec juſteſſe ? l'imagination fougueuſe eſt-elle en état de meſurer la marche lente & graduée des événemens ? Le monde qu'on voit alors eſt-il le monde de la nature ?

Voyez ſur-tout combien la paſſion fait naître de préjugés littéraires ! Sans elle le méchanicien

qui ſymétriſe des mots, ſe placeroit-il au-deſſus du philoſophe qui crée de nouvelles idées? Sans elle nos hommes de génie auroient-ils la foibleſſe de ſe croire au-deſſous des anciens, parce que ces derniers ſont morts il y a deux mille ans?

L'HOMME SEUL.

S'il y a ſi peu d'analogie entre la paſſion & la vérité, c'eſt que la paſſion ne forme que des enthouſiaſtes: pour la vérité elle eſt ſi froide, que perſonne n'eſt tenté de lui donner accès dans ſon entendement: les hommes la trouvent quelquefois, mais rarement ils vont à ſa rencontre.

Un tempérament froid convient parfaitement à un philoſophe: je remercie ſans ceſſe la nature de m'en avoir fait part, & je ne deſire de l'enthouſiaſme que pour des amis tels que vous. Je ſuis, &c.

LETTRE IV.

LE DOCTEUR YOUNG A FONTENELLE.

De Londres ce 20 février 1741.

PARTIE II.

MA femme recouvre enfin une ombre de ſanté ; l'horloge de la vie n'a pas encore ſonné pour elle ſa dernière heure : je reſpire, mon ami ; & puiſque mes ſens partagent la ſérénité de mon ame, j'ai le ſang-froid que vous exigez, pour me mettre au rang des philoſophes & pour les réfuter.

Vous accuſez l'être paſſionné de ſe créer des illuſions, & de n'habiter qu'avec des fantômes ; que vous connoiſſez peu les grandes reſſources de la nature ! Tous les hommes qui ont voulu mouvoir à leur gré les nations, ont eu une imagination ardente ; ce Caraïbe étoit-il aveugle, lorſqu'il dit à ſes concitoyens qui vouloient s'exiler de leur patrie : « Cette terre nous a » nourris, pourquoi l'abandonner ? Qu'on la

» faſſe creuſer, on trouvera dans ſon ſein la
» cendre de nos peres : faut-il donc que leurs
» oſſemens ſacrés ſe levent, pour nous ſuivre
» dans une terre étrangere ? » — Quand Homere & Milton créerent leurs poëmes immortels, l'aveuglement de leurs yeux paſſa-t-il à leur intelligence ? Non, non, les paſſions fortes ſont clairvoyantes, & la nature ne ſe voile que pour les partiſans du ſyſtême léthargique de l'inſenſibilité.

L'HOMME SEUL.

Je ſais que les paſſions nous égarent quelquefois ; ſont-elles pour cela au-deſſous de la froide apathie ? Tous les hommes ne ſont-ils pas faits afin d'agir ? Pour atteindre au dernier acte de la vie humaine, eſt-il plus avantageux de ne point marcher que de s'expoſer à faire des chûtes ?

Un cœur inſenſible ſe conſole du vuide des vertus ſociales, en diſant qu'elles ne ſont qu'un beau ſonge. — Puiſſe ce ſonge heureux durer plus long-tems que mon inſipide réveil ! Puiſſent mes tréſors ſe multiplier au gré de ma

bienfaiſance ! Puiſſé-je avoir la gloire de faire chaque jour mille ingrats !

Des erreurs du cœur vous paſſez à celles de l'eſprit, & toujours les paſſions ſont en butte à votre captieuſe miſantropie. — Fontenelle, je ſoupçonne que le paradoxe que vous ſoutenez, n'eſt qu'un jeu de votre brillante imagination ; votre vrai caractere ſe décele à chaque inſtant : l'Europe, éclairée par votre génie, vous repréſentera, malgré vous, paſſionné pour les arts, & vos amis croiront votre ame ſenſible, malgré Zénon, votre tempérament & vos lettres.

Je ne ſais ſi je me trompe ; mais il me ſemble que la chaleur eſt eſſentielle à tous les ouvrages faits pour nous ſurvivre : il en eſt peut-être d'un livre comme d'une femme ; c'eſt la paſſion ſeule qui les vivifie ; ſans elle une maîtreſſe n'eſt qu'une ſtatue & un poëme une froide brochure.

Ne mépriſons point l'enthouſiaſme ; c'eſt lui qui multiplie les monumens du génie : après Xeuxis, il fait Raphaël, & après Sophocle, Shakeſpear.

Pourquoi un homme qui ſent vivement ne raiſonneroit-il pas avec juſteſſe ? La paſſion qui ſeconde nos idées, ne multiplie-t-elle pas les lumieres autour d'elles ? Le génie verroit-il mal, parce qu'il voit plus loin que le philoſophe qui le calomnie ? L'HOMME SEUL.

Le ſyſtême de l'apathie mutile les ames & rend ſtupide par principe ; mais un homme qui joint l'enthouſiaſme aux talens, maîtriſe le haſard, voit dans le préſent le germe de l'avenir, & ſemble né pour conquérir les mondes avec Alexandre, ou pour expliquer leur harmonie avec Newton.

Pour vous, Fontenelle, dont l'imagination brillante a tant de fois parcouru ces mondes, vous êtes récompenſé de vos travaux par l'enthouſiaſme que vous faites naître & que vous dédaignez : en vain vos lettres conduiſent à la doctrine de l'anéantiſſement ; votre nom ſera immortel comme votre ame & vos ouvrages. Je ſuis, &c.

LETTRE V.

FONTENELLE AU DOCTEUR YOUNG.

De Paris ce 4 mars 1741.

PARTIE II. JE vois bien, mon cher Young, qu'un bel-eſprit & un philoſophe ne ſont pas plus à portée de s'entendre qu'un peintre & un géometre: n'eſpérons plus, vous de me perſuader & moi de vous convaincre: les opinions dépendent peut-être des tempéramens, comme les tailles des hommes des climats qui les ont vu naître. La nature fait de moi un partiſan de l'apathie & de vous un enthouſiaſte des paſſions, comme elle fait des nains en Laponie & des coloſſes chez les Patagons.

Je pourrois encore réfuter votre ſyſtême; mais nos armes ne ſont pas égales: je vous attaque avec des ſyllogiſmes, & vous vous défendez avec des figures de rhétorique: je me ſers d'artillerie, & vous n'avez que des fuſées.

Voici mon dernier raiſonnement: la pente

vers

vers le bonheur eſt la premiere loi de la nature: or je ſuis plus heureux par l'apathie, que je ne l'étois dans ma jeuneſſe par les paſſions; il vous eſt impoſſible de réfuter cet enthymême: qu'y a-t-il de commun entre votre philoſophie & la mienne? Je ſuis placé ſur la terre, & vous dans la planete de Saturne. L'HOMME SEUL.

Une femme bien aimable, bien éloquente, bien paſſionnée pour vos vers, me charge.

. . . . . .

LETTRE VI.

LE DOCTEUR YOUNG A FONTENELLE.

De Londres ce 22 mars 1741.

PARTIE II.

MILADY Young vient d'expirer entre mes bras; plus infortuné qu'elle, je meurs à chaque inſtant, ſans pouvoir la rejoindre; le ſentiment s'émouſſe en moi, mes fibres perdent leur activité, mon intelligence s'altere; cependant mon être ne peut ſe diſſoudre, & j'exiſte encore pour ſouffrir.

Ne triomphez pas, ô Fontenelle! ce chagrin dont la violence deſſéche les ſources de ma vie, me laiſſe des intervalles de volupté que l'homme froid n'eſt pas à portée de connoître; j'erre avec une ſorte de délices autour de la tombe de mon épouſe; dans le ſilence de la nuit je crois entendre ſa voix touchante; le marbre même que j'embraſſe, me rappelle ces inſtans de délire où mon ame errante ſur ſes levres ſe plaiſoit à s'enivrer d'amour & à oublier la nature.

Quelquefois je me figure cette femme que je

déshonore par mes pleurs, jouiſſant de l'immortalité; je me flatte auſſi de l'eſpoir d'être immortel à mon tour; alors mon ame s'épure, & dans ce moment d'enthouſiaſme, le bonheur qui accompagne un ſeul acte de vertu, n'eſt point trop acheté par quarante ans d'infortune. L'HOMME SEUL.

Vous ſavez, mon cher Fontenelle, l'hiſtoire de ma vie; je n'ai jamais eu que de grands chagrins & de grandes jouiſſances; j'ai épuiſé également la coupe du bonheur & celle de l'adverſité; j'avois donc à vingt ans vécu un ſiecle entier, & le froid octogénaire qui vante ſon apathie, n'a pas encore commencé de vivre.

Vous vous dites heureux, mon ami; non, vous ne l'êtes pas; le bonheur conſiſte dans les jouiſſances, & votre ſyſtême anéantit à-la-fois le plaiſir & la douleur, ſans laquelle le plaiſir pour l'homme n'exiſte pas.

Quand même le principe de l'inſenſibilité ſeroit le dogme de la nature, le philoſophe devroit encore le cacher au genre humain; puiſque renverſer ſes paſſions, c'eſt abrutir l'intel-

PARTIE II.

ligence, éteindre la flamme du génie & ôter l'ame à la vertu.

Oui, mon reſpectable ami, la vertu n'eſt que le ſacrifice de ſoi-même, & ſans les paſſions fortes, il n'y a point de grands ſacrifices: ôtez ce mobile de la vie humaine, Rome n'a plus de Caton & d'Antonins, & la terre abandonnée par ſes héros, n'eſt plus gouvernée que par des ſophiſtes.

La vérité que je défends a tant de pouvoir ſur moi que, malgré le crêpe funebre qui enveloppe mon entendement, quoique mon ame ſoit ſans ceſſe déchirée par l'image d'une épouſe qui n'eſt plus, & qu'il ne me reſte d'autre conſolation que de meſurer l'intervalle qui nous ſépare; cependant je me crois encore plus heureux que Zénon, ſes enthouſiaſtes & ſon ſage.

Voici, mon cher Fontenelle, la derniere lettre que vous recevrez de moi; je vais rompre tout commerce avec les hommes, m'enſevelir tout vivant dans la nuit de la tombe, & chanter la mort, juſqu'à ce qu'elle me reçoive dans ſon ſein.

Fin du Tome troiſieme.